N° 890 46e Année T. CCLXI 15 Juillet 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dan les 24 livrai sons **d'une seule année** la matière de **cinquant volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix de 12 francs l'un, co teraient 600 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1934 :

plus de 120 études, essais, longs articles, contes, roman nouvelles et fantaisies;

des poésies;

environ 500 articles dans la " Revue de la Quinzaine sous les 74 rubriques suivantes

Anthropologie.
Archéologie.
Art.
Bibliographie politique.
Bibliothèques.
Chronique de Belgique.
Chronique des mœurs.
Chronique nord-africaine.
Chronique de Roumanie.
Chronique de la Suisse romande.
Controverses.
Echos.
Enseignement.
Ethnographie.
Folklore.
Géographie.
Histoire.
Histoire de l'Art.
Histoire des religions.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres antiques.
Lettres brésiliennes.
Lettres canadiennes
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres danoises.
Lettres espagnoles.
Lettres hindoues.
Lettres hispano-américaines.
Lettres hongroises.
Lettres italiennes.
Lettres japonaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres polonaises.
Lettres portugaises.
Lettres romanes.
Lettres russes.
Lettres suédoises.
Linguistique.
Littérature.
Littérature comparée.
Littérature dramatique.
Littérature et Questions coloniales.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents litt raires.
Notes et Documents musique.
Ouvrages sur la guerre 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Poétique.
Police et Criminologie.
Préhistoire.
Psychologie.
Publications d'Art.
Publications récentes.
Questions économiques
Questions juridiques.
Questions militaires maritimes.
Questions religieuses.
Les Revues.
Les Romans.
Science financière.
Science sociale
Sciences médicales.
Sciences occultes et Th sophie.
Théâtre.
Variétés.
Voyages.

Envoi franco d'un spécimen
sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

COLLECTION ARMAND COLIN

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS-Ve

Dernières Nouveautés

CHARLES ROBEQUAIN

Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes.

L'Indochine française

(Avec **12 graphiques et cartes**).

ANDRÉ TIBAL

ofesseur à l'Université de Nancy, ancien professeur à l'Université de Prague.

La Tchécoslovaquie

Étude économique

(Avec **3 cartes**).

ROGER LÉVY

Secrétaire général du Comité d'Étude des Problèmes du Pacifique
Chargé de Cours à l'École Nationale de la France d'Outre-Mer.

Extrême-Orient et Pacifique

(Avec 5 cartes).

Dr RAYMOND MALLET

Médecin Inspecteur des Asiles, Expert près le Tribunal de la Seine.

La Démence

(Avec 7 figures).

aque volume in-16 (11 × 17), broché . . . . **10 fr. 50**

Relié. . . . . **12 fr.**

Demander le Catalogue Collection Armand Colin (184 volumes parus).

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection sur beau papier (0,20×0,13,5)

La lettre A signifie : Arches; les lettres PF : pur fil.

—

ŒUVRES DE

LÉON BLOY

I. La Femme pauvre .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Désespéré .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

COLETTE

Douze Dialogues de Bêtes et une Préface de FRANCIS JAMMES .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

LÉON DEUBEL

Vers de Jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poésies diverses. Appendice. Préface de GEORGES DUHAMEL .... 25 »

GEORGES DUHAMEL

I. Vie des Martyrs, 1914-1916 .. 25 »
Le même .... PF 60 »
II. Civilisation .... 25 »
Le même .... PF 60 »
III. La Possession du Monde .. 25 »
Le même .... PF 60 »
IV. Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Confession de Minuit .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Deux Hommes .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

ANDRÉ GIDE

I. La Porte étroite .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. L'Immoraliste .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

REMY DE GOURMONT

I. Une Nuit au Luxembourg. Couleurs .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Fantôme. Histoires magiques .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Physique de l'amour. *Essai sur l'Instinct sexuel* .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Le Songe d'une femme. Choses anciennes .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Un Cœur virginal .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Lilith. Histoire tragique de la Princesse Phénissa. Le Vieux Roi. Théodat. Théâtre muet .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

CHARLES GUÉRIN

(Œuvres complètes)

I. Le Semeur de Cendres, avec une Notice et des Notes par HENRY DÉRIEUX .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. L'Homme intérieur. Derniers Vers .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Le Cœur solitaire. Premiers Vers. *(Fleurs de Neige. Joies grises. Le Sang des Crépuscules)* .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du Soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La jeune fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc. .... 25 »
II. Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'Automne. Tableau d'Hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Le Roman du Lièvre. Des choses. Contes. Notes sur les oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Méditations. L'Auberge des Douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques Hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée .. 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

RUDYARD KIPLING

I. Le Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES .... 25 »
II. Le Second Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES .... 25 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

JULES LAFORGUE
(*Œuvres complètes*)

I. Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre-Dame la Lune .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Poésies : Des Fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice. (Notes et Variantes) .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Moralités légendaires .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Lettres I. (1881-1882). Introduction et Notes de G. Jean-Aubry ...... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Lettres II. (1883-1887). Notes de G. Jean-Aubry .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. En Allemagne : Berlin, la Cour et la Ville. Une Vengeance à Berlin. Agenda. Introduction et Notes de G. Jean-Aubry .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

LOUIS LE CARDONNEL

I. Poèmes. Chants d'Ombrie et de Toscane. (*Carmina Sacra*) ...... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Orphica. Epigrammes. Elégies chrétiennes. Méditations et Cantiques (*Carmina Sacra*). **De l'une à l'autre Aurore** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

MAURICE MAETERLINCK

I. Le Trésor des Humbles ...... 25 »
Le même .... PF 60 »
II. La Sagesse et la Destinée .. 25 »
Le même .... PF 60 »

JEAN MORÉAS

I. Premières poésies. Poèmes et Sylves .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Les Stances. Iphigénie ...... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

LOUIS PERGAUD

I. De Goupil à Margot .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

RACHILDE

I. Le Meneur de Louves .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

I. Les Médailles d'Argile. La Cité des Eaux .... 25 »
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures .... 25 »
III. Les Jeux rustiques et divins 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. Les Lendemains. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets ...... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. Poésies diverses. Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. Vestigia Flammæ et autres poèmes .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VII. Flamma tenax. Ariane et autres poèmes .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

ARTHUR RIMBAUD

Vers et Proses. Revus sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mis en ordre et annotés par PATERNE BERRICHON. **Poèmes retrouvés.** Préface de PAUL CLAUDEL .... 25 »
Le même .... PF 60 »
(Voy. MARCEL COULON, ISABELLE RIMBAUD)

GEORGES RODENBACH

I. La Jeunesse blanche. Vers d'amour. Le Livre de Jésus. Le Règne du Silence .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Les Vies encloses. Le Miroir du Ciel natal. Plusieurs poèmes 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

ALBERT SAMAIN
(*Œuvres complètes*)

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. Le Chariot d'Or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

CÉCILE SAUVAGE

Tandis que la Terre tourne. L'Ame en Bourgeon. Mélancolie. Fumées. Le Vallon. Primevère. Fragments. Pensées et Extraits de Lettres. Préface de JEAN TENANT .... 25 »
Le même .... A 80 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

MARCEL SCHWOB.

I. **Spicilège** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. **La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

LAURENT TAILHADE

I. **Poèmes élégiaques** (*Le Jardin des Rêves. Epigrammes. Nocturnes. Rêve antique. Six Ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux. Poèmes en Prose*) 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
II. **Poèmes aristophanesques** (*Au Pays du Mufle. A travers les Groins. Résurrection. Dix-huit Ballades familières pour exaspérer le Mufle. Quelques variations pour déplaire à force gens*) .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

JEAN DE TINAN

I. **Penses-tu réussir!** *ou les différentes amours de mon ami Raoul de Vallonges* .... 25 »
Le même .... PF 60 »
II. **Aimienne ou le Détournement de mineure. L'Exemple de Ninon de Lenclos, amoureuse** .... 25 »
Le même .... PF 60 »

ÉMILE VERHAEREN

I. **Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze mois. Les Visages de la Vie** .... 25 »
II. **Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille** .. 25 »
III. **Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
IV. **Les Blés mouvants. Quelques Chansons de village. Petites Légendes** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
V. **La Multiple Splendeur. Les Forces tumultueuses** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VI. **Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VII. **Les Heures claires. Les Heures d'après-midi. Les Heures du soir** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
VIII. **Toute la Flandre. I : La Guirlande des Dunes. Les Héros** .. 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »
IX. **Toute la Flandre. II : Les Villes à pignons. Les Plaines** .... 25 »
Le même .... A 80 »
Le même .... PF 60 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. **Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
II. **La Clarté de vie. Chansons à l'Ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
III. **L'Ours et l'Abbesse Saint-Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au Flot. L'Amour sacré** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
IV. **La Lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Pasiphæ. Galatée. Pindare Sapho. La Légende ailée de Bellérophon Hippalide** 25
Le même .... PF 60

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

(Œuvres complètes)

I. **L'Eve future** 25
Le même .... A 80
II. **Contes cruels** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
III. **Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
IV. **Axël** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
V. **L'Amour suprême. Akëdysseril** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
VI. **Histoires insolites** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
VII. **La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
VIII. **Morgane. Elën** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
IX. **Isis** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
X. **Premières Poésies** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60
XI. **Propos d'Au Delà. Chez les Passants. Pages posthumes** 25
Le même .... A 80
Le même .... PF 60

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS ET DU MIDI

ÉTÉ 1935

AMÉLIORATION DES RELATIONS

FRANCE - ALGÉRIE

par Port-Vendres

Trains et Paquebots rapides

trajet le plus direct de Paris à Port-Vendres, par Limoges, Toulouse, Carcassonne, Perpignan.

traversée la plus courte dans les eaux les mieux abritées, (Compagnie de Navigation Mixte).

TRANSBORDEMENT DIRECT DU TRAIN AU PAQUEBOT

illets directs et enregistrement direct des bagages de Paris-Quai d'Orsay lger ou Oran, et vice-versa.

1° PORT-VENDRES-ALGER

Voitures directes de toutes classes avec couchettes en 1re classe de Paris à Port-Vendres-Quai

Départ de Paris–Quai d'Orsay, les lundis et jeudis à....	22 h. 00
Arrivée à Port-Vendres-Quai, le lendemain à...........	12 h. 50
Départ de Port-Vendres-Quai, les mardis et vendredis à. (à partir du 28 Mai)	14 h. 00
Arrivée à Alger le lendemain à........................	8 h. 30

Départs supplémentaires de Port-Vendres, les mercredis 18 et 25 Septembre et les Samedis 21 et 28 septembre à 14 heures. Arrivée à Alger le lendemain à 12 heures.

2° PORT-VENDRES-ORAN

Voitures directes de toutes classes avec couchettes en 1re classe de Paris à Port-Vendres-Quai

Wagons-lits de 1re et 2e classes de Paris à Port-Vendres-Ville.

Départ de Paris-Quai d'Orsay, les mercredis et samedis à.	19 h. 25
Arrivée à Port-Vendres-Quai, le lendemain à...........	9 h. 40
Départ de Port-Vendres Quai, les jeudis et dimanches à.	10 h. 30
Arrivée à Oran, le lendemain à........................	9 h. 30

Pour tous renseignements complémentaires s'adresser notamment :

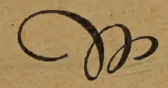
Aux Agences P.O.-Midi, 16, Boulevard des Capucines et 126, Boulevard Raspail; à la Maison du Tourisme, 127, Avenue des Champs-Élysées, à Paris; à la Gare de Paris-Quai d'Orsay; aux principales Agences de Voyages.


Pourquoi vous fatiguer...
ETAT
Réductions importantes pour votre auto en utilisant les billets de famille ou les billets spéciaux d'aller et retour.
CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

l'Exposition Internationale de 1937

doit marquer
l'apogée
de la
qualité française
ainsi que
la reprise des affaires

C'est dès maintenant
que vous devez préparer
votre participation



OFFICIERS MINISTÉRIELS

annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, 13 juillet 1935, 2 heures, en 4 lots :
Terrain au Plessis **-ROBINSON,** Canton de **SCEAUX,** rue Edmond-About, Contenance : 910 mètres carrés, **libre**
on. Mise à Prix : 50.000 francs. 2° **Pièce de terre à Ennery, près Pontoise,**
it « aux Maheux ». Contenance : 635 mètres carrés. **Libre Location.**
à Prix : 300 francs. 3° **Bois même commune,** lieudit « Les Grouettes »,
enance : 380 mètres carrés. **Libre Location. Mise à Prix : 150 francs.**
ois même commune, lieudit « Aux Prévoyants ». Contenance : 670 mètres
's. **Libre Location. Mise à Prix : 300 francs.** S'adresser Me **BOURGAIN,**
é, Paris; Me **Vincendon,** notaire, à Paris.

VIENNENT DE PARAITRE

HENRI D'ALMÉRAS

LA TYRANNIE DÉMOCRATIQUE pendant la Révolution

nombreuses illustrations

Un vol. in-8 de 384 pages. . . . . 20 fr.

LES MAITRES DE LA LITTÉRATURE ETRANGÈRE

JOHN KENDALL

DEMAIN PEUT-ÊTRE

ROMAN POSSIBLE DES TEMPS FUTURS

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

MARLYSE H.-MEYER

Un volume in-16, sur vélin supérieur. . . . . 15 fr.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR 22, Rue Huyghens, 22, PARIS

FRONT LITTÉRAIRE COMMUN

Si on essaie de faire un tableau de la littérature française contemporaine, on la trouve divisée en plusieurs groupes d'écrivains dont il importe de marquer les rapports.

On peut dire en gros que l'art se partage entre deux tendances fondamentales. Il peut, d'une part, entreprendre de rappeler la vie, de l'examiner, de la comprendre; ou il peut, au contraire, s'efforcer de la faire oublier, composer un monde qui s'éloigne le plus possible du monde que l'on appelle habituellement réel, pratiquer l'évasion, se réfugier dans le rêve.

Le surréalisme représente à cet égard une tentative extrême et probablement la dernière, parce qu'il est impossible de pousser la position plus loin. Déjà, le romantisme avait marqué, de toutes les manières, son désir d'oublier le réel, de se réfugier dans un monde idéal créé par l'imagination. Le symbolisme avait été plus loin encore; il écartait, non seulement la vie quotidienne, mais le monde des idées et des sentiments, pour chercher un monde plus lointain où, grâce aux images nées dans le cerveau du poète, grâce à une intuition, à un élan sans commune mesure avec l'expérience, on toucherait enfin à l'extase, on communierait avec ce monde essentiel, d'aucuns disent divin, que tous les mystiques ont rêvé d'atteindre.

Les surréalistes ont avancé dans le même sens. Les symbolistes gardaient encore le monde des images et ils

essayaient d'y trouver une unité, en organisant ces images selon des lois plus vraies que les lois de l'association habituelle. Ils visaient, par une purification, à une conscience plus exaltante de soi-même qui finissait, dans l'extase, par un oubli de soi-même.

Les surréalistes, au contraire, ont nié cette unité intérieure, ont dispersé la conscience entre des images n'ayant aucun lien logique, sensoriel, sentimental ou mystique. Leur évasion fut plus complète. Au lieu de concevoir la poésie comme un envol en ligne droite, ils y ont vu un émiettement du monde intérieur, une rupture de tout ce qui fait la conscience, une désorganisation de l'être.

Parallèlement à cette évolution psychologique, se poursuivait en France, depuis le début du XIXe siècle, une évolution du style poétique. Les romantiques affranchissaient le vers d'entraves qu'ils considéraient comme artificielles. Verlaine, à son tour, dissolvait leur forme poétique et Mallarmé bouleversait leur syntaxe. L'un et l'autre semblaient timides à Gustave Kahn, qui libérait tout à fait le vers et déchiquetait la syntaxe. Les surréalistes n'avaient plus qu'à briser ce qu'il restait de logique et d'intelligible dans la forme, c'est-à-dire le rapport des mots entre eux. La poésie consistait désormais à juxtaposer des mots et des images en évitant de les ordonner.

Ce même mouvement de libération se dessinait en même temps et aux mêmes dates sur le plan social. Dans l'opposition de Hugo à Napoléon III, il y a autre chose que du dépit et de l'orgueil; il y a une méfiance à l'égard du pouvoir temporel; l'isolement de Hugo à Guernesey a duré trop longtemps pour qu'il n'ait pas correspondu à un sentiment profond, non pas à une révolte, mais à un besoin de défier l'autorité reconnue.

La position sociale des romantiques n'est pas douteuse, leur attitude de rébellion est bien connue. La société est un tyran qui empêche les passions les plus nobles, et notamment l'amour, de se développer. Le héros, ce n'est pas, comme dans les vieilles épopées, l'homme qui groupe des forces sociales en vue d'une action collective; c'est

un isolé, né sans attaches ni servitude sociale et qui, toute sa vie, délivre ceux qui l'entourent de leurs liens sociaux et les pousse à une révolte inutile.

Le même mouvement se poursuit avec le symbolisme. Rimbaud est un réfractaire et un rebelle; ce n'est pas par hasard qu'il passe à Paris sensiblement à l'époque de la Commune. Il ne s'isole pas, à grand orchestre, dans une île familière, pour rentrer dans une apothéose; il abandonne tout en silence et ne reparaît plus. Sa position n'est pas unique; les affinités entre le symbolisme et le mouvement anarchiste sont bien connues et on vit des poètes symbolistes poursuivis comme complices des partisans de l'action personnelle et directe.

La même loi interne a poussé le surréalisme. Certains jeunes surréalistes ont pris, à la caserne même, une attitude antimilitariste et ont été, je crois bien, poursuivis en conseil de guerre. Quand le bolchevisme est né, quand il a paru être le grand ferment de dissolution de la société actuelle, les surréalistes se sont naturellement déclarés bolchevistes. Maintenant que la Russie rentre dans le concert européen et paraît s'organiser, la position des surréalistes semble devenir plus difficile. Mais ceci, c'est le présent, c'est-à-dire l'avenir.

§

Tous les excès engendrent des mouvements contraires. L'aberration des surréalistes a provoqué une réaction contre eux, qui s'est appelée le populisme.

Entre les deux mouvements, il n'y a aucune affinité et il ne saurait y avoir aucune alliance. Au lieu de pratiquer le genre le plus hermétique, la poésie, les populistes pratiquent le roman. Ils repoussent toute évasion, ils se proclament au contraire les héritiers orgueilleux du réalisme. Ils s'attachent à la réalité sociale, ils veulent replacer l'individu dans son milieu et son métier.

La langue ne leur paraît pas une matière artistique dont on puisse disposer librement; que l'on puisse bouleverser, avec laquelle on puisse jouer. Le langage est social, il est le moyen de communication entre les êtres.

C'est pourquoi il importe de le respecter, de le conserver. Les mots ne sont pas propriété personnelle de l'artiste, ils appartiennent à une société, à une littérature définie, et c'est pourquoi il importe de se soumettre à eux, de leur conserver leur forme et leur sens classiques.

Il y a donc une tradition anarchique, individualiste, antisociale, qui va du romantisme au surréalisme en passant par Rimbaud. Et il y a une tradition qui soumet l'individu à la société et qui a toujours été celle du réalisme en littérature. Le romantisme et le surréalisme sont aristocratiques, probablement en leur essence, certainement en leurs effets: ils tendent à isoler l'artiste dans sa tour d'ivoire, à lui donner un sens supérieur de sa mission, à lui faire mépriser la société et les hommes; ils obligent le moindre grimaud à se comparer à Moïse sur le Sinaï. Le réalisme et le populisme sont démocratiques; ils sont nés du groupement dans les villes; pour quiconque n'a pas les yeux tournés en dedans, et qui n'a devant lui que des murs et du pavé, la réalité sociale semble la plus immédiate.

§

Le populisme a été aussi une réaction contre une autre tendance de certains écrivains qui l'avait immédiatement précédé. Quoique ceux-ci soient moralement groupés autour d'André Gide, que leurs œuvres soient publiées en général par la *Nouvelle Revue Française,* on ne sait trop si on se trouve ici en présence d'une école. En tout cas, elle n'a pas de nom, ce qui ne facilite point la tâche de qui veut l'étudier. Disons que l'on se trouve en présence du gidisme: le mot a quelque chose d'aigu et d'irritant qui convient assez bien à la chose.

Le gidisme est l'aboutissement d'une évolution plus complexe ou, en tout cas, moins connue que celle du surréalisme. Il faut pourtant en tenter l'esquisse à grands traits. Aussi bien, il ne s'agit pas ici de retrouver une vérité historique objective, il ne s'agit pas de comprendre le passé pour lui-même, mais d'y trouver des leçons qui permettent d'organiser l'avenir. Tant d'his-

toriens sont des partisans honteux que l'on pardonnera peut-être à un partisan de s'avouer et de se reconnaître pour tel.

Il n'est point douteux que le gidisme est, en un sens, l'aboutissement du classicisme. Le roman d'analyse est né à l'époque classique, avec la *Princesse de Clèves*. L'analyse psychologique est le but primordial de la littérature classique. Or, celle-ci repose sur ce postulat que l'homme est identique à lui-même à toutes les époques de l'histoire, sous tous les climats et dans toutes les classes de la société. Plus l'écrivain classique fera abstraction des données de lieu ou de moment, plus il aura de chances d'atteindre la vérité. Plus les héros choisis seront affranchis de ces servitudes secondaires, et plus ils seront intéressants pour l'artiste. Ils doivent avoir le temps de s'analyser, de se regarder et de s'écouter vivre. Il faut que la réalité sociale ne pèse pas sur eux, car elle risquerait de fausser le mécanisme intérieur. En ce sens, on ne peut certes pas dire que le classicisme soit une littérature antisociale, puisqu'il proclame l'identité des hommes, mais, si l'on osait risquer le mot, on pourrait dire que le classicisme est asocial, puisqu'il rejette tout ce qui, dans l'homme, vient du groupe qui l'entoure, puisqu'il dédaigne, pour ainsi parler, non seulement la couleur locale, mais aussi la « couleur sociale ».

Dans le gidisme, il y a, en outre, un autre élément qui vient renforcer ce dédain du fait social inhérent au classicisme. Si la Renaissance a répandu l'idée de l'universalité de l'homme, la Réforme a contribué à renforcer la résistance que tout individu peut opposer au milieu humain où il se trouve. Au lieu de se soumettre à l'autorité religieuse, chaque individu est libre et seul responsable de lui-même.

Le fait qu'André Gide est d'origine protestante est loin d'être sans importance et sans signification. N'ayant plus la ressource de se confesser et de chercher l'absolution en dehors de lui-même, le protestant est obligé de faire son examen de conscience, de retourner et de scruter ses moindres actes pour voir ce qu'ils peuvent contenir de

bien ou de mal, pour se rendre compte de la façon dont Dieu s'en souviendra. Même chez des gens sans culture comme le fut Bunyan, l'écrivain puritain, un tel souci engendrait une exquise finesse dans l'analyse, une délicate sensibilité intérieure, mais aussi une attention exagérée à soi-même, un orgueil sans mesure, un dédain pour tous ceux qui acceptent le pouvoir temporel, une haine à l'égard de tous ceux qui l'exercent, un refus même de servir la société et de se soumettre à elle.

Cette rébellion intérieure du protestantisme, elle rejoint d'ailleurs la rébellion du romantisme, ou plutôt celle-ci est née de celle-là. Le calviniste qui ne se sent pas parmi les élus, qui croit que Dieu lui a refusé sa grâce, se considère comme rejeté de la communion des hommes. Il est condamné à vivre seul, en maudissant les autres et soi-même. Il est tout près du héros romantique, lequel est né le jour où cette tendance calviniste s'est trouvée détournée de ses sources religieuses.

On peut donc dire que les origines protestantes du gidisme ont renforcé ce que sa tendance classique avait déjà de peu social. Mais il y a plus. Le jour où cet individualisme, cette extrême attention à soi-même a cessé d'avoir l'appui de la foi et de la parole révélée, elle s'est trouvée devant un problème plus grave, qui est celui de la morale. Pour quiconque fait attention aux autres, la morale peut être une source de scrupules infinis, mais elle ne saurait engendrer une angoisse intérieure. Ou bien l'altruisme lui sert de guide, ou bien une acceptation sceptique des formes et des rites de la société.

Ainsi reparaît, au centre même du gidisme, cette tendance anarchique qui, pour d'autres raisons, apparaissait dans le romantisme. Ici, l'anarchie est plus grave, puisqu'elle est intérieure, puisqu'elle tend à détruire, non pas seulement l'être social, mais l'être tout entier. Et ce désarroi intime rejoint, par l'orgueil et la révolte, les conséquences extrêmes du surréalisme, il contribue comme lui à dissocier et à dissoudre l'unité de la conscience.

Cet amoralisme qui peut être ainsi, dans certaines

âmes, la conséquence de la conception de l'homme instaurée par la Réforme, il se trouve d'ailleurs renforcé, chez Gide, par un amoralisme venu d'une autre source: celle de l'esthétisme, né de l'œuvre de Keats, mais transmis et transformé par Oscar Wilde. Et dans l'esthétisme, on retrouve le même sentiment aristocratique que dans ce romantisme dont il n'est que l'un des aspects.

Pour Keats, l'esthétisme était à soi-même une morale. La Beauté est l'essence éternelle du monde et se confond ainsi avec la vérité. La sensualité de Keats était d'ailleurs tout idéale, toute de rêve. Avec Oscar Wilde, la jouissance de la beauté devient réelle et matérielle, il importe de la réaliser dans sa vie plus encore peut-être que dans son œuvre; tout ce qui vient en travers de cette réalisation, et notamment la morale sociale, doit être considéré comme nuisible à l'être et rejeté sans discussion.

Ainsi, née du classicisme, du protestantisme et de l'esthétisme, la doctrine impliquée dans l'œuvre de Gide ou de ses disciples est antisociale au premier chef.

§

Mais c'est le propre des êtres tourmentés comme Gide et, à un moindre degré, comme Oscar Wilde, d'être constamment poursuivis par cela même qu'ils nient avec le plus de force. Un soin jaloux de leur liberté extérieure ou intérieure leur fait prendre ombrage de tout ce qui pourrait la menacer; ils sont constamment hantés par ce qu'ils redoutent.

Ainsi Oscar Wilde pour la morale. Au cœur même du *Portrait de Dorian Gray*, au centre de l'esthétisme qui y est, tout au long, développé, se trouve une allégorie de la conscience, ce portrait qui se couvre de rides à chacun des péchés du héros. Le même aveu involontaire d'une inquiétude secrète se rencontre dans la partie de l'œuvre d'Oscar Wilde qui semble la moins sincère, dans son théâtre même. Tout ici semble avoir été fait pour plaire au public et s'oublier soi-même; Wilde reprend le drame à la Dumas fils, le pousse encore au

mélodrame, le saupoudre de son humour caustique. Mais rien ne masque le visage de la conscience qui apparaît ici: le personnage principal — généralement une femme comme pour dépister davantage — a commis quelque péché qui le poursuit, au souvenir duquel il ne saurait échapper. Et c'est ainsi que, fasciné par ce châtiment qu'il redoute, Oscar Wilde ne saura pas fuir et échapper à la prison.

C'est le même vertige mental qui explique les conversions politiques de Gide, en ce qu'elles ont de contradictoire. A tel moment, incapable de résister à cette emprise sociale qu'il redoute, Gide se jette dans ce qui lui paraît alors le groupe politique le plus fortement organisé, l'Action Française. Il espère ainsi s'imposer cette discipline intérieure qu'il déteste et souhaite tout à la fois. Mais le monde change autour de lui; une organisation plus puissante apparaît ailleurs; pour la plupart des hommes, elle semble opposée à l'Action Française. Pour Gide, c'est le même espoir de salut et il se convertit au communisme.

Au terme de son évolution présente, Gide se trouve ainsi aux côtés des surréalistes. C'est que l'une et l'autre doctrine procèdent de l'anarchie intérieure, et mènent à la rébellion.

§

A cette double tradition qui aboutit actuellement à la même attitude, il faut en opposer une autre, qui place l'individu en face de la société en le soumettant à elle, et qui a toujours été celle du réalisme.

Or, cette tradition unique, qui se refuse à étudier l'homme en soi, à considérer ses mouvements psychologiques comme inconditionnés et gratuits, elle se trouve aujourd'hui divisée entre plusieurs groupes d'écrivains: les vrais communistes, les prolétariens et les populistes. Tous ceux-là, il importe de les réconcilier pour former le front littéraire commun.

Ici encore, il faut jeter un regard en arrière, afin de mieux comprendre et de mieux envisager l'avenir. La

tradition du réalisme semble à première vue fort ancienne. Mais elle a subi de telles crises et de telles rénovations qu'elle est en fait toute moderne; elle n'a pas produit tout ce que l'on peut attendre d'elle.

Dans le théâtre antique et les fabliaux du moyen âge, on ne trouve guère que du réalisme comique; il fallait bien rire de sa misère quand on ne pouvait y échapper et que l'on devait, à tout prix, complaire aux puissants. Le réalisme grave est né de la société moderne et du développement des villes. Il est apparu tout d'abord dans le roman picaresque, dans ce grand livre qu'est le *Lazarille de Tormes*, encore mêlé au réalisme comique, mais déjà si différent.

Le réalisme picaresque a dû naître le jour où le serf a été détaché de la terre du seigneur. Parmi les serfs devenus libres, beaucoup sont restés, par affection, paresse ou habitude, attachés à la glèbe. Mais le serf affranchi, s'il était curieux d'aventures, a roulé sa bosse de ville en ville, de pays en pays; il est devenu le picaro. Ayant perdu le seigneur qui l'aidait à vivre sur la terre, le picaro n'a qu'un souci, c'est de le remplacer par un autre seigneur, un de ceux qui ont quitté la terre pour la cour. Il cherche un autre noble, un protecteur, un patron. Il se trouve déjà en présence d'une société plus complexe, où il est difficile de se faire sa place. Il ne découvre pas de solution meilleure que de se remettre en servitude.

Le réalisme grave n'apparaît guère qu'au début du XVIIIe siècle, avec Richardson. Celui-là, c'est déjà un bourgeois acclimaté à la ville et qui n'a plus besoin de patron; il tient boutique de librairie. Avec son honnêteté et sa gravité de commerçant soucieux de faire honneur à ses affaires, il va tenir le compte de tous les actes de la vie journalière, il va les décrire avec la même application, la même minutie qu'il apporte à mettre à jour les registres de sa boutique. Qu'importent ses défauts? Comme tous les grands novateurs, il pousse à l'extrême; il va au delà de l'émotion, jusqu'à la sentimentalité; il dépasse le ton grave pour atteindre à l'ennuyeux; dans son désir

de respecter la morale sociale, il s'égare, il paraît soucieux du qu'en-dira-t-on, il confond la vertu avec la réussite, et il la récompense par la richesse. Qu'importe, s'il a trouvé enfin le ton qui convient pour parler de la vie journalière? La ligne de son œuvre apparaît plus nette que celle de Rousseau, qui a tout embrouillé avec son besoin de révolte. Richardson n'est pas un artiste? Tant mieux; du moins, ce ne sera pas un esthète. Le réalisme s'est toujours méfié de toute tendance artistique, a tendu à la rejeter au second plan de ses soucis, parce qu'il a toujours voulu, d'instinct, éviter cet orgueil de l'artiste qui tend à l'isoler des hommes.

A partir de Richardson, le réalisme suit une évolution plus connue et plus familière. Il devient social avec Balzac, qui est précisément un grand disciple de Richardson. Déjà, se trouve dépassé le stade du petit bourgeois. Ce Balzac a l'âme d'un grand brasseur d'affaires et il peut ainsi envisager la société dans son ensemble. Pourtant, il connaît surtout les bourgeois et les paysans; d'ailleurs, la société évolue, et c'est à Zola que reviendra l'honneur d'élargir le roman social et d'y inclure les ouvriers.

Puis le naturalisme tombe en défaveur, semble perdre du terrain par égard au mouvement rival; jusqu'au jour où le populisme entreprend de le remettre en faveur.

§

Or, cependant que le populisme naissait ainsi à l'intérieur du mouvement littéraire, par réaction contre le gidisme et le surréalisme, l'évolution sociale se poursuivait et agissait fatalement sur la littérature réaliste attachée à la peindre. De même que les petits bourgeois avaient délégué Richardson pour les faire pleurer, de même que les brasseurs d'affaires avaient trouvé en Balzac un homme à leur taille, de même un mouvement se dessinait après la guerre, né des nouvelles forces sociales. Dans le monde entier, les ouvriers instruits, en prenant conscience d'eux-mêmes, rêvaient d'avoir une littérature, que les Soviets, arrivés au pouvoir, essayaient d'organiser.

L'école prolétarienne, ainsi née, se trouva brusquement en présence du populisme et le regarda avec une défiance naturelle. Venu d'une réaction esthétique consciente, le populisme a été mené par des intellectuels; l'histoire littéraire était pour eux une vocation, et ils essayaient de la modifier, de la modeler au gré de leurs convictions artistiques.

Les écrivains prolétariens, issus d'un mouvement conscient en politique, mais inconscient en littérature, ont été surpris de voir que leur position esthétique était déjà occupée et ils en ont conçu une mauvaise humeur légitime. Il n'est point étonnant que ces deux mouvements se rencontrent, car ils doivent leur naissance à la même réalité sociale, mais, si j'ose dire, à un degré de parenté différent. Il y a entre eux, si l'on veut, la différence d'une génération, pendant laquelle le même mouvement a eu le temps de prendre conscience de soi-même esthétiquement. Ou si l'on préfère s'exprimer de façon simple et figurée, les prolétariens sont fils d'ouvriers, alors que les populistes sont petits-fils d'ouvriers et ont poussé la conquête plus avant.

La méfiance des manuels à l'égard des intellectuels se justifiait au début du mouvement prolétarien, et les Soviets eux-mêmes en donnaient l'exemple. Mais à mesure que la Russie, avec sa doctrine nouvelle, s'organisait dans le cadre européen, elle perdait légitimement sa force agressive. Sûre de durer, elle assimilait ceux qu'elle n'avait pu vaincre. Elle a cessé d'être une force de destruction révolutionnaire pour devenir une force d'organisation sociale.

La position des prolétariens français, groupés autour de Poulaille, est devenue difficile à cet égard. Ils ont rejeté l'orthodoxie marxiste et ont été ainsi attaqués par les écrivains qui l'acceptent. Mais il importe d'oublier ces dissensions, qui relèvent de la politique la plus étroite, pour ne considérer que les tendances sociales profondes. Il faut fonder le « front littéraire commun ».

Mais si des formules familières comme celle-ci ont l'avantage d'être comprises tout de suite, elles peuvent,

à la longue, être dangereuses et mener à des malentendus. En essayant de tracer une esquisse de l'évolution littéraire en quelques-uns de ses aspects, j'ai montré où étaient les adversaires du « front littéraire commun ». Ce sont tous ceux dont le regard vire vers les nuages, tous ceux qui se contemplent dans un miroir, tous ceux qui ne regardent pas franchement et droit devant eux.

Ils s'appellent littérature d'avant-garde; vantons-nous de représenter le gros de l'armée. Opposons-leur l'union de ceux dont la tendance profonde est de ne pas s'isoler et s'abstraire de la réalité sociale. Méfions-nous des écrivains qui changent d'esthétique pour se convertir un beau jour: ils n'en sont pas à leur dernier reniement.

LÉON LEMONNIER.

LE COUTEAU

A la mémoire de Louis Fabulet, cette nouvelle, qu'il a aimée.
Bruxelles, 191...

I

Elle était belle: blanche et rose, avec quelque chose de trop éclatant, de fragile comme le pollen des papillons. Hors du réel, et cependant, à suivre son corps varié, très large et très mince, on la sentait puissante, puissante de chair et de muscles. Ses yeux splendides avaient, en relevant leurs cils, le pathétique d'un cri.

Devant elle, un pauvre petit homme s'agitait:

— Si tu savais comme je suis enfin heureux de te revoir; enfin! Maria... Depuis que tu venais en vacances chez nous avec l'oncle Pierre, mon souvenir ne t'a jamais quittée. Je me demandais si tu étais contente dans ta ville, si tu étais aussi calme qu'à Saventhem... Tu es heureuse...? Hein?

— Oui... traîna-t-elle.

— Tu t'ennuies un peu...?

— Je ne m'amuse pas toujours...

Un silence. Le jeune homme regardait la jolie chambre avec respect. Tout lui paraissait admirable; il sentait qu'au milieu de ces choses, lui seul faisait tache — et c'était vrai — ...Tant songé à cette rencontre, tant rêvé, tant de petits projets et, le jour venu, se sentir prisonnier d'une gaucherie pareille... Oserait-il?

— ...Le pauvre oncle Pierre est mort... j'ai su... Il t'a laissé cette superbe maison?

Elle se leva, alla vers une armoire, en sortit une pipe hollandaise avec un couvercle d'argent et aussi un large couteau de marin:

— Le petit oncle t'aimait bien et il m'avait chargée de te remettre ces deux choses; prends donc!

Il fut très touché et, après avoir bien loué la pipe, la mit près du couteau sur la table, avec grand soin. Cela lui avait rendu son courage. Alors, il sortit un petit paquet... Ah! comme il aurait dû acheter un écrin! Il déplia le papier de soie:

— Je t'ai apporté cela, dit-il.

Elle remercia avec un sourire tellement frais qu'elle avait l'air d'une toute petite fille. Fit jouer dans ses mains le pauvre collier de corail qui semblait un long ténia terne, une maigre chenille rouge, hérissée de piquants mous. Il aurait espéré la voir le mettre à son cou; mais, c'est vrai... elle avait sur la poitrine un lourd collier en billes d'or... Après l'avoir déroulé et roulé encore, elle posa le présent sur le poêle et retomba dans son silence.

Le cœur de Dorsan alors éclata:

— On t'a changée... on t'a changée! Qu'est-il survenu?

— Ne te fais pas de peine, Dorsan, moi aussi je t'aime bien — moi aussi j'ai souvent pensé au temps jadis...

— Mais ce n'était pas jadis, c'était hier, hier!...

— Loin, dit-elle, loin... Pour moi, les choses d'il y a six mois ont vingt ans.

Il la fixa pensivement:

— ...Ont vingt ans... Alors, il y a six mois,... tu as eu quelque chose de grave!

Elle le regarda, surprise par cette netteté de jugement. Elle fut pénétrée dans son intimité:

— Oui, dit-elle, oui... Oui et non! C'est « non! » Et elle releva fièrement la tête.

— C'était grave, mais maintenant tu ne veux plus le trouver grave; tu veux le dominer!

Son étonnement ne la quittait pas:

— Eh bien... comme te voilà!

— ...Parce que cela serait trop grave si tu ne te forçais pas!

— Dorsan! fit-elle, presque plaintivement.

Il sentait bien que, pour une jeune fille de vingt-deux

ans, l'amour seul a des droits; mais il comprenait aussi: le gros malaise de tout à l'heure, qui le faisait rester en dehors d'elle, s'évanouissait. Il allait peut-être souffrir, mais maintenant existait. Maria prenait la notion de lui.

— Je ne veux pas te poursuivre dans tes secrets, Maria, mais parfois un pauvre peut aider un riche, ...et surtout quand le pauvre aime le riche. Ne peux-tu pas me dire?...

— Si je te disais,... il y aurait de la peine de plus.

La gorge du petit homme se contracta; il avait vu juste, avait raison. Reprit très bas:

— Un peu moins de peine pour toi, Maria, et pour moi, la peine que tu vas me faire, Maria, je l'attendais,... je la sais. Elle diminuera de la confiance et de l'amitié que tu auras ainsi prouvées. Et puis, j'aime mieux que tout soit fini! Quand je suis entré, Maria, tu savais que j'allais te dire,... te dire que je t'aimais,... et tu souffrais d'attendre et d'avoir à me refuser. N'est-ce pas?

Très bas:

— Oui!

— Entre nous, quelque chose était, qui nous gênait bien. En arrivant dans ta belle maison, j'ai tout de suite senti que je m'étais follement trompé et j'ai eu ensuite tant de mal... à te deviner toute dressée contre moi, — que maintenant je vais mieux. Tu aimes quelqu'un, Maria! Voilà tout.

Elle baissa lentement la tête:

— Mais il n'est pas possible qu'il ne t'aime pas!

— Il m'aime... Il m'aime à sa manière.

— Tu vas l'épouser?

Elle rêva:

— Je ne sais pas...

— Tu... Tu ne sais pas! cria-t-il avec colère. Est-ce qu'il serait pauvre, lui aussi?

— Oh! non.

Et, d'un geste découragé, elle désigna les meubles gais, les tapis nets, les tentures claires et tout l'appartement, d'un confort récent et coûteux.

— Maria! Est-ce possible? L'oncle Pierre... alors?...

— L'oncle est mort à l'hôpital. Nous avions tout perdu. Il n'a même pas une pauvre petite tombe, dit-elle sourdement.

Dorsan s'était levé d'un coup. Il tournoyait sur lui-même, cherchant la porte qu'il ne distinguait plus dans son trouble.

Elle tourna vers lui sa tête admirable et ses yeux pathétiques, plus beaux encore d'être noyés de larmes:

— Et tu t'en vas, Dorsan... toi aussi,... tout de suite!

Comme égaré, il la regarda en balançant la tête. Puis il se rassit, lentement, de côté, considéra le poêle de faïence — et tout à coup, se courbant en deux, il fondit en larmes, le visage dans ses mains.

Il était très pitoyable, mais aussi ridicule; ses pieds en dedans, avec de longs souliers dont les becs relevés se touchaient, — un faux col de celluloïd, celui des grands jours. Et le faux col avait quitté son bouton du dos et bâillait au-dessus de l'habit.

Au début, elle souffrit pour elle-même. Sa situation était-elle à ce point lamentable qu'elle déclenchait pareille pitié? Ce désespoir lui parut ratifier ses remords. Mais cependant elle crut entrevoir que semblable chagrin pleurait plus sur lui-même, sur son amour perdu, que sur elle, — et que Dorsan devait souffrir de la sentir inacessible plutôt que déchue. Elle s'orienta alors vers la pitié, posa sa main sur l'avant-bras convulsé.

Il se recula si nerveusement qu'elle ne put pas ne pas sentir sa répulsion. Elle en fut nettement indignée: ce misérable garçon aux mains violettes! avec ses vêtements bossués, ses souliers inouïs!

Elle se leva, la fière jeune fille, se recula, aussi, mais... elle vit le col! le col qui, suivant les durs sanglots de la gorge, battait en cadence, avait l'air d'un dentier blanc quittant la gencive, pour s'ouvrir et se fermer.

Elle se pencha un instant, puis éclata d'un rire nerveux, — où les pleurs n'étaient pas loin, — mais qui sonna comme un coup de pistolet. Un rire aux larmes! Valait mieux rire et de lui et de soi-même... N'était-elle

pas de celles qui devaient rire maintenant, quoi qu'il advienne?...

Elle finit par se contenir, revint s'asseoir sans le regarder plus. Son rire cessa en même temps que les pleurs de l'homme. Elle l'entendit bouger,... on lui prit la main. Il avait un genou en terre et les yeux clos dans sa figure ravagée; il amenait lentement la main vers ses lèvres. Il la baisait avec une vénération de martyr exténué, de pèlerin qui va mourir de son pèlerinage, et toute sa pitié revint à Maria:

— Pardonne-moi, fit-elle, d'avoir ri!

La regarda de ses yeux bleus et rouges, avec un étonnement encore mal défini:

— Je n'ai rien entendu, dit-il.

II

Maintenant, c'était lui qui dominait; elle se sentait réduite, diminuée de valeur et de puissance, affaiblie un peu comme une malade, mais éprouvait un apaisant sentiment de confort et d'aide. Lui aussi était changé, — en force. Tendu et décidé, il interrogeait, il enquêtait, médecin énergique qui va agir. Un sauveteur a le droit d'être mal habillé.

Il allait de long en large, à grands pas. Quand il la dépassait, elle le regardait avec intensité, mais il évitait ses yeux. Elle le reconnaissait mal. « Voilà donc un amour, pensait-elle, quelle force on doit y trouver! un *amour*... Que ferait l'autre à sa place? »

Brusquement, elle sentit que « l'autre » jamais ne connaîtrait des états pareils; jamais il n'aurait l'âme assez large pour y accueillir d'aussi violents émois. Et ce bel homme puissant lui apparut une seconde, comme un grand poêle sans feu...

— Il faut que tu l'épouses, Maria! Il faut... Pourquoi tout à l'heure semblais-tu en douter?

Elle fit un geste évasif:

— Ton doute vient-il de toi ou de lui?

— Comment?

— Oui... Pardonne! ...Ne veut-il plus, maintenant, t'épouser? Ou toi ne veux-tu plus?

— Attends, dit-elle, que je repasse tout cela!

Elle réfléchissait singulièrement et il était penché sur elle. On aurait dit qu'ils étudiaient un problème extérieur, quelque chose dont on leur aurait demandé la solution — mais qui était grave.

— D'abord, dit-elle, il m'a éblouie, — je ne le voyais pas, — j'étais prévenue de sa présence par une sorte de rayonnement qui sortait de lui, une sorte de rayonnement qui me troublait (et comme à contre-cœur, elle ajouta:) ...qui me troublait... délicieusement.

Il secoua la tête avec énergie.

— J'étais comme un peu ivre, et quand il partait, cela durait. Je ne pouvais pas me mettre à revivre normalement; je gardais au cœur quelque chose de chaud que parfois j'oubliais, mais que je savais exister, que je pouvais tout de suite refaire, ranimer, comme un petit coin de feu en braises...

— Et puis?

— Quand il parlait — entends-tu? — je ne comprenais rien, rien de net. Cela devint très fort, cette espèce d'auréole et — oui — brûlant. Maintenant, au centre, dans les rayons, je voyais scintiller ses yeux si brillants et ses dents si blanches. Alors, au moment où j'ai senti qu'il me recherchait, moi, moi! spécialement...

— Qu'il t'aimait!

Elle reprit, appuyant sur les syllabes:

— Qu'il me re-cher-chait — j'en ai eu presque peur, tellement tout s'est mis à tourner en moi; oh! je ne l'ai pas aimé... j'étais perdue en lui; je me sentais dévorée par sa lumière, bue: une pauvre goutte d'eau qui disparaît. Il me semble que s'il avait levé la main sur moi, je me serais écroulée; que je serais morte, s'il avait vers moi froncé ses sourcils. Vois-tu,... si je repense à ces temps-là, je ne puis rien me rappeler, rien de mes actes... rien des siens. Si... des siens.

— Non!... ne dis... cria Dorsan.

— J'étais baignée dans une lumière où l'on a frais et tout à coup trop chaud.

— Je me suis retrouvée, un affreux réveil, un jour de décembre qui ne voulait pas se lever. Ma chambre? Je ne la reconnaissais pas! Je regardais autour de moi avec une mauvaise attention, comme si je tâchais de me souvenir d'un grand malheur. Autour de moi, une odeur de cigarette froide qui me faisait mal au cœur et que je me souvenais, cependant, d'avoir aimée jadis, il y avait longtemps. Je me suis trouvée dans une solitude — oh! effrayante,... une double solitude.

Le torturé écoutait sans bouger un muscle. Les mains jointes au bout de ses bras de singe, si longs que ses doigts touchaient aux genoux, la tête levée et les yeux clos. Maria reprit:

— J'ai encore cru ce jour-là que je ne pourrais supporter... Je l'appelai, je l'évoquai en moi, espérant que son souvenir allait me réconforter, m'aider dans mon angoisse; et je me suis assise toute droite dans mon lit, d'effroi, de stupeur: celui que j'appelais ainsi, je m'aperçus que je n'en connaissais rien, mais rien du tout! que c'était pour moi un inconnu... Quand il est venu le soir, je me suis jetée dans ses bras en pleurant comme une folle, — et... je ne pouvais m'arrêter... D'abord il a eu l'air... comment dire? flatté, et il essayait de m'apaiser avec des mots pour les enfants. Comme cela durait, il parut vexé, agacé; il appela pour me faire soigner, et pendant qu'on s'occupait de moi, il marchait à grands pas, me regardant souvent avec un visage nouveau. Et moi, je le suivais de tout ce que j'avais de force et d'intelligence pour tâcher de comprendre celui qui était mon destin. Depuis ce jour je l'étudie, et je raisonne, je compare, je fais des demandes et des réponses. Je me réponds... que...

— Qu'il ne t'a jamais aimée et que toi tu ne l'aimes plus.

Seul bruit: le ronronnement du poêle.

Les bras croisés, il la regardait. Cette fois, elle sou-

tint son regard avec fermeté, et, avec une certaine fermeté encore, elle répondit:

— Je crois en effet qu'il ne m'aime pas *comme toi* tu m'aimes, mais... tu m'aimes plus que lui... et je ne suis pas fière d'être aimée comme il m'aime. Cependant, je ne suis plus sûre de ne pas m'être habituée à être aimée *comme lui*.

Il la fixait. Elle haussa ses belles épaules avec une sorte de résignation fataliste et un peu ignoble:

— Il sait se faire pardonner; il a des retours, des attentions qui font oublier, et puis... C'est comme ça!

Peu à peu, l'image de son ami, qu'une récente dispute lui avait rendue pénible, reprenait son pouvoir de séduction, de possession. Elle se reprochait sa confiance indiscrète, l'abandon de sa réserve. Dorsan lui apparaissait trop dominateur; il se faisait tort. Elle avait monté et lui restait peuple, par cette brutalité, ces précisions qu'il voulait. Elle se trouva ridicule:

— Je ne crois pas que jamais un autre puisse quand même me le faire oublier.

— Tu ne pourras jamais oublier, mais, lui, il t'oubliera.

Elle dit avec orgueil:

— J'ai encore quelques années à rester belle.

— Et à ne jamais souffrir, à ne jamais pleurer?...

Cela était trop vrai; Maria en fut atteinte et désemparée, elle prononça, se raccrochant aux sentences:

— Tout le monde sait que le bonheur n'a qu'un temps.

— Le bonheur! tu dis « le bonheur »! (Il prenait sa revanche.) Tu oses appeler « le bonheur »...

— Toi, décidément, tu oses trop! dit-elle en se levant.

— J'ai payé, et je voudrais t'aider. Pour toi tout, pour moi rien!

— Mais que peux-tu pour moi, mon pauvre Dorsan?

— Moi?... Le tuer!

....

Il lui sembla qu'on la frappait elle-même; elle vacilla une seconde sous le coup et ferma les yeux, épouvantée de sentir se formuler au fond d'elle une sorte de regret

que quelque chose d'analogue ne se fût pas passé avant. Elle serait tranquille, apte à l'espérance, paisible. Quel étrange garçon que ce Dorsan, d'apparence si débile et, en fait, si violent! Quelle passion! Elle s'en trouva orgueilleuse et attendrie:

— Tu es fou!

— Oui, — de toi.

Elle lui donna sa main qu'il retint avec tendresse. Ils se rassirent l'un près de l'autre, à côté du feu, comme des enfants sages qui tisonneraient. Elle retira son collier d'or et mit à sa place le corail.

Dorsan demanda avec un demi-sourire:

— Si tu voulais bien me prendre comme domestique?

Elle rit:

— Tu en casserais des assiettes, — et puis je n'ai pas assez d'argent.

— Alors si tu veux un bon domestique comme moi, tu n'as qu'un moyen: épouse-moi.

Le ton la fit réfléchir.

— Dans un an, dit Dorsan, je serai très bien dans mes affaires; j'aurai une belle place.

Elle posa sa main sur le maigre genou pour atténuer la raillerie:

— Il sera chancelier du royaume...

— Je fais un stage, répliqua-t-il, en souriant sans amertume, et j'aurai trois mille francs l'an.

— Et un carrosse, joua-t-elle, que tu me donneras...

— Non, Maria, mais je te donnerai un bon chien, pour t'aimer, pour te défendre jusqu'au bout, pour crever à tes pieds, s'il faut.

— Et si je n'aime que les loups?

— Oh! Alors, quand vous rentreriez à la maison toute saign... toute blessée, le bon chien attendrait...

— Il attendrait? Oui! en grondant, en écumant! le chien...

— Il irait à votre secours, Maria.

— Et si je ne veux pas être secourue?

— Alors,... Maria, vous serez mangée!

— Par les loups?... ou par le chien?

....

— Oh! Maria...

— Pardon, Dorsan. Et où habiterait l'étonnant ménage?

— Au Paradis...

— Que c'est haut! Mais où encore?

— A Paris.

— Non.

— Si! Je serai nommé là, après mon stage.

— A Paris, rêva-t-elle, loin des gens et cachée!

— Et si on la découvre, quelqu'un pour répondre: « C'est ma femme devant Dieu comme devant les hommes. »

Elle était envahie par un courant de douceur qui la rafraîchissait. Un instant, elle désira cet avenir calme, mais des voix ironiques protestèrent en elle: « Quel beau petit chien, pour une si grande femme! » Elle souriait.

Il crut que ce ton plaisant lui faisait du bien:

— Je ferais la cuisine, dit-il.

— Oui, des œufs à la coque et moi tout le reste. Qu'aurais-je à faire là-bas, d'ailleurs, si ce n'est m'ennuyer comme ici!

Il eut l'audace de répondre avec l'assurance d'un vieux boulevardier, lui qui n'avait guère quitté Jette ou Saventhem:

— Et Paris, tu n'y songes plus!

Mais on entendit sur l'avenue gelée le bruit d'un trotteur et d'un grelot. Maria tressaillit et se tint droite. Le cheval s'arrêtait. Alors une belle voix chaude, profonde, appela:

— Maria!

— C'est lui, dit-elle.

Elle était rougissante, lumineuse; elle s'agitait...

— Maria, reprit la voix chantante, Maria, venez vite, Sultan danse!

— C'est son pur-sang! Attends, tu partiras tout à l'heure... Mon chapeau!

Elle courut à la fenêtre:

— Je viens, me voici!

Elle revint vite à Dorsan, lui prit la tête, l'embrassa, — vite aussi, — et partit en nouant les brides de son chapeau. Elle s'envola.

Il restait anéanti. Trop de choses contradictoires lui avaient passé sous le crâne. Comment? Quoi? Il s'échappait à lui-même. Bondit vers la croisée. Des rideaux de tulle épais diminuaient sa vue et les yeux lui brûlaient. Ouvrit tout grands les panneaux, mais trop tard, pour seulement les voir partir serrés dans un sulky de course. Lui avait un paletot mastic et l'on voyait un bout frisé de sa moustache noire. Ils tournèrent; le cheval *steppait* comme s'il tendait la patte.

Dorsan revint vers le poêle, éperdu, dans une rage démente, à tomber, à se rouler là! Une sorte de râle tremblait entre ses dents. Il prit la pipe de Cudmer, et sur le poêle la fit voler en éclats. Une chaise dans ses jambes reçut un coup de pied qui l'envoya rouler à l'autre bout de la chambre. Il brandit un instant le couteau, tourna sur lui-même, cherchant quoi frapper et, tout à coup, se jetant sur la porte par où elle l'avait abandonné, avec toute sa fureur, toute sa folie, il poignarda le vantail d'un tel coup que la cloison entière en vibra; fit deux pas en arrière, vit la lame presque disparue ériger son gros pommeau de cuivre; rouvrit la porte, s'enfuit.

III

Elle revint très tard, mais lasse et éperdument découragée. Oui, son bel ami était revenu malgré la dispute, mais... pour l'amener où et avec qui! Elle revit l'immonde compagnie avec horreur. C'était donc cela qu'il voulait pour elle! Et quelle fureur de la sentir contrainte et choquée! Quel retour! Il fouaillait Sultan comme il l'aurait battue. Ah! les mots qu'il avait dit en adieu, ce mépris, cette rage! Le son en restait encore dans l'oreille.

Elle ne rentra même pas dans la « salle » et se coucha tout de suite, comme au gîte un animal blessé ;

pleura à perdre le souffle et n'eut comme rémission que le sommeil des grandes larmes.

Le lendemain, la jeune servante lui dit que le petit monsieur venu la veille était reparti tout courant. Qu'importait! Rien n'importait. Elle se leva, languissamment. Il neigeait, depuis longtemps sans doute, car tout était lourdement blanc et il régnait un silence ouaté.

Elle sursauta. Un cri! On l'appelait. La petite servante montrait d'un doigt tremblant l'énorme couteau à manche de cuivre enfoncé jusqu'à la garde, — et qui semblait une mortelle déclaration de guerre. Le couteau de l'oncle Pierre. Elle comprit tout de suite ce qui avait dû se passer.

— Il faut l'arracher, dit-elle.

L'enfant monta sur une chaise et tenta de vains efforts; la forte lame avait fait son logement dans le bois, dans le chêne dont l'humidité gonflait les veines. Des poignets aussi frêles pouvaient tenter ! Comme il l'avait planté haut! Maria, même si grande, ...il lui fallait lever les bras. A son tour, elle essaya, y noua ses mains, voulut l'ébranler, mais ne le sentit même pas trembler. Entreprit alors de le faire basculer, de bas en haut, en pesant; mais il lui apparut qu'elle aurait aussi bien essayé d'arracher les gonds.

— Nous ne pourrons,... pourrons... jamais! avoua-t-elle, hors d'haleine.

— Je vas chercher Jan, dit la petite.

— Y penses-tu? Tout le quartier en parlerait dans un quart d'heure. Apporte-moi la grosse tenaille.

Impossible! La tenaille glissait sur la convexité de la lame.

— Prenons un marteau, proposa l'enfant, et en tapant sur le côté, nous arriverons toujours bien à le casser.

— Ah, non! je tiens à ce couteau.

Maria eut l'air de songer.

— Et puis, celui qui l'enfonça, par une farce malgré tout un peu trop maligne, celui-là le retirera.

Elles restèrent un moment toutes deux à considérer ce terrible coup. La petite servante alla voir derrière la

porte; le couteau avait non seulement traversé le panneau, mais encore transfixé la traverse diagonale: une toute mince pointe en ressortait comme une dent de jeune chien. Même pas la ressource de le faire reculer.

— Va reprendre ton ouvrage.

— Eh bien, il en a une force, ce petit homme-là! dit la servante en s'en allant.

Marie s'assit près de la fenêtre, à regarder les blancheurs: « Quel coup! songeait-elle, quelle violence! et comme celui-là aime, — malgré cette terrible ardeur de sauvage... C'est un vrai petit sauvage lâché,... mais c'est un bon sauvage. »

Et, avec cette spontanéité charmante que « l'autre » ignorait et qui l'aurait cependant rendu fier, elle continua:

« Un sauvage fidèle. Je l'appellerai « Vendredi » comme l'autre... Samedi, aujourd'hui, lendemain de sa découverte. »

Et elle sourit à l'histoire de Crusoé, que le vieux marin d'oncle aimait. Mais elle se rappela soudain qu'elle *aurait dû* être malheureuse ; que tout était perdu ou le serait bientôt. On n'épouse pas qui on amène à des femmes pareilles et à de tels amis! Cet espoir-là était à abandonner. En réalité, était-ce bien un espoir? Non, un dénouement moins déshonorant, voilà tout. Parce que si, bien sûr, il la troublait encore, elle prenait de lui une sorte de mépris réfléchi, de plus en plus déterminé et fort; une aversion sentimentale suivait, elle le sentait bien. Serait-il supportable de vivre toujours auprès de lui?

Si tous deux trouvaient encore du plaisir à se voir, c'est que leurs rencontres formaient, en somme, la distraction de leurs vies. Mais quand viendrait l'habitude?... « Déjà nous savons nous disputer... Où nous arrêterons-nous sur ce chemin-là? »

Le ciel se déblayait; le soleil horizontal d'hiver envoyait ses grands rayons dans la chambre, dont un d'eux fit scintiller le manche du couteau, le pommeau rond, la

poignée en double tronc de cône, absolument une arme romaine, conservée depuis les légionnaires de César, — — ces Romains qui couvraient les tourbières du pays belge avec d'immenses chemins de bois, pour conquérir.

Les yeux de Maria se fixèrent sur le couteau.

Avec Dorsan, évidemment, la vie serait, au contraire, pleine de délicatesses, d'attendrissements. Oui, mais oui!... Seulement, son imagination ne pouvait s'empêcher de comparer les deux hommes, de les rapprocher physiquement et près de la forte élégance de l'autre, comme le pauvre Dorsan paraissait chétif et disgracieux. Chétif?... Le couteau semblait protester; l'autre aurait-il eu cette puissance de poignet, cette magnifique violence de caractère? Aurait-il jamais parlé de tuer par amour?

« Il faut absolument que je retrouve Dorsan. Ne serait-ce que pour lui faire enlever ce couteau-là! Je vais écrire à Jette et à Saventhem, aux deux, parce que je ne me rappelle pas où il travaille. Non, Jette suffira. Je sais... »

Elle dépêcha la petite, toute joyeuse de courir si loin.

Maria, derrière l'enfant, boucla la porte. Elle était seule, — *et le resterait*. Seule avec le couteau. Pauvre Dorsan! Comme il avait dû souffrir quand elle était partie si follement joyeuse, si stupidement... encore une fois. Un vrai mouvement de joie la fit cependant sourire: elle l'avait embrassé et au moins, s'il ne la revoyait pas, il garderait d'elle un geste affectueux. Cela lui parut tout simple qu'elle l'eût embrassé, et si la veille on le lui eût prédit, mais elle en aurait pouffé de rire!

Une femme qui surveillerait un peu ce garçon-là, qui l'entretiendrait, en ferait quelqu'un de convenable, malgré tout. Pas brillant, certes, mais « distingué » avec sa retenue, son regard. Ils avaient causé avec une aisance qu'elle n'avait jamais éprouvée avec l'autre,... ni même avec personne. Elle avait la sensation très nette qu'avec Dorsan elle s'était sentie, réellement, supérieure à elle-même; il l'élevait par l'intérêt qu'il prenait à ses pensées, tandis que « l'autre »...

Mais en regardant encore le couteau, elle songea qu'un

violent pareil devait être atrocement jaloux, que pour les jaloux le passé est un présent terrible parce qu'on ne peut pas en douter. Il remâcherait éternellement le passé, ne pourrait jamais oublier. Peut-être qu'au début il serait tout joyeux d'étonnement, mais le souvenir de l'autre serait bien vite entre eux deux.

« Il s'affolera de souvenirs, il évoquera tout... Pas si sûr! Comme il a vite pris un parti, hier soir, faisant table rase de tout ce qu'il avait apporté, pour simplement venir à mon aide. Il aime... il *aime*. Et moi, qu'est-ce que je ferais là-dedans?... J'abandonnerais cette sinistre maison sans peine, ah! oui. Si « cela » me reprenait, je travaillerais; enfin, on peut lutter, quand même, quand votre bêtise est tombée... Seulement, voilà, il y a les regrets et de ça j'ai une peur! Les regrets, je les connais si bien... Ce couteau me fait divaguer. »

Elle se leva, alla près de la porte et pendit un long tablier de soie rouge sur le pommeau; mais ses plis la firent penser à des vêtements sanglants, aux femmes mortes de Barbe-bleue et, toute seule, elle eut vaguement peur. Alors, elle se rapprocha de la porte encore, arracha le tablier et coiffa le couteau d'un tout petit chapeau rose et gris qui avait sur le haut une marguerite ouverte et qui de l'arme formidable faisait une patère pour modiste.

Maria fut tout à fait contente, revint s'asseoir, reprit sa rêverie, tourna vers l'espérance. Elle dénombra ce qui était ici vraiment à elle, ce qu'elle savait faire, ce qu'elle pourrait faire pour aider à... enfin si... à ce qui serait un tout petit ménage.

Pas tout seul cela n'irait. Que de devoirs! Devoirs? mais aussi droits! Droit de ne plus se sentir humiliée, de pouvoir parler à qui que ce soit. Il y aurait le passé qui pourrait cependant venir la gifler. Et l'autre... Est-ce qu'il la poursuivrait? Si, partie, elle reprenait du charme pour lui?

Elle eut un regard confiant au chapeau rose:

— Dorsan serait capable de me défendre, ce Dorsan!

Et tout à coup le petit chapeau lui sembla sacrilège;

elle bondit, débarrassa le cuivre, et le glaive apparut encore plus inhumain, terrible, une arme de géant, ou de héros aux œuvres sanglantes. Le poignard avait tranché le sortilège, atteint au cœur le mauvais magicien. Il y avait des armes qu'on bénissait...

Sa pénétration, sa rigidité, lui étaient chaque fois, à chaque regard, un nouvel étonnement admiratif, presque sensuel. Elle le contemplait, mains jointes et tombées, toute amollie d'attendrissement et de presciences.

Elle désira son contact, encercla alors le pommeau de ses doigts souples et, caressant sa rondeur, lui dit qu'il était fort, qu'il était beau. Jamais on ne l'oublierait; il viendrait dans leur petite maison à Paris; Dorsan le replanterait encore dans leur porte, en plein cœur du chêne et il y resterait toujours. S'il y avait de durs ou de mauvais moments, on saurait bien, d'un seul coup d'œil sur lui, retrouver de l'assurance, et du courage, — et de la raison.

IV

La petite servante revint sans avoir pu rejoindre Dorsan, qui n'était pas rentré depuis la veille; sa logeuse même en était inquiète. Maria eut le sentiment que toutes les bonnes choses choyées depuis deux heures allaient être emportées, — que tout allait être perdu dans ce soir lugubre et, comme elle commençait de s'affoler, Dorsan parut.

Etincelante ! la fille qui courut vers lui aurait fait pâlir d'orgueil un héros.

— Maria, Maria!... Grâce!

Elle l'avait dans ses bras, immenses d'avoir si petites mains; elle serrait sur son épaule dure la pauvre tête épuisée. Il était inerte, défaillant, boueux.

— Qu'est-il arrivé? Comme te voilà! J'ai eu tellement peur!

— J'ai marché,... marché toute la nuit, le matin, soufflait-il. Oh! la neige!... et je suis revenu... te dire mon dernier adieu! Ah! Maria,... non, ne m'embrasse pas... ne m'embrasse plus!

Avec cette magnifique volubilité des passionnées, elle lui dit tout ce à quoi elle avait songé depuis des heures, tout ce qu'elle imaginait et qu'il fallait accomplir sans délai. Si... à moins... qu'il ne voulût plus d'elle, maintenant...

— Oh! Maria!... je rêve, je rêve de bonheur!

A bout de forces nerveuses et musculaires, il était comme un enfant mal éveillé ou très malade.

— Allons-nous-en, disait-elle, partons! Fuyons! Emmène-moi! Tout de suite!

Elle appela la fillette, lui donna de l'argent, mit dans une enveloppe quelques lignes qu'elle confia à la petite avec la clef des bijoux, entassa, bourra dans une valise bleue linge, robes, souliers:

— Viens!

Elle le souleva presque du fauteuil où il gisait; l'entraînait vers la porte quand elle se retourna vivement:

— Le couteau! le couteau que j'oubliais! Tire-le vite et viens!

Lui commençait de croire à son bonheur et il eut un sourire comme pour un caprice d'enfant, sourire auquel elle répondit avec une exaltation de flammes.

Il se redressa, ferma le battant, prit le poignard et voulut l'arracher d'une main. Puis le saisit à deux mains, se tendit, s'arc-bouta. Rien! Il se grandit en se soulevant, espérant le pousser vers le haut...

— Il est dur, dit-il avec un peu de rougeur sur ses joues exsangues.

Maria le regardait.

Il s'accrocha et, en même temps qu'il pliait les genoux, tirait brusquement, en aidant son poids. Rien!

— Arrache-le donc, dit la jeune fille, toi qui l'as frappé!

Les bras repliés, en le tenant au creux de ses deux paumes, il voulut tenter un mouvement de rotation et d'arrachement conjugués, élargissant. Il crut percevoir un peu d'ébranlement. Mais non! C'était la porte tout entière qui remuait.

Maria était pensive.

Alors la rage le prit; il se lança sur le poignard, de côté, avec au moins l'espoir de le briser du poids entier de son corps lancé, mais seul le panneau tremblait et bougeait comme secoué du dehors par une rafale; les cinq pouces d'acier ne s'affranchissaient pas d'une ligne! Et l'homme sautait, ressautait, se laissait aller, se redressait,... pour rebondir! Avec son costume fangeux, élimé, vide de corps, ses gestes désordonnés autour de cet axe inexorable, il semblait un affreux pantin-épouvantail, convulsif, détraqué, accroché à cette boule par des griffes tétaniques. La sueur lui giclait des pores; il luisait en se démenant, en sautant le long de cette porte, tout déshaillé, cheveux au vent, sans col, chemise béante, manches glissées.

— Je... je ne puis pas...

Il s'arrêta, vaincu, livide et tremblant ; la tête au creux des épaules et ses longs bras pendants. Ses yeux qui semblaient saigner allèrent vers Maria.

Elle le regardait toujours... ferma lentement les paupières en levant un peu son visage. Puis, avec une lenteur terrible, elle posa la valise bleue sur le parquet, resta une seconde immobile et courbée; enfin se tint toute droite et joignit les mains:

— Va-t'en... dit-elle.

Il sortit à tâtons.

LA VARENDE.

POÈMES DE LA PRINCESSE CHOU

—

I. — Sous les marbres brisés.

Sous ces marbres brisés, sous ce cheval renversé de bronze mêlant son vert-de-gris au tendre vert de l'herbe, qui donc est à jamais endormi?

Rusé juge aux ongles orange, habile à rendre plate à coups de langue la bourse du riche et à faire enfler à coups de bâton le dos du pauvre, ou bien noble homme de cour jadis arrondissant ventre et derrière bardés de broderies d'or?

Peut-être. Mais plutôt guerrier galopant autrefois par le monde, sourcils en broussaille et lance au poing; alors des milliers de femmes filant le chanvre et de villageois repiquant le riz s'effaraient au seul bruit de son nom, que nul ne connaît plus.

Le vent frais d'est courbe les herbes folles; un enfant accourt avec des cris joyeux; un papillon noir et jaune s'envole dans le ciel que le soir commence à peindre de lilas; je rentre.

Déjà les lampes sont allumées. Toute pensive, je déplie avec précaution le vieux livre couleur de thé pâle et je relis les délicates poésies impérissables de Thou-Fou.

II. — Le nuage.

J'ai beau me faire porter au milieu de ces milliers d'hommes flânant ou courant par la grand'ville en leurs larges pantalons couleur de taupe ou de serin, j'ai beau entendre le cri nasillard du marchand d'alouettes et le

tambour du soldat à la porte du palais, j'ai beau écarter le rideau de la portière pour écouter les propos d'un seigneur qui se dit amoureux, je sais que toutes ces lèvres ne s'entr'ouvrent que pour mentir, je sais que toutes ces paupières ne se brident que pour tromper; tout ce bruit est aussi vide que le silence d'un tombeau, et je serais entre ces interminables murs d'ocre aussi enfermée que dans une prison, si là-bas au bout de la rue, au-dessus des cornes des toits, un petit nuage rose et blanc ne flottait librement dans le ciel vert, comme une fleur de pêcher entraînée par le vent.

III. — Les sages conseils.

S'il te dit: « Je t'aime plus que tout au monde », détourne la tête et refais soigneusement le nœud de ta chevelure.

S'il te dit: « Je t'adore plus que le dieu doré du temple », ajuste le pli de ta robe et reproche-lui en riant son impiété.

S'il passe sous tes fenêtres sur son cheval blanc pour te dire adieu, parce qu'il préfère mourir d'un coup de lance plutôt que de désespoir, donne-lui une fleur et souhaite-lui bon voyage.

Mais s'il reste près de toi muet comme carpillon devant la jonque du vice-roi, et maladroit au point de répandre le thé sur ta nappe bleue, alors souris-lui tendrement, comme à celui que tu veux bien accepter pour toujours.

IV. — Les quatre saisons.

L'une après l'autre, la montagne a ôté sa pèlerine de bure verte, sa robe brodée d'or, puis sa jupe de satin prune, et maintenant la voici toute en blanc: elle va se marier avec l'hiver. Elle a perdu la tête dans les nuages.

V. — La jonque incendiée.

Les flammes ont envahi la jonque qui portait le riche marchand de soie; la voile dans le soir s'est illuminée comme un étendard d'or; un tumulte de cris a troublé

la rive, puis le silence et l'obscurité sont revenus, et tout s'est évanoui en fumée.

Jour après jour, mois après mois, année après année, l'épouse inquiète et fidèle a vainement cherché des yeux sur le fleuve la jonque bariolée, jusqu'au moment où elle-même est à son tour partie pour le pays des cendres.

N'eût-il pas autant valu pour elle plumer la poule sous le chaume, regarder la montagne violette s'effacer dans le crépuscule et voir revenir de la rizière, dans son sarrau de chanvre, un amoureux mari?

VI. — Impression matinale.

Je n'avais pas encore vu cette feuille jaune et rouge dans le prunier: est-ce déjà l'automne?

Le vent d'ouest la fait remuer légèrement, puis la détache. Elle fait trois ou quatre tours vers le sol, et soudain remonte dans le ciel vert. C'était un papillon qui offrait ainsi à la brise marine sa voilure d'or et d'écarlate.

Maintenant la brume se lève au-dessus de la campagne. Octobre est encore loin.

VII. — Le barrissement.

Ce fut absurde et charmant. Je portais cette robe violette de bal, où trois oiseaux brodés de soie verte sont perchés sur l'unique branche d'un prunier. Les musiciens essuyaient leurs instruments. L'empereur me prit par la main et, devant la foule des courtisans ployés jusqu'aux tapis malgré leurs ventres courbes, me conduisit au dehors sur la plate-forme de l'escalier du palais.

La nuit était claire et la lune promenait dans le ciel la corne de sa lanterne sourde. Dans la pénombre je distinguais les arbres des jardins et les lumières filantes des barques sur le lac. Cependant un mouvement se produisit dans la grande allée; des formes épaisses se balancèrent; des lampes s'allumèrent, et je vis s'avancer, conduit par un enfant en habit jaune, un magnifique éléphant blanc harnaché de cuir rouge à clous scintillants d'or. Il vint jusqu'à l'escalier, mit ses larges pattes de

devant sur les premières marches, les plia lourdement pour s'agenouiller devant moi, et tout à coup relevant sa trompe, poussa un long barrissement.

Alors je m'éveillai. Empereur et jardins, tout avait disparu. J'étais dans mon lit, et il n'y avait près de moi que vous, mon cher seigneur. Mais je dois dire que vous ronfliez sans discrétion.

VIII. — L'oiseau blanc.

Le grincement d'un essieu m'a tirée de mes songes. Pourtant j'entends à peine les pas de l'âne; et les mille bruits du matin me paraissent tout étouffés. Ne suis-je pas encore bien éveillée, ou bien a-t-on mis une sourdine à la musique du monde? Toute frileuse je m'attarde au lit. Mais soudain le cri du marchand déchire le brouillard, et je comprends: cet oiseau blanc dans le sapin, c'est un paquet de neige qui s'est accrochée aux branches pendant la nuit; l'hiver est venu.

IX. — Les outres.

Au milieu de tous ces porteurs de vestes de soie ou de guenilles, au milieu de tous ces baladins aux joues plissées par un hypocrite sourire, je suis une étrangère en un monde irréel; les bouches parlent des langues incompréhensibles; une main serre un poignard courbé tandis que l'autre offre une prune confite; l'amoureux qui récite un poème à sa fiancée pense au rendez-vous qu'il a pour le soir avec la femme du mandarin; et les prêtres aux tendres mains huileuses, aux jaunes babines pendantes, sont comme ces outres rangées dans un magasin achalandé, qui portent sur le ventre une étiquette annonçant le vin le mieux parfumé et ne contiennent que du vinaigre.

X. — L'hiver.

Nuit d'hiver. Même sous la couverture, je suis transie et je ne puis dormir. Mon cher seigneur, pourquoi êtes-vous si loin? Mille choses craquent au dehors et je ne

sais ce qui cogne ainsi obstinément au mur. J'entends le vent siffler au loin, puis, après l'accalmie, reprendre son tourbillon. Le bruit mystérieux du gong s'élève à la porte de l'ouest et meurt. Et tout à coup sur le sol gelé résonne le pas d'un cheval.

Alors je me figure que vous aussi à cette heure et dans cette âpre bise, chevauchez au milieu d'un pays étranger, suivant le long ruban des soldats, suivi par un long ruban d'autres; j'espère que votre beau visage se penche sur l'encolure de votre fidèle bête, et que, pensant à moi, vous regardez distraitement l'arçon luire sous la lueur de la lune; le froid me pénètre davantage et j'ai peur qu'à l'aube vous n'ayez pour vous réchauffer que le rouge incendie de la bataille, puisque je ne serai pas là pour faire fondre sous mes lèvres les glaçons de votre moustache.

XI. — Les trois arbres.

Bouleau léger, bouleau tremblant, benjamin du bois, le soleil du matin joue dans tes feuilles et tu es tout brillant de rosée comme un enfant en pleurs.

Sapin, paon noir et bleu de la montagne, ni l'heure ni la saison n'ont eu raison de ta verdeur et tu dresses dans l'air ta pointe emplumée, plus fière que la pique du guerrier mandchou.

Mais toi, saule bossué du bord du lac, saule noueux, saule caduc, mille rides ont creusé ton écorce de ravines, et te courbant vers l'eau sous le poids du passé, tu frissonnes comme un vieillard effrayé par son image.

XII. — La robe.

J'ai tiré du coffre oblong de bois sombre cette robe du glorieux temps des Ming et, tandis que la petite servante cueillait les pois du jardin, je l'ai secrètement essayée.

Que la ceinture est éclatante en son bariolage de citron et d'azur, et qu'il est léger le merveilleux colibri aux ailes d'or sur la branche brodée!

D'ailleurs, n'est-ce pas vraiment une princesse de jadis

avec son chignon noir et son visage pâle, que j'aperçois ainsi dans le miroir, en sa tenue ancienne de cérémonie? Mais soudain une pensée funèbre se glisse en mon cœur et je frissonne.

Maintenant je replie soigneusement l'étoffe délicate. Un jour sans doute, dans bien longtemps, une autre femme, la découvrant à son tour dans le vieux coffre oblong, se demandera: « Où sont celles qui s'en sont parées? » Alors, je serai l'une de celles-là.

TRISTAN KLINGSOR.

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE D'ÉDOUARD MANET

LES LETTRES DU SIÈGE
(Septembre 1870-Janvier 1871)

—

Les trente lettres que voici, d'Edouard Manet, et qui m'appartiennent, sont inédites, à l'exception de quelques fragments qui furent publiés par Antonin Proust dans ses *Souvenirs* sur le grand artiste, son fraternel ami. Trente lettres qu'il écrivit de Paris entre septembre 1870 et février 1871, avant et durant le siège, qu'elles racontent au courant de la plume, sans la moindre préparation. Mme Manet calculait qu'au cours de ces trois mois tragiques quarante-cinq lettres lui avaient été dédiées par son mari, plusieurs s'étant égarées en route. Une douzaine, en partie reproduites à diverses reprises, se trouvaient, il y a quelques semaines encore, dans une collection d'autographes qui vient d'être dispersée. Elles sont aujourd'hui à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie. Quant à celles qu'on va lire, toutes inédites, je le répète, et qui proviennent directement de Mme Manet, elles se décomposent ainsi : vingt-huit sont adressées par l'artiste à sa femme; une l'est à sa mère; une enfin à sa belle-sœur, Mme Marthe Vibert.

Situons les faits :

Le 3 septembre 1870, l'armée prussienne rassemblée à Sedan se met en marche sur Paris. Gros émoi dans la capitale. Les gares sont envahies, les trains pris d'assaut. Edouard Manet, engagé dans le corps des canonniers (né le 23 janvier 1832, il était dans sa trente-neuvième année), se hâta de mettre sa famille à l'abri. Sa femme, sa mère, le jeune Léon Koëlla, dit Leenhoff, sa belle-sœur Marthe Vibert et le fils de celle-ci, partent pour Oloron-Sainte-Marie (Basses-

Pyrénées), où ils sont attendus. Ils y prennent logement chez M. de Lailhacar.

Manet, alors, avait son atelier, depuis 1861, 81, rue Guyot (dans la portion de cette rue que fit disparaître la construction de la rue Fortuny); son appartement, qu'il partageait avec sa mère, était 49, rue de Saint-Pétersbourg. Il décida de fermer l'atelier, après avoir mis en lieu sûr les plus précieuses de ses œuvres : une douzaine, au total. Il s'en ouvrit à Théodore Duret, qui, n'ayant pas à quitter son foyer et possédant une cave solide, accepta d'en devenir le gardien. Le 16 septembre, un commissionnaire traînant une voiture à bras transporta de la batignolaise rue Guyot à la rue Neuve-des-Capucines les tableaux que Manet confiait à Duret. Et quels tableaux! On va en juger par les lettres qu'échangèrent à cette occasion les deux amis, et dont les précieux originaux sont en ma possession :

Mon cher Duret, je vous envoie les tableaux que vous avez l'obligeance de me mettre à l'abri pendant le siège. En voici la liste:

Olympia, le *Déjeuner*, le *Joueur de guitare*, le *Balcon*, l'*Enfant à l'épée*, *Lola de Valence*, *Clair de lune*, *Liseuse*, *Lapin*, *Nature morte*, *Danseuse espagnole*, *Fruits*, *Mlle B...*

Je vous serre la main.

ÉDOUARD MANET.

Et, en post-scriptum :

Au cas où je serais tué, je vous donne *à votre choix* le *Clair de lune* ou la *Liseuse*. Vous pourrez demander, si vous préférez, l'*Enfant aux bulles de savon*.

ÉDOUARD MANET.

A quoi Théodore Duret répliqua par cette autre lettre:

20, rue Neuve-des-Capucines,
16 septembre 70.

Mon cher Manet,

Comme on ne sait ni qui vit, ni qui meurt, surtout en ce temps-ci, je vous envoie la présente déclaration, pour vous servir s'il y a lieu :

« Les tableaux de M. Manet déposés chez moi sont bien la propriété de M. Edouard Manet, les tenant simplement de lui en dépôt, savoir: l'*Olympia*, le *Déjeuner*, le *Joueur de guitare*, le *Balcon*, l'*Enfant à l'épée*, etc., etc...

» Seuls m'appartiennent en propre mon portrait et le *Torero saluant*. Ce dernier lui a été acheté par moi la somme de Fr. 1.200, que je reste lui devoir et que je lui paierai aussitôt que je le pourrai. »

Bien à vous.

THÉODORE DURET (1).

§

La première des lettres qu'écrivit Manet à sa femme nous est parvenue tronquée. Il y manque la date (entre le 8 et le 15 septembre) et quelques lignes du début. La voici :

Jules (1 *bis*), qui devait aller vous rejoindre, reste à Bordeaux. Il m'a rendu la montre de maman. Paul est parti aussi pour les environs de Tours.

J'ai été voir Mme Marjolin (2) et Mme Meurice. Elles me chargent de toutes leurs amitiés pour toi. J'ai vu Mme Camus (3), qui reste. Elle a tort mais elle ne sait où aller. Le Dr Siredey (4), que j'ai vu, regrette bien que sa femme ne soit pas partie avec vous. Paris a dans ce moment un aspect militaire étonnant. On fait l'exercice dans toutes les rues. Je crois qu'on se défendra carrément.

J'espère que vous recevrez bientôt vos bagages. On m'a assuré encore hier qu'il n'y avait aucun danger de les perdre. N'ayez pas d'inquiétudes. Je vois que les communications seront difficiles.

On ne peut plus sortir ni entrer [de *ou* à] Paris maintenant sans un sauf-conduit.

(1) Voir à ce sujet : Tabarant : *Histoire catalographique de Manet*, p. 153.

(1 *bis*) Jules De Jouy, avocat à la Cour d'appel de Paris, cousin de Manet, qui en a peint le portrait en 1879.

(2) Le docteur Marjolin était un vieil ami de la famille Manet. Mme Marjolin se livrait à la céramique et c'est à son four que Manet confia les quelques assiettes dont il fut le décorateur.

(3) Femme du docteur Camus. Degas a exécuté plusieurs portraits d'après elle.

(4) Le docteur Siredey, ami et médecin de Manet.

Adieu, je t'embrasse de tout cœur. Porte-toi bien. La vie ici est triste et assommante et va le devenir davantage.

Je t'embrasse.

ÉDOUARD MANET.

Mes amitiés à vous tous.

Mais voici la suite des lettres, intégrales cette fois, sauf une :

Jeudi 15 septembre, Paris.

Ma chère Suzanne, je me mets à t'écrire en rentrant, quoiqu'il soit onze heures et demie, mais je voudrais que ma lettre parte de bonne heure demain. Les événements se succèdent si vite, maintenant, que l'on craint toujours de voir les communications interrompues. La maison me semble toujours bien triste quand je rentre le soir tout seul et que je ne trouve personne. Cela me paraît déjà long et cela commence seulement. Tu as tort de te reprocher de ne pas être restée. D'abord, les femmes ne feraient que gêner les hommes, et je te sais fort gré d'être partie malgré l'ennui que j'ai d'être séparé de toi, et puis très peu de femmes sont restées. Beaucoup d'hommes même sont partis, mais je crois que ceux-là le paieront à leur retour. J'ai été ce soir avec Eugène à la réunion de Belleville, et on a proclamé les noms des gens absents et proposé d'afficher leurs noms dans Paris et de confisquer leurs biens au profit de la nation.

Nous passons ainsi généralement notre soirée. Hier, nous étions avec Degas (5) et Eugène (6) aux Folies-Bergère, à une réunion publique. Nous y avons entendu le général Cluseret. C'est fort intéressant. Le gouvernement provisoire actuel est très peu populaire, et les vrais républicains semblent se proposer de le renverser après la guerre. Nous avons deux mobiles depuis hier. Je les ai couchés en bas, dans le petit atelier. On n'a pas à les

(5) Le peintre Edgar Degas allait bientôt s'engager dans l'artillerie, où il eut pour capitaine le peintre Henri Rouart.

(6) Eugène Manet, frère cadet d'Edouard (1833-1892). Il allait épouser, en 1874, Mlle Berthe Morisot. On lit un peu plus loin le nom du plus jeune des trois frères, Gustave Manet (1835-1884).

nourrir. Ce sont deux gars des Sables-d'Olonne. Je ne les ai pas revus depuis qu'ils sont installés.

Je suis bien aise que vous ayez reçu enfin vos bagages. Nous dînons et déjeunons tous les jours tous trois ensemble. Marie a l'air de mettre de la bonne volonté, et Dominique, quoique garde-national, fait bien son service. Du reste, j'ai annoncé que si on n'apportait pas la plus grande économie je fermerais la maison.

Je suis allé ce matin avec Gustave à Gennevilliers (7) et nous sommes revenus par Asnières. C'est vraiment triste à voir. Tout le monde est parti. On a abattu tous les arbres. On brûle tout, des meules brûlent dans les champs, les pillards cherchent les pommes de terre qu'on n'a pas enlevées. Des camps retranchés partent des mobiles. Enfin on attend, on ne porte plus que chassepots et revolvers. Je crois qu'on est prêt à se défendre énergiquement. J'ai vu passer aujourd'hui sur le boulevard...

(La suite de la lettre manque.)

Paris — Midi
Mardi 20 (septembre)

Ma chère Suzanne, nous voilà au moment décisif. Je ne sais si ma lettre te parviendra, mais je tente cependant. On se bat de tous côtés à l'entour de Paris. L'ennemi a fait hier des pertes assez considérables. La mobile a essuyé le feu avec assez de courage, malheureusement les troupes de ligne ont faibli. Je ne t'ai pas écrit ces jours-ci parce que j'étais de garde aux fortifications. C'est très fatigant et très dur. On couche sur la paille, et encore il n'y en a pas pour tout le monde. Enfin, à la guerre comme à la guerre. Nous nous portons tous bien. J'ai vu Ferdinand et Rudolph (8). Je les ai invités à venir

(7) Gennevilliers, où Edouard Manet allait souvent passer ses dimanches, était considéré comme une sorte de fief familial par les Manet, qui depuis plusieurs générations y possédaient soixante hectares de terres et plusieurs maisons. Clément Manet, grand-père de l'artiste, fut longtemps maire de cette commune et y mourut. Une rue y porte son nom. Le cousin-avocat Jules de Jouy y habitait durant l'été, rue Croix-des-Vignes, une villa héritée de sa mère, née Emilie Manet, tante d'Edouard.

(8) Ferdinand Leenhoff (1841-1914), sculpteur hollandais, frère de Mme Edouard Manet, née Suzanne Leenhoff, native de Zalt-Bonnet (1830-1906). Il avait obtenu une médaille au Salon de 1869. Ce fut lui qui posa le jeune homme qui, dans le *Déjeuner sur l'herbe* (1863), se voit à gau-

dîner une fois par semaine à la maison. Rudolph est dans les éclaireurs à cheval.

Jules Favre est parti dimanche pour le quartier général prussien, espérant arriver à avoir une paix honorable. Nous allons probablement, maintenant, être d'exercice tous les jours ou à peu près.

Je t'écrirai demain, si les lettres peuvent partir.

Je t'embrasse, ma chère Suzanne. Mes amitiés à tous.

Ton mari,

ÉDOUARD MANET.

Je ne vous envoie pas les journaux, on ne les reçoit plus à la poste.

Tous les ponts ont sauté cette nuit.

§

Paris, 21
Mercredi.

Ma chère Suzanne, je t'écris tous les jours en ce moment, car vous devez être à court de nouvelles, et si vous recevez des journaux ils doivent certainement exagérer, car on ne peut plus en envoyer de Paris. On a tiré avant-hier 25.000 coups de canon sur l'ennemi, ce qui lui a occasionné des pertes assez considérables. Malheureusement, la ligne et les zouaves se sont conduits comme des lâches et ont crié sauve qui peut, ce qui a jeté la panique et a permis aux Prussiens de prendre des positions formidables. L'armée est maintenant refoulée entre les forts et l'enceinte. De tous côtés on voit des incendies et on entend le canon. Je crois que les Prussiens sont destinés à laisser beaucoup de monde par terre avant d'arriver sous nos murs.

Je vais faire confectionner pour chacun de nous un pare-balles. Cela se fait avec deux cents feuilles de papier de soie superposées. Il faut se préserver autant que possible. Il est toujours question d'un armistice. Jules Favre

che en arrière et tout contre la jeune femme, celui de droite, coiffé d'une calotte à gland, étant Gustave Manet. On lui doit le buste de Manet qui figure sur la tombe du cimetière de Passy.

Rudolph Leenhoff (1844-1903) peintre hollandais, frère de Ferdinand et de Mme Manet. Peignant surtout des natures mortes, il était élève de Mezzara.

n'est pas revenu du quartier général. Il est à désirer que ces négociations aboutissent. Nous nous portons fort bien. Cette vie active est bonne pour la santé. Gustave est de garde aujourd'hui. Nous sommes de service, Eugène et moi, demain.

A bientôt et ne vous inquiétez pas outre mesure. J'écrirai tous les jours autant que la poste se chargera des lettres. Si vous restez sans avoir [de] nouvelles, rappelez-vous bien que les communication peuvent en être la seule cause.

Adieu, ma chère Suzanne. Je t'embrasse.

Ton mari,

ÉDOUARD MANET.

§

Paris, 24.

Ma chère, j'espère que cette lettre va parvenir. Nous avons remporté hier un avantage marqué sur l'armée prussienne. Ils ont perdu beaucoup de monde. Tout le monde est très monté par la réponse et les prétentions outrecuidantes de Bismarck. Paris est décidé à se défendre à outrance et je crois que leur audace va leur coûter cher. Tout le monde est soldat maintenant. Ne vous inquiétez pas. L'absence de nouvelles doit vous donner beaucoup d'inquiétude et exagérer le danger. Nous nous portons tous les trois très bien.

Il ne faut pas compter que je puisse envoyer de l'argent au 1er octobre. Cela pourrait être pris par l'ennemi. Nous ne sommes pas inquiets de vous. N'écrivez qu'autant que vous penserez que les lettres arrivent.

On espère voir la province se soulever et venir à notre secours. Du reste, Paris tient bon et ne craint rien.

Adieu, je t'embrasse.

J'étais de garde hier et avant-hier au rempart. Nous avons entendu le canon toute la nuit. On commence à se faire très bien à ce bruit.

Je t'embrasse. Embrasse maman pour moi.

Ton mari,

ÉDOUARD MANET.

Je n'en écris pas plus long. On m'annonce à l'instant que ma lettre a la chance de partir dès cet...

Mot coupé, le timbre de l'affranchissement ayant été enlevé, avec un morceau du papier à lettre. Cette lettre, en effet, était pliée en forme d'enveloppe, et l'adresse, portant les cachets de Bordeaux et d'Oloron, datés du 29 septembre 70, est ainsi libellée :

Madame Edouard Manet,
chez M. de Lailhacar,
à Oloron-Sainte-Marie (*Basses-Pyrénées.*)

§

(Toutes les lettres qui vont suivre sont sur papier pelure, selon les prescriptions de la poste aérostatique, la seule qui permît de communiquer avec la province.)

Paris, vendredi 30 septembre.

Ma chère Suzanne, voilà bien longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles. J'espère que cela ne va plus durer très longtemps, et que nous allons bientôt avoir rompu cette ligne d'investissement qui nous sépare de tout le monde.

Vous avez dû recevoir des lettres de moi par les ballons qui sont partis de Paris. Je pense qu'il en part un demain ou après-demain. Je prépare ma lettre à l'avance pour la donner à un employé de la poste qui s'en charge. Les Prussiens ont l'air de se repentir d'avoir entrepris le siège de Paris. Ils croyaient sans doute la besogne plus facile. Il est vrai qu'en ce moment on ne prend plus de café au lait, les bouchers n'ouvrent plus que trois fois dans la semaine, et l'on fait queue à leur porte depuis quatre heures du matin, et les derniers n'ont rien.

Nous ne faisons plus qu'un seul repas à la viande, et je crois que tout Parisien sensé va en faire autant. Depuis trois jours on n'avait entendu que quelques coups de canon isolés tirés par les forts pour détruire les ouvrages que l'ennemi élève de tous côtés, et nous avons des pointeurs de première force qui balaient tous leurs travaux, mais ce matin, depuis quatre heures jusqu'à onze

heures, nous avons été réveillés par une terrible canonnade et une fusillade des mieux nourries, qui semblaient venir de Saint-Denis, de Montrouge ou des environs. Je n'ai pas encore de détails exacts sur les résultats de l'affaire. J'irai tout à l'heure sur le boulevard, savoir ce qui s'est passé, et je te l'écrirai. Nous avons grand espoir de battre ces gredins de Prussiens. Paris est formidablement défendu et se fortifie tous les jours de plus en plus. On ne peut plus en sortir aujourd'hui, ni y rentrer sans un laisser-passer.

J'ai vu les dames Morisot (9), qui vont sans doute se décider à quitter Passy, qui sera sans doute bombardé. On va y établir des batteries (*mot illisible*) pour battre en brèche les ouvrages prussiens de Montretout. Les nouvelles qui arrivent de la province sont bonnes. Ecrivez à Tours pour vous abonner à un journal. Vous serez ainsi au courant des nouvelles. Des armées se forment, dit-on, en province. Si la France veut suivre l'exemple de Paris, il ne sortira pas un Prussien vivant de notre territoire. Paris est aujourd'hui un vaste camp. Depuis cinq h. du matin jusqu'au soir mobiles et gardes nationaux qui ne sont pas de service font l'exercice et deviennent de vrais soldats. La vie, du reste, est assommante ici, le soir. Tous les cafés-restaurants sont fermés à partir de dix heures. Il faut aller se coucher. On se fatigue beaucoup, du reste. Je suis bien aise, malgré l'ennui que j'ai d'être éloigné de toi et de ne pas avoir de tes nouvelles, de vous savoir à l'abri de tous les ennuis qui nous incombent et qui commencent seulement. Nous les supportons du reste de grand cœur, ne vous inquiétez pas outre mesure, nous n'avons pas grands dangers à courir derrière nos sacs de terre, et puis on n'attaquera pas Paris de tous côtés, s'ils

(9) Manet avait rencontré pour la première fois en 1860, au Musée du Louvre, Mlle Berthe Morisot et sa sœur Edma, qui, accompagnées de leur mère, venaient étudier les maîtres et s'essayer à les copier. Mais ce ne fut que quelques années plus tard que des relations, d'ailleurs encore fragiles, se nouèrent entre les deux familles. Elles étaient devenues amicales quand, en 1868, Berthe Morisot, qui exposait au Salon depuis trois ans, vint pour la première fois à l'atelier de Manet, rue Guyot, où elle consentit à poser pour le *Balcon*. Elle était alors dans sa vingt-huitième année. La famille Morisot habitait rue Franklin, à Passy.

se décident à attaquer. Nous nous attendons cependant à quelque chose de rude et nous nous tenons prêts.

Portez-vous bien, cela n'avancerait à rien de vous tourmenter. Nous sommes bien à l'abri dans nos murs.

Je t'embrasse ainsi que maman.

Ton mari qui t'aime bien, ÉDOUARD.

En tête de cette lettre, la note que voici a été ajoutée :

L'affaire d'aujourd'hui est honorable pour nous, mais beaucoup de blessés. Les Prussiens ont perdu beaucoup de monde. On n'a pas pu les débusquer de Choisy.

§

Paris, 5 octobre.

Ma chère Suzanne, nous n'avons pas de vos nouvelles depuis bien longtemps. Quand cela va-t-il finir ? C'est bien ennuyeux. N'ayez aucune inquiétude, nous ne courons aucun danger. Portez-vous bien surtout. On ne peut guère parler de ce qui se passe ici, car les lettres partent en ballon et peuvent tomber aux mains de l'ennemi. Il me tarde bien de te revoir, ma chère Suzanne, mais je crains bien que ce ne soit pas avant un mois. Courage.

Je t'embrasse.

ÉDOUARD M.

§

Ma chère maman,

J'ai cherché tous ces jours-ci à tâcher de caser Eugène au ministère de l'Intérieur. On ne peut rien qui lui irait, pour le moment, mais à la Défense nationale, où je suis allé ce matin, on peut espérer quelque chose. J'ai demandé à le faire nommer commandant en second d'un secteur. J'attends la réponse et espère réussir. Cela le mettrait en rapport et on pourrait peut-être arriver à avoir une mission quelconque. Il est vrai qu'on ne peut sortir de Paris qu'en ballon et y rentrer qu'à ses risques et périls, mais en ce moment il faut savoir payer de sa personne. Je tâche de remuer Gustave, ce qui est assez difficile.

Je t'embrasse.

Ton fils, ÉDOUARD.

§

Paris,
Mardi 11 octobre.

Ma chère Suzanne, voilà trois semaines que nous n'avons de vos nouvelles. J'espère que vous allez bien. Nous espérons voir bientôt les communications rétablies. Les Prussiens n'osent ni ne peuvent nous attaquer. On démolit toutes leurs batteries à coups de canon à mesure qu'ils les établissent. On s'attend cependant tous les jours à quelque chose. Paris est formidablement défendu.

Je trouve le temps bien long sans toi, et je serais très heureux de te revoir.

Adieu, je t'embrasse. J'apprends qu'un ballon part demain. Tu comprends, du reste, que nous ne pouvons donner aucun détail sur la situation de Paris. Il faut avoir de la patience et du courage.

ÉDOUARD M.

Nous nous portons tous les trois très bien. Je n'ai pas vu Ferdinand ni Rudolph depuis quelque temps, mais je crois qu'ils se portent bien aussi.

§

Paris, 16 octobre.

Ma chère petite Suzanne, quel chagrin j'ai d'être séparé de toi depuis si longtemps, et peut-être pour si longtemps encore, car on ne sait quand tout cela finira. Les Prussiens ont l'air de se porter plutôt sur les armées de secours que sur nous. J'espère que la province va comprendre qu'elle doit vaincre et que le secours qu'elle nous apportera est en même temps son salut. Paris est imprenable, je crois, ou du moins coûtera bien cher aux Prussiens. En attendant, nous nous morfondons ici. Si les choses devaient en rester là, je regretterais beaucoup de vous avoir fait partir, mais je crois que nous sommes au commencement et que notre redoutable ennemi nous ménage quelque surprise désastreuse. On se bat presque tous les jours autour de Paris et on va sur [les] hauteurs voir se dérouler l'action comme si l'on était à un spectacle. Du mouvement beaucoup dans la journée; le soir

tout est fermé à neuf heures et demie. Plus personne dans les rues, à peine si on peut avoir un journal. J'ai mal aux pieds depuis deux jours et ne puis quitter la chambre. Ce n'est rien cependant, et j'espère en être quitte demain ou après-demain.

Sauf cela, nous nous portons tous les trois très bien. Ferdinand est venu pour me voir avant-hier soir; je venais de sortir. Rudolph s'est trouvé dans une des dernières affaires; ils ont reçu la mitraille prussienne qui n'a heureusement atteint personne.

Voilà un mois que je n'ai reçu de tes nouvelles. J'espère que vous vous portez bien. Mais que va dire ce brave M. de Lailhacar, d'avoir à vous garder si longtemps. Dis-lui tous mes remerciements.

J'espère que ma lettre partira par le prochain ballon. De Vallerot, que j'ai rencontré au dernier départ, m'a promis son entremise. J'étais de service aujourd'hui, mais mon mal aux pieds m'a empêché de m'y rendre. Eugène seul y est allé. J'espère que vous recevez des journaux. Jules a peut-être eu l'idée de vous en envoyer de Bordeaux, et vous êtes sans doute plus au courant que nous de ce qui se passe, car les nouvelles du dehors sont rares ici. Ce matin, cependant, il est arrivé quelques nouvelles du dehors, pas toutes bonnes, hélas! Enfin, si je savais que vous vous portez bien, ce serait très consolant, car jusqu'à présent nous n'avons guère à nous plaindre des souffrances d'un siège. Il est vrai que nous sommes au commencement.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Mes amitiés à tous. Embrasse maman pour moi.

ÉDOUARD MANET.

§

Paris, 23 octobre.

Il fait un temps affreux aujourd'hui, ma chère Suzanne. Impossible de mettre le pied dehors, d'autant que je ne puis mettre que des chaussures très légères à cause de mon pied qui se guérit seulement. Cela ne m'a pas empêché cependant d'aller hier à l'enterrement de M. Au-

bry. Les journaux ont dû vous annoncer déjà que vendredi l'armée de Paris avait fait une grande sortie sur les positions ennemies. On s'est battu toute la journée. Les Prussiens ont perdu, je crois, beaucoup de monde. Chez nous, les pertes ont été moins considérables; cependant, ce pauvre Cuvillier, l'ami de Degas, a été tué, Leroux a été blessé et, je crois, fait prisonnier. On commence à avoir assez ici d'être enfermé et privé de toutes communications, car voilà plus d'un mois que nous n'avons reçu de vos nouvelles. J'ai souvent regretté de vous avoir fait partir. C'est peut-être parce que je vous sens à l'abri de tout ce qui peut nous arriver. Nous avons la petite vérole qui sévit et nous sommes réduits pour le moment à 75 gr. de viande par personne; le lait est pour les enfants et les malades. Tout cela, comme tu vois, n'est rien quand on pense à ce qui arrivera. Nous désirons les événements, car ils amèneront une terminaison à cet état de choses insupportable.

J'ai été longtemps, ma chère Suzanne, à chercher ta photographie. J'ai enfin retrouvé l'album dans la table du salon et je puis regarder quelquefois ta bonne figure. Cette nuit, je me suis réveillé croyant entendre ta voix qui m'appelait. Je voudrais bien être au moment de te revoir, et le temps passe pour moi bien lentement. Les personnes qui sont restées à Paris se voient très peu. On devient d'un égoïsme énorme. Chacun reste dans son quartier, on cause avec le premier venu, toutes relations sont interrompues. Nous espérons bientôt avoir de vos nouvelles. Tenez-vous au courant de la manière de nous les faire parvenir. On s'attend du reste ici chaque jour à quelque grand événement, qui rompe la ligne de fer qui nous entoure. Nous comptons beaucoup sur la province, car nous ne pouvons pas faire massacrer la petite armée que nous avons. Les gredins de Prussiens sont capables de vouloir nous prendre par la famine. Nous nous portons bien, du reste. J'avais demandé d'être attaché à l'état-major du général Vinoy. Je n'ai pu l'obtenir. Je le regrette, cela m'aurait mis à même d'assister à toutes les opérations. Les personnes qui sont restées à Paris es-

pèrent que les Prussiens n'en arriveront pas au bombardement, ce que je redoutais le plus pour vous. Mais, selon moi, c'est ce qui nous pend au nez, et s'ils peuvent établir des batteries à Sannois et à Sèvres, ils peuvent atteindre le centre de Paris. On n'est nullement découragé ici et l'on ne désespère pas de la victoire. En ce cas, le désastre serait grand pour nos ennemis. Soyez sans inquiétude pour nous. On ménage la garde nationale. Portez-vous bien surtout et faites provision de santé là-bas.

Adieu, ma chère Suzanne. Je t'embrasse comme je t'aime.

ÉDOUARD MANET.

Post-scriptum en marge :

Embrasse maman pour nous. J'espère que Léon (10) se conduit bien.

§

Paris, lundi 24 octobre.

Ma chère Suzanne, Maître (11) dîne aujourd'hui avec nous et m'affirme que beaucoup de nos lettres ne doivent pas partir. Il se charge de faire sûrement parvenir celle-là. Je t'écris donc tout de suite pour t'embrasser et te dire combien je souffre de ne pas avoir de tes nouvelles. Embrasse maman pour nous. Nos amitiés à vous tous. Nous attendons les événements. Les Prussiens peuvent

(10) Léon-Edouard Koëlla, dit Leenhoff, né à Batignolles le 29 janvier 1852, fils de Mlle Suzanne Leenhoff, professeur de piano, qui allait devenir, en 1863, Mme Edouard Manet. L'enfant fut déclaré à l'état civil comme étant Léon-Edouard Koëlla, nom supposé, fils de Suzanne Leenhoff. Edouard Manet en fut le parrain à l'église réformée des Batignolles. (Léon Koëlla mourut le 3 septembre 1927, à Bizy, près Vernon (Eure), dans sa 76e année.)

Léon Koëlla, que j'ai particulièrement bien connu, ne cessa de passer, aux yeux des plus intimes amis de la famille, pour un jeune frère de Mme Manet, qu'en public il n'appelait que « marraine ». Il a posé pour de nombreux tableaux de Manet, et à cette date de 1870 il pouvait déjà se flatter d'être « l'Enfant au plateau » et « l'Enfant à l'épée » (1861), le gamin tenant le chien dans « l'Exposition universelle », « l'Enfant aux bulles de savon » (1867), le jeune garçon profilant son visage dans la « Lecture » et celui qui, en veston de velours noir et pantalon clair à rayures grises, coiffé d'un petit chapeau de paille blanche, s'appuie à la table du « Déjeuner » (1868) ; enfin, « Le jeune homme à la poire », qui est de 1869.

(11) Le peintre Edmond Maître, qui figure dans le tableau de Fantin-Latour, *L'Atelier des Batignolles*.

se vanter cependant qu'ils ne deviendront pas maîtres de nous facilement. Enfin, nous nous portons très bien. A bientôt, je crois, d'avoir de vos nouvelles et portez-vous bien. N'ayez aucune inquiétude pour nous.

Je t'embrasse.

ÉDOUARD MANET.

§

Paris,
Dimanche 30 octobre.

Ma chère Suzanne, c'est avant de me coucher que je t'écris ce soir. Vraiment la fatalité nous poursuit, car le bruit court ce soir, et est presque confirmé officiellement à cette heure, que les Prussiens viennent de nous reprendre Le Bourget. On se bat depuis hier au soir, les détails manquent. Je ne sais vraiment à quoi attribuer tous ces revers. Toujours pas de nouvelles de vous, c'est pour moi très cruel, je t'assure, et à quand la fin? Nous en sommes au cheval; maintenant l'âne est mets de prince. Nous nous portons bien malgré tout. On devient d'un égoïsme formidable, ici, personne ne se voit, toutes les relations sont interrompues. C'est assommant et triste. Quel beau jour quand cela sera fini. Je voudrais savoir si vous vous portez bien. J'espère que tu travailles ton piano, il serait bien fâcheux que tu le négliges pendant si longtemps.

Je ne peux te répéter toujours que la même chose, c'est que je voudrais bien voir cette guerre finie et tout rentrer dans l'ordre. La maison est horriblement triste. J'en sors du reste à sept heures du matin, [je] n'y rentre que pour déjeuner et dîner et me coucher, à dix heures. Je ne refermerai ma lettre que demain, après avoir lu l'« Officiel ».

La nouvelle se confirme. Quels généraux nous avons! Il pleut à verse ce matin. Nous sommes de garde, heureusement nous avons tout ce qu'il faut [pour] nous bien couvrir.

Batignolles est dans la désolation. C'étaient les mobiles batignolais qui étaient au Bourget; ils ont été presque tous faits prisonniers.

Adieu, ma chère Suzanne, je t'embrasse comme je t'aime.

Ton mari,

ÉDOUARD M.

Embrasse pour moi Léon et recommande-lui bien de travailler et de te contenter absolument.

§

Mardi, 1er novembre.

Ma chère Suzanne,

Vous savez sans doute comme nous les événements fâcheux qui nous accablent. Nous nous portons bien. Je t'écris pour vous rassurer sur notre compte.

Je t'embrasse,

ÉDOUARD M.

§

Paris, 7 nov.

Ma chère Suzanne, voilà l'armistice repoussé, la guerre va recommencer de plus belle. J'ai regretté souvent de vous avoir renvoyés de Paris, j'en suis bien aise maintenant. La vie va y devenir impossible. Dans peu de temps on n'aura plus de quoi manger. Enfin tout cela est bien triste, car la fin ne peut être que fatale pour nous. J'espérais te revoir plus tôt. La guerre va peut-être encore durer six semaines, tout le monde en a assez cependant.

Je vais entrer dans l'artillerie et serai à la porte de Saint-Ouen. Je serai là très bien. Eugène est dans les volontaires de la garde nationale. Nous allons ce matin à l'enterrement de Picard, notre fermier.

Adieu, ma chère Suzanne. A bientôt, je t'embrasse.

ÉDOUARD MANET.

N'aie pas d'inquiétude et porte-toi bien.

§

Paris, 12 nov.

Ma chère Suzanne, réponds-moi dans l'ordre suivant, par oui ou par non.

4. Vous portez-vous bien?

5. Avez-vous reçu mes lettres?

6. As-tu besoin d'argent?

J'espère avoir de vos nouvelles par ce procédé nouvellement inventé. Suivre l'instruction.

ÉDOUARD.

§

Paris, 16 nov.

Décidément, ma chère amie, voilà tout remis en question, et la guerre va sans doute se prolonger. Je voudrais bien avoir de tes nouvelles, envoyées à Tours à la Direction des postes, service des télégrammes photographiés. Une petite dépêche de dix mots dans lesquels vous me donnerez de vos nouvelles. Ajoutez naturellement mon adresse. Nous pourrons savoir ainsi comment vous vous portez.

J'envoie 300 francs, 200 f. p. maman. Tu en prendras 100 pour toi. Je ne puis par la poste expédier davantage.

Adieu, je t'embrasse et souffre seulement de ne pas te voir. Je pense sans cesse à toi. Embrasse maman pour moi. Nous nous portons tous bien. On commence à mourir de faim, ici!

ÉDOUARD.

§

Paris, 1er décembre.

Ma chère Suzanne, je voudrais que ma lettre puisse vous arriver en même temps que les nouvelles des événements qui viennent de se passer sous Paris, pour vous dire que nous nous portons bien.

Quelle canonnade de tous les côtés! De mémoire de soldat on n'en a pas entendu de pareille. La journée d'hier a été très bien pour nous. On manque encore de détails. Je crains que nous n'ayons perdu beaucoup de monde, l'ennemi a dû faire des pertes considérables. Les événements vont, je crois, se succéder rapidement. J'espère voir bientôt les communications rétablies. Envoyez-moi un télégramme et dites-moi si vous recevez mes lettres. Demande de l'argent à maman si tu en as besoin. As-tu reçu mon bon sur la poste?

Je t'embrasse et pense sans cesse à toi; le temps me semble bien long. Embrasse maman pour nous. Amitiés à tous.

Ton mari,

ÉDOUARD MANET.

§

Paris, 7 déc.

Nous nous portons tous bien.

Ma chère Suzanne, je t'écris sous le coup de nouvelles qu'on vient de recevoir à Paris de la défaite de l'armée de la Loire. Je crois que c'était notre dernier espoir. Qu'est-ce qu'il va devenir de tout cela? Malgré toute l'énergie possible, cela ne peut durer longtemps.

Je quitte l'artillerie pour entrer dans l'état-major. Le premier métier était trop dur. Aussi, tranquillise-toi, je suis en sûreté tout en pouvant tout voir.

Je t'embrasse.

ÉDOUARD MANET.

Je n'ai encore reçu qu'une fois de vos nouvelles. C'est bien peu. Il est bien fâcheux que maman n'ait pas voulu faire de provisions. Il n'y a rien à manger ici.

§

Paris, 18 déc. 1870.

Que je serai contente, ma petite Suzanne, le jour où je pourrai t'embrasser. J'attends ce jour avec impatience. Je n'ai guère d'espoir, je t'avoue, dans le succès de nos armes, mais enfin il faut lutter jusqu'au bout, c'est l'avis général. Certes, je suis bien privé de ne pas vous voir et de n'avoir pas reçu de vos nouvelles depuis si longtemps, mais ce qui me console, c'est que je pense que vous vous portez bien et que vous n'aurez pas à souffrir la mauvaise nourriture dont il faut se contenter ici. Nous nous portons bien, du reste; cette frugalité forcée ne nous rend pas malade. Cela nous paraîtra bon cependant de manger un beefteak, un œuf. Je pense sans cesse à toi qui aimes tant les légumes. On ne sait guère ce que c'est ici; un chou se paierait vingt francs.

Je suis pour le moment sans emploi militaire. J'attends ma nomination dans l'état-major, mais ne force rien. Je m'occupe d'une affaire très importante qui, j'espère, réussira.

Eugène est revenu dernièrement de Créteil, où on les

avait envoyés pendant sept jours. Il a bien supporté la fatigue. Je suis allé le voir et lui ai porté quelques provisions. Gustave n'est pas encore équipé. Nous sommes inquiets de ne pas avoir reçu de nouvelles de Jules. Il n'en a pas envoyé chez lui non plus. Dis à maman qu'elle pourra toucher son coupon de janvier à Bordeaux, car je n'ose plus envoyer d'argent. Si tu en as besoin, demande-lui-en.

Adieu, ma chère Suzanne, embrasse maman pour moi. J'espère que Léon et Alexandre (12) se conduisent bien. Mes amitiés à tous. Je sais que M. et Mme (*nom illisible*) se portent bien.

Ton mari,

ÉDOUARD.

J'ai vu Ferdinand hier.

§

Paris, 22 décembre.

Ma chère Suzanne, je voudrais que vous receviez de nos nouvelles le plus souvent possible. On s'est battu hier depuis [sur] la ligne entre le Mont-Valérien et Nogent. On ne peut guère apprécier les résultats. Aujourd'hui, pas un coup de canon. Nous nous portons bien. Eugène était sorti avec son bataillon depuis trois jours, mais ils sont à Montrouge et n'ont pas donné, heureusement. Gustave n'est équipé que depuis aujourd'hui. Quant à moi, je suis tellement endolori qu'il me serait impossible de monter à cheval pendant quelques jours. Il gèle à pierre fendre ici. J'espère que vous avez une température plus douce. Plus de charbon de terre. J'en ai acheté heureusement mille k. il y a quelques semaines. On le garde précieusement pour faire la cuisine. Les blanchisseuses ne vont plus pouvoir blanchir, faute de combustible.

Nous faisons très maigre chère, du pain bis, de la viande quelquefois. Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis bien longtemps, tâchez donc de faire parvenir quelque

(12) Alexandre Vibert, neveu d'Edouard Manet (1858-1926). Mort fou à Bizy, près Vernon (Eure).

chose. As-tu reçu ma lettre dans laquelle je te disais de m'adresser une lettre à l'adresse de Lucien Morel, poste restante à Tours?

Si tu manques d'argent, ce qui doit être, demandes-en à maman. Léon doit avoir besoin de quelques vêtements.

Que maman ne s'inquiète pas de l'avenir, tout se remettra bien vite et je ne perds pas mon temps.

Je ne sais si le vent est favorable en ce moment pour les ballons, j'espère toujours cependant que mes lettres vous parviennent.

Adieu, ma chère Suzanne, je t'embrasse comme je t'aime et pense sans cesse à toi. Embrasse maman, Léon, tous enfin.

Ton mari,

ÉDOUARD M.

Maman peut toucher son coupon et sa pension à Bordeaux.

§

Paris,
28 décembre.

Ma chère amie, nous nous portons bien malgré tout. Cela devient dur, bien des êtres faibles y succombent, mais je te garantis qu'il faut maintenant faire ton deuil de jouer de longtemps une sonate avec un Allemand.

Faites des provisions de santé, ne vous inquiétez pas. Les journaux vous ont sans doute déjà annoncé ce qui se passait, inutile donc de vous en parler. Patience, nous en avons beaucoup ici. Je pense à vous sans cesse. Eugène et Gustave me chargent de vous embrasser. Distrais-toi, travaille ton piano. Aussitôt que possible j'irai vous chercher.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Ton mari,

ÉDOUARD.

Surtout que maman ne se tourmente pas. Je n'ose vous envoyer de l'argent. Maman peut toucher son coupon et sa pension à Bordeaux. Demande-lui de l'argent si tu en as besoin.

§

Paris,
Dimanche,
100e j. de siège (13).

Ma chère Suzon, je ne puis encore, malgré qu'il y ait si longtemps, m'habituer à rentrer le soir dans cet appartement si triste. Quand donc tout cela finira-t-il? Il faut encore patienter. Nous souffrons vraiment ici, il gèle à pierre fendre et le combustible manque. La nourriture, je n'en parle pas, on se met à table par habitude. Nous nous portons tous bien malgré cela. Faites des provisions de santé car l'air de Paris est et sera pour longtemps infecté. J'espère cependant bientôt vous revoir. Il me hâte de pouvoir aller au-devant de vous et vous embrasser. Je pense sans cesse à toi. Si j'avais de vos nouvelles, je me consolerais de ne pas vous voir, car beaucoup de femmes vont tomber malades et ne pourront supporter les dernières rigueurs du siège. Quelle fin d'année! Les personnes que Jules avait laissées dans son appartement ont la petite vérole.

J'espère que tu prends des distractions. Promenez-vous, travaille ton piano. J'espère que maman a repris de la santé. Qu'elle ne s'inquiète pas outre mesure, cela est inutile. Nous nous portons bien jusqu'à présent et j'ai lieu d'espérer que cela durera. Nous vous embrassons tous. Eugène et Gustave n'écrivent pas parce qu'ils savent que je le fais pour eux. Adieu, ma chère Suzanne, j'ai ton portrait pendu dans tous les coins de ma chambre. Je te vois donc matin et soir. A bientôt. Comme j'aspire à pouvoir rester au coin du feu à la maison! Cela ne m'est pas arrivé depuis trois mois.

Ton mari, ÉDOUARD.

§

Lettre sans date. Est du 1er janvier 1871 :

Ma chère Suzanne, te portes-tu bien? Je pense sans cesse à toi. Je crois que c'est la première fois, depuis que

(13) Ce fut le 18 septembre que les avant-gardes ennemies firent leur apparition dans la banlieue Est et Sud de Paris. Le centième jour du siège tombait donc le dimanche 25 décembre.

je te connais, que je ne puis t'embrasser un premier jour de l'année. Toujours pas de nouvelles de vous. C'est bien cruel, et nous en avons peut-être encore pour un mois. Avez-vous bien là-bas tout ce qu'il vous faut? J'attends avec impatience le jour où je pourrai te revoir. Embrasse Léon pour moi. Mes amitiés et mes vœux de bonne santé pour tous.

Ton mari qui t'aime,

ÉDOUARD.

§

Paris, 4 janvier 1871.

Ma chère Suzanne, je me prends souvent à regretter de vous avoir fait partir, mais vraiment c'est de l'égoïsme, car je savais, à l'avance, combien il me serait dur d'être séparé de toi. Mais je ne pouvais penser que c'était pour si longtemps; je ne souffre, je t'assure, que de cette séparation. Si au moins je savais que tu te portes bien, que tu ne manques de rien, car je t'ai tant habituée à te dorloter et à te soigner que je dois te manquer bien souvent, pour ne pas dire à tous instants. Tu me fais bien faute aussi, je t'assure. Ainsi, depuis deux jours je suis obligé de rester dans ma chambre, car de monter à cheval m'a donné des clous, et par le froid abominable qu'il fait ici il faut absolument se soigner. J'espère n'en avoir pas pour longtemps, je m'ennuie bien tout seul dans ma chambre, malgré que je t'y vois reproduite de tous côtés. Enfin j'ai l'espoir que vous êtes au bon air, bien nourries, tandis qu'ici la nourriture devient de plus en plus difficile. Ne vous inquiétez pas surtout hors mesure ; le bombardement qui a commencé le 28 sur nos forts n'a produit que peu d'effets; les Prussiens nous ont envoyé depuis ce moment quelque chose comme sept à huit mille projectiles qui n'ont tué ou blessé que très peu de monde. Les nouvelles qui nous arrivent ou plutôt nous transpirent de la province semblent très bonnes; je crois qu'on peut tenir encore longtemps ici; on le fera au moins tant qu'il sera possible. La haine s'en mêle. Les gueux nous font trop souffrir, gare à eux s'ils sont battus.

Eugène et Gustave se portent bien. Nous sommes allés

avec Eugène voir les dames Morisot; elles sont souffrantes et ont de la peine à supporter les privations du siège; elles voudraient bien être à votre place. Prenez donc patience et ne vous exagérez pas les dangers ou les privations que nous avons à supporter. Si j'avais de vos nouvelles je ne me plaindrais pas, je ne souffre absolument que de cela. Recommande de ma part à Léon d'être bien attentionné auprès de maman et de toi, qu'on n'ait rien à lui reprocher. J'espère que mes lettres vous arrivent, c'est au moins pour vous une consolation de savoir que nous nous portons bien. Quand donc verrons-nous la fin de tous ces supplices. Adieu, ma chère Suzanne, je t'embrasse comme je t'aime; mes amitiés à tous. Embrasse maman pour nous.

Ton mari,

ÉDOUARD M.

§

Paris, 12 janvier 1871.

Ma chère Suzanne, j'espérais avoir de vos nouvelles, car il est arrivé ces jours-ci un pigeon porteur de dépêches, mais malheureusement je n'ai [rien] et c'est le seul plaisir que j'aurais en ce moment. Je suis bien content maintenant de vous avoir fait partir, maman n'aurait pas pu supporter les rigueurs du siège, et j'espère qu'elle se porte bien là-bas. Je voulais décider Eugène et Gustave à écrire un mot, mais on ne peut rien leur faire faire. Ils s'y décideront peut-être. Les obus prussiens sont déjà arrivés jusqu'à la rue Soufflot et la place Saint-Michel. Je vais joindre à ta lettre un petit mot pour Marthe (14). Ne vous inquiétez pas outre mesure, nous nous portons tous bien, mais quel mois de janvier nous allons passer (*deux mots illisibles*)! Les bruits qui nous arrivent de province ne sont pas mauvais, nous donnent espoir. On est décidé à Paris à tenir jusqu'à [la] dernière extrémité. Combien je me félicite de vous avoir mis à l'abri de toutes ces misères! J'espère cependant que nous ne serons pas atteints. Le canon tonnait si fort cependant,

(14) Marthe Leenhoff, sœur cadette de Mme Edouard Manet et de Fernand et Rudolph Leenhoff. Elle avait épousé le peintre Jules Vibert.

il y a deux jours, la nuit, que j'ai cru que Batignolles était bombardé. Portez-vous bien surtout. Patience. Les Parisiens sont étonnants de sang-froid. Embrasse maman pour moi. J'espère que vous vous entendez très bien, les intérêts et les inquiétudes sont les mêmes, ce serait un chagrin pour moi si je pouvais penser que la meilleure intelligence ne règne pas entre vous. Adieu, ma chère amie, je t'embrasse et suis pour toujours à toi.

Ton mari,

ÉDOUARD.

Ma chère maman, il y a aussi une petite place pour toi. Ce qui me console de tous mes ennuis et de tout ce qui nous arrive, c'est que je pense que cette bonne Suzanne a bien soin de toi et que tu lui (*quelques mots manquent, qu'on peut rétablir ainsi : « tu le lui rends »*) en affection. Portez-vous bien toutes deux et à bientôt.

Je t'embrasse.

Ton fils, ÉDOUARD.

§

Ma chère belle-sœur, je crains que vous ne soyez bombardé (*sic*). J'ai cru devoir prendre sur moi et vous donner une preuve d'amitié en ce temps où on ne pense qu'à sauver sa peau et ce qui vous appartient, en allant chez vous. J'ai fait ouvrir la porte et ai fait des paquets de votre linge, vêtements, rideaux, robes. J'espère pouvoir les mettre en lieu de sûreté et vous épargner à votre retour la douleur de voir toutes vos affaires anéanties. J'ai consulté avant vos frères (15), auxquels, je l'avoue, l'idée n'en était pas venue, et ce n'est que parce que j'ai assumé sur eux la responsabilité qu'ils ont consenti à se ranger à mon avis.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas en cas de non sinistre. Je sauverai vos portraits, ceux de votre mari, toutes choses auxquelles on tient. Après-demain ce sera fait, plus tard les obus nous empêcheraient peut-être de pouvoir le faire.

Mes amitiés à vous et votre mari. ÉD. MANET.

(15) Ses beaux-frères à lui, Ferdinand et Rudolph Leenhoff.

§

Dimanche 15 janvier,
Paris, 1871.

Ma chère maman, j'espérais et j'espère encore recevoir ces jours-ci de vos nouvelles. Il est arrivé à Paris un grand nombre de télégrammes qui ne sont pas encore tous transmis. Nous en avons reçu un de Jules, il est vrai, daté du 29 novembre, qui nous donnait de bonnes nouvelles de vous. J'espère que vous vous portez tous bien. Vous êtes là-bas bien en sûreté et vous seriez bien mal ici. Il est temps que tout cela finisse, nous sommes à la dernière période. Aucun projectile de notre côté encore, mais le faub. Saint-Germain est bombardé nuit et jour. Les habitants sont obligés de déménager. Eugène et Gustave se portent bien, ils ont dû t'écrire. Je voulais qu'Eugène t'écrive dans une de mes lettres, pour en être plus sûr, mais il n'a pas voulu le faire.

La vie que je mène est insupportable et cependant je me réjouis tous les jours de vous avoir fait partir, et surtout restez-y jusqu'à ce que j'aille vous y chercher. Portez-vous bien, prenez les distractions que vous pouvez, et à bientôt, j'espère.

Je t'embrasse, ma chère maman.

Ton fils,

ÉDOUARD.

Ma chère Suzanne, comme le temps me paraît long, et comme je passerais de bonnes soirées près de toi maintenant, sans penser à aller me promener. Tu n'as pas idée comme Paris est triste. A peine s'il y a des voitures, maintenant. On mange tous les chevaux, c'est à peine si nous autres nous pourrons garder les nôtres, j'en ai un très joli et très doux, qui ne me coûte rien, bien entendu. Plus de gaz, du pain noir, et le canon toute la journée et toute la nuit. Le pauvre quartier Saint-Germain va être dans un triste état. Rien encore de notre côté. A quand la fin? Bientôt, j'espère. Tu sais mon opinion, inutile de t'écrire. Aussi je me félicite maintenant, malgré tout ce que j'en ai souffert, de vous avoir éloignés. Maman n'aurait pas pu supporter le régime, et toi tu en au-

rais été malade certainement. Il meurt beaucoup de monde à Paris. J'espère que tu es contente de Léon, qu'il a bien soin de maman et de toi. Je l'ai envoyé avec vous pour vous protéger, qu'il s'en rappelle, car ici beaucoup de garçons de son âge se battent. A bientôt, ma chère amie, portez-vous bien surtout.

Un M. Manet a été tué ces jours-ci par un obus; comme le nom a été mis dans une liste qui a paru dans tous les journaux, et que cela pourrait tomber sous vos yeux, je m'empresse de vous enlever toute inquiétude. Nous nous portons tous bien.

Je t'embrasse et pense sans cesse à toi.

Ton mari,

ÉDOUARD.

§

Lettre de six pages sur pelure, constituant quatre lettres distinctes, datées des 16, 17, 18 et 19 janvier 71 :

Paris, 16 janvier 1871.

Ma bonne et chère Suzanne, j'ai la grippe en ce moment et suis obligé de garder la chambre. C'est bien triste, je t'assure, et je pense joliment à toi. Je commence une lettre ce soir, car j'espère toujours qu'elles te parviennent. Le bombardement ne cesse pas depuis quelques jours. Le fbg. Saint-Germain sera joliment étrillé. Il est tombé hier un projectile rue Hautefeuille. Nous devions aller demain faire le sauvetage de Marthe, mais nous n'irons qu'après-demain, à cause de ma grippe. Il sera temps encore, j'espère. Il ne faut pas, du reste, s'exagérer le danger à courir pour les habitants, ceux qui savent se sauver à temps sont naturellement épargnés. Très peu de morts, en somme, depuis le 28 décembre que cela a commencé, et surtout si on compare la quantité énorme de projectiles lancés.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mme Morisot, qui m'annonce que son fils est bien portant, prisonnier à Mayence. Ces pauvres gens avaient besoin de cette bonne nouvelle, ils étaient tous bien malades, le 1er janvier, quand nous sommes allés les voir. Combien je me féli-

cite maintenant, ma chère amie, de vous avoir fait partir. A la mauvaise nourriture, pour ne pas dire au manque de nourriture, se joint ici un froid épouvantable, et pas de bois pour se chauffer.

Comme je te l'ai déjà dit, nous dînons et déjeunons dans la cuisine. Marie est, du reste, pleine de soins et de dévouement pour nous. Mme Picard est venue il y a quelques jour nous apporter un panier de pommes de terre. C'est, dans ce moment-ci, un cadeau de prix car elles se paient 25 et 30 francs le boisseau. Aussi, nous ne les mangeons que quand nous sommes tous réunis.

§

17 janvier.

Un petit bonsoir avant de me coucher, ma chère Suzanne. Ma sacrée grippe ne veut pas me lâcher. Ce n'est pas gai de rentrer tout seul au coin de son feu. En ce temps d'égoïsme on ne voit personne. Le bombardement continue. Toute la rive gauche émigre de notre côté. L'autorité réquisitionne les appartements pour les réfugiés. C'est bien le moins que les fuyards paient leurs dettes.

Les nouvelles ne semblent pas mauvaises aujourd'hui. Quoique je déteste l'état militaire, j'ai hâte de reprendre. C'est encore plus ennuyeux d'être malade. Je me suis amusé ce soir à faire ton portrait sur un petit ivoire, d'après une photographie. Que j'ai hâte de te revoir, ma pauvre Suzanne, et que je m'ennuie sans toi.

§

18 janvier.

C'est encore du coin de mon feu que je t'écris, ma petite Suzanne. Ma grippe va mieux cependant, et j'espère en être quitte bientôt. J'étais justement de service demain et suis bien ennuyé de ne pouvoir monter à cheval, mais de ce temps-ci on attrape facilement une fluxion de poitrine. Il est mort quatre mille personnes cette semaine, à Paris, de maladie seulement. Demain il y a une grande sortie de cent mille hommes, ou le bruit en court. Presque tous les bataillons de guerre de la garde nationale sont sortis. Eugène est depuis trois jours

à Arcueil, 3e bataillon; Gustave est parti ce matin, 71e bataillon. Je dînais donc tout seul aujourd'hui quand Jeanteau (16) est arrivé, et a partagé mon plus que frugal repas.

§

19 janvier 71.

Le grand coup n'a pas eu lieu. On s'est cependant battu toute la journée du côté de Montretout, que nous avons pris. Eugène est rentré ce soir bien portant, après avoir reçu pendant le jour une pluie d'obus et de projectiles, mais on arrive à se familiariser avec tout cela et même à s'en garer. Très peu de monde atteint en général, pour la quantité de projectiles. Je n'ai pas entendu parler de la pauvre Mme Fleury. Elle doit être déménagée, car le quartier Saint-Sulpice est criblé.

Nous voilà réduits à 300 grammes de pain, et quel pain! Marie doit vous en garder un échantillon. Elle est très dévouée, du reste. Notre menu d'aujourd'hui était un gâteau de riz et de confitures. Ma grippe est presque finie. Je reprends demain mon service. Je compte aller chez Marthe le matin, finir ma besogne. Impossible de mettre la main sur cette brute de Rudolph. Obligé d'y aller seul. Ferdinand est parti ces jours-ci avec son bataillon. En somme, nous sommes à la fin, je n'ose espérer une terminaison heureuse pour nous, mais je me félicite de vous avoir éloignées, quoique cela ait été pour moi, ma chère Suzanne, la vraie souffrance du siège. Il meurt plus de monde de maladie que des projectiles de l'ennemi. Nous nous portons quant à présent tous bien.

Avons un télégramme de Jules, 19 nov. Adieu, ma chère amie, je vous embrasse tous, ne vous inquiétez pas trop, portez-vous bien, faites des provisions pour le retour à Paris. La vie sera impossible, et l'entrée ne coûtera rien. Achetez conserve (*sic*), tout ce que vous pourrez avoir et dès maintenant. Croyez mon expérience. On

(16) Jeantaud, ingénieur, ami de Manet et de Degas. Il fit la guerre dans la batterie commandée par Henri Rouart. Un tableau de Degas, exécuté en mars 1871, et qui fut donné au Musée du Louvre par Mme Jeantaud, le représente en compagnie de deux de ses amis, Linet et Lainé.

mourra de faim à Paris après la vie du siège, et tout sera hors de prix.

Ton mari,

ÉDOUARD.

§

Telle est, inédite, cette correspondance qui apporte à l'histoire du siège de Paris une contribution si intéressante. « Nous sommes à la fin... » Manet ne se trompait pas, et le 28 janvier Paris affamé capitulait. C'était l'armistice. Le 30, le peintre écrivait à sa femme une lettre qu'a publiée partiellement Antonin Proust : « C'est fini. Nous sommes tous les trois (ses deux frères et lui) sur pied et au complet. Il n'y avait plus moyen d'y tenir. Nous sommes maigres comme des clous, et moi-même je suis souffrant depuis quelques jours... Enfin la certitude de vous revoir me remplit de joie... J'irai vous chercher aussitôt que cela se pourra et j'en ai bien hâte... »

Le 12 février il quittait Paris pour se rendre à Oloron, où il retrouvait sa famille. Il n'y demeura que quelques jours, le temps d'y brosser trois toiles, dont deux n'allèrent pas au delà de l'esquisse, puis il emmena son monde à Bordeaux. Séjour d'une semaine. Puis à Arcachon, où, arrivé le 1er mars, il s'attarda tout un mois, les événements de la Commune étant survenus au moment même où il se préparait à rentrer. D'Arcachon, alors, il se rendit à Royan, à Saint-Nazaire, au Pouliguen, à Tours. Dans les derniers jours de mai, enfin, il put regagner Paris.

Il rouvrit aussitôt son atelier de la rue Guyot, où il fit ramener les tableaux qu'il avait confiés à Théodore Duret. Mais le souvenir des souffrances et des angoisses du siège demeurait présent en son esprit. Il se sentait désemparé. Durant de longs mois il ne toucha pas à ses pinceaux. Il errait, mélancolique, flânant du Café Guerbois à la Nouvelle-Athènes et à Tortoni. Le docteur Siredey dut intervenir pour remédier à cette dépression nerveuse. Ce ne fut qu'au printemps de 1872 que le peintre de l'*Olympia* se remit sérieusement au travail.

A. TABARANT.

CONVERSATIONS A LÉNINGRAD

LA DOCTRINE ET LES HOMMES EN 1935

—

On nous avait dit: « Il n'est pas possible de s'entretenir avec des Russes en U.R.S.S. Pas plus qu'ils ne vous laisseront voir ce qu'ils veulent tenir caché, ils ne vous livreront le fond de leur pensée. Leur habileté est extrême dans l'art de la mise en scène comme de la dissimulation. Méfiez-vous: la Russie est le pays des mirages et des villages de Potemkine. »

Il se peut. Nous étions décidé pourtant à tout tenter pour nous approcher des êtres et des choses en pénétrant en Union Soviétique après une longue absence. Une vue aussi sommaire que celle qui consiste à tout nier en bloc ne nous paraissait plus satisfaisante. Est-elle même concevable, appliquée à un pays en perpétuelle évolution? Si les villages de Potemkine existent aujourd'hui comme hier en Russie, il y a aussi des villes et, dans ces villes, des usines et des clubs ouvriers, des hôpitaux et des savants, des théâtres et de jeunes auteurs. C'est en allant de l'un à l'autre, au hasard du voyage, que nous avons tenté de nous renseigner auprès des Russes eux-mêmes. Certains aspects essentiels de la dialectique communiste nous ont été révélés ainsi dans leur récente actualité. Il nous a paru intéressant de rapporter ces commentaires de la doctrine officielle telle que la jeunesse soviétique en discute passionnément en 1935, année dix-septième de la Révolution d'Octobre.

§

Au Théâtre Académique, à Léningrad, cet ancien Théâtre Alexandrine qui a conservé son décor élégant d'an-

cien régime, je fus présenté à une jeune intellectuelle, « oudarnitza » (1) dans un atelier d'architecture. Sa qualité de pure communiste la mettait à l'aise pour causer avec un étranger et à l'abri de toute suspicion. Elle voulut bien s'asseoir à côté de moi et je ne la quittai plus de la soirée.

— Je m'étonne, lui dis-je, que votre théâtre soit à ce point un théâtre de parti. Même remarquables, vos pièces les plus actuelles expriment exclusivement la tendance de la lutte de classes: est-ce que cela suffit à satisfaire vos besoins et vos goûts?

On allait représenter sur la scène la *Peur,* cette pièce d'Afinaganof que la jeunesse russe tient précisément pour la plus représentative du conflit jamais apaisé de l' « Intelliguenzia » et de l'ordre nouveau.

— Attendez la fin, me dit ma compagne, et je vous expliquerai notre point de vue. Mais déjà retenez une chose: la lutte de classe fait au premier chef partie de la doctrine révolutionnaire. Nous ne l'abandonnerons jamais parce que tous les conflits s'y ramènent, qu'on le veuille ou non, au moment où nous sommes de la fondation socialiste du monde. C'est le rôle du théâtre chez nous d'étudier l'homme par rapport à ces conflits avec la collectivité et de lui montrer la voie à suivre. Comme l'a dit Lénine, le théâtre doit être un soutien actif de l'évolution: vous jugerez vous-même à quelle grandeur il peut atteindre en y réussissant.

Je dois dire que la pièce était très belle et que le conflit annoncé laissait même paraître quelques pointes à l'égard de l'intolérance des doctrines officielles. Professeur de physiologie, le héros prétendait expliquer toute la conduite humaine par le réflexe de la peur et, pour le démontrer, se proposait d'ouvrir un laboratoire de sciences expérimentales. Ses recherches l'incitent peu à peu à prendre une attitude qui peut paraître contre-révolutionnaire bien que ses intentions restent désinté-

(1) On appelle « oudarnik » en U.R.S.S. l'ouvrier ou l'employé qui, s'étant fait remarquer par son mérite et le rendement de son travail, est admis dans les brigades dites de choc. Cette distinction entraîne généralement quelques avantages matériels appréciables.

ressées. On voit combien le sujet était délicat et d'une actualité brûlante puisqu'il touchait à un sentiment des plus répandus en Russie, qui avait peut-être pénétré toutes les âmes, celui de la peur collective. Quand le vieux maître, d'ailleurs dénoncé par les siens, s'aperçoit de son erreur, il plaide la bonne foi, s'en repent et s'efforce, à travers un conflit d'esprit douloureux, de revenir à la vérité marxiste intégrale qui lui est démontrée par une vieille révolutionnaire de la première époque, d'un dessin vigoureux, très réussi.

Que la peur ait pu servir en U.R.S.S. de thème au théâtre me paraissait, je l'avoue, assez surprenant. Chez nous, il est de tout temps convenu de s'amuser du gendarme, voire du policier, quand ce n'est pas du voleur. Mais nous savons que nous sommes une société bourgeoise amollie et que nous aimons à sourire de ceux-là qui nous protègent ou nous menacent... En va-t-il de même désormais en Russie soviétique? Ce serait le signe d'une bien singulière transformation. Quel indice d'inquiétante ressemblance avec les « romanciers repus d'Europe », dédaigneusement stigmatisés par Gorki au récent Congrès des Ecrivains Communistes, si les auteurs à la mode devaient en Russie comme ailleurs exploiter le goût du public pour le plus sûr et le plus facile des ressorts émotionnels : la peur.

Ma voisine était ravie.

— Avez-vous compris, me dit-elle, la portée sociale de la pièce? Elle marque pour nous un point d'évolution très important. Il y a seulement quelques années, il n'aurait pas été possible de la représenter et l'auteur aurait sans doute payé d'un séjour en Sibérie la faute d'avoir écrit une œuvre où l'importance donnée à la notion de l'individuel aurait paru condamnable. Aujourd'hui, elle est tout à fait dans la « ligne », car nous réclamons des œuvres qui représentent l'homme de l'époque socialiste actuelle intégré dans l'unité de notre système.

Ma partenaire ne demandait qu'à parler. Nous sortîmes de compagnie tandis que, sous nos yeux, de puis-

santes « Lincoln » emportaient les touristes à l'hôtel.

— Une chose me choque, dis-je à ma compagne, c'est de devoir parfois circuler dans ces voitures de luxe qui affirment ici aux regards de la foule d'une manière si outrageante, la puissance du capitalisme étranger. Cette inégalité obligatoire imposée jusque dans les modes de transports a de quoi vous révolter en Russie. Qu'en pense le peuple?

— Il n'en pense rien, répondit-elle, parce qu'il est dans la ligne générale qu'il en soit ainsi. Attendez seulement deux ans et vous verrez beaucoup de voitures à Léningrad. Déjà mon mari, qui est ingénieur et membre du Parti, en possède une pour les besoins de son service. Avec la rapidité de notre production, il nous sera facile, en peu de temps, de fabriquer un grand nombre d'automobiles. Quant au prolétariat dont vous parlez, il peut prétendre à tous les emplois les plus élevés dans l'Etat soviétique, puisque nous considérons comme un dogme fondamental que toutes les capacités de l'avenir doivent sortir du peuple. Nous n'avons que dix-sept ans d'âge, ne l'oubliez pas, ce qui peut expliquer un niveau de compétences sur certains points encore assez bas; mais déjà vous voyez surgir, dans les hautes sphères, des hommes remarquables qui ont franchi en quelques années les étapes du pouvoir. C'est un fait.

— Et ne craignez-vous pas, dis-je, que ceux-ci ne veuillent finalement s'incruster dans leurs places et rétablir ainsi une classe à leur profit? Ce serait dans la logique des choses et vous savez mieux que moi que la logique est inexorable.

— Cher camarade, j'ai hâte de vous rassurer, car la ligne générale a prévu le cas: nous appelons cela de l'auto-dérivation individualiste et nous la réprimons sans pitié. Dès que nous sommes avertis que tel commissaire, par exemple, tel fonctionnaire en place a tendance à s'éloigner du peuple, à s'écarter de la « ligne » en dérivant vers l'individualisme, une brutale admonestation l'avertit aussitôt de son erreur et, s'il y a lieu, il est déplacé sur-le-champ.

— Voulez-vous dire, si je comprends bien, qu'il est envoyé en Sibérie?

— Cela même peut arriver quand la faute est grave. Mais le plus souvent c'est le Parti qui appréciera le cas en question. Cette année, au printemps, le Parti a fait, comme il en a l'habitude, une épuration générale à la suite de laquelle plus de cent mille membres ont été exclus. Vous pensez alors avec quel zèle les nouveaux venus s'emploient à garder la doctrine et quelle émulation les anime!

— Mais c'est une nouvelle sélection, dis-je, par conséquent une hiérarchie qui renaît, une aristocratie...

— A part le mot que nous n'aimons pas, nous voulons bien la chose, comme vous le voyez, mais sans cesse contrôlée par la censure collective de la vie politique, qui est intense en Russie aussi bien dans les cellules ou les clubs des ouvriers que dans ceux des fonctionnaires.

— Par conséquent, la doctrine admet l'inégalité d'une différentiation fondée sur le mérite. Cette hiérarchie se fait-elle sentir aussi dans la fixation des salaires?

— Assurément aujourd'hui la « ligne générale » l'admet. Staline lui-même, dans son discours de février 1934, qui eut un si grand retentissement, a fixé ces nouvelles directives. « L'égalitarisme de la situation matérielle, a-t-il dit, est une absurdité digne des petits bourgeois réactionnaires, mais indigne de la Société socialiste organisée par les marxistes. » Croyez-moi, depuis l'échec des premières années du régime où l'on a cru à l'application des principes égalitaires, nous n'espérons plus dans ces dogmes démagogiques du vieux temps que nous considérons aujourd'hui comme de dangereuses déviations.

Ces paroles avaient de quoi nous surprendre, et nous aurions bien volontiers passé la nuit à prolonger l'entretien si nous n'étions arrivé, à force de discourir, devant la demeure de notre jeune partenaire. Dans la rue où nous étions arrêtés passaient, malgré l'heure tardive, quelques êtres misérablement vêtus, indifférents d'ailleurs au monde extérieur et comme automatiques. J'en fis la re-

marque à ma compagne. « Je sais bien, dit-elle, que le décor est contre nous, mais revenez nous voir bientôt, et vous verrez le changement. »

A ces mots, elle arracha d'un geste alerte l'épais gant de laine qui recouvrait sa main droite, et me la tendit avec élégance.

— Permettez-moi, fis-je, de baiser cette petite main prolétarienne...

Elle sourit de toutes ses dents et disparut dans la nuit.

§

« L'unité du système! » Le grand mot avait été dit, qu'il convenait de retenir, car de lui découlent les plus difficiles et les plus graves problèmes que la Révolution a soulevés et prétendu résoudre. Ce n'est pas seulement en effet dans les principes économiques de production et de distribution que réside l'essence du communisme. Au-dessus de la réalisation du « Plan », c'est-à-dire du problème matériel à quoi collabore tout le pays avec une activité et souvent une émulation remarquables, l'idéologie marxiste place la question jamais épuisée des rapports de l'homme avec l'ensemble, de l'individu avec la collectivité. Ainsi, l'on retrouve une fois de plus l'éternelle et décisive question dont on ne laisse pas d'être obsédé en Russie : le régime soviétique a-t-il réussi finalement à modifier l'individu, à changer en fait les rapports de l'homme avec les conditions de l'homme : l'enfance, les sexes, la propriété, la culture?

Nous avions réussi à visiter à Léningrad les nouveaux laboratoires du célèbre professeur Pavlov, ce maître de la science des réflexes, qui termine dans une glorieuse vieillesse une vie uniquement consacrée à l'étude et au bien. Ennemi du régime, d'une indépendance totale, croyant et pratiquant, Pavlov n'a jamais caché autour de lui ce qu'il pensait du communisme. « Un pays, dit-il, où l'Etat s'occupe de tout est un pays qui dégénère. » Nous avions gardé le souvenir de ces paroles, singulièrement hardies de la part du grand savant russe qui a consacré sa vie à la recherche de l'unité du monde orga-

nique. Comme nous en faisions la remarque à la doctoresse qui nous accompagnait :

— Cela est sans conséquence, nous répondit-elle. Pavlov reste spiritualiste parce que c'est un homme d'autrefois; mais nous qui l'aimons, nous savons que ses découvertes vont à l'appui de notre système.

Encore une fois, je me heurtais à une affirmation liminaire qui ne facilitait pas l'entretien. La logique de l'esprit marxiste prend volontiers chez les jeunes intellectuels communistes une forme méprisante, souvent plus verbale que réelle. Quel goût des affirmations péremptoires! Il est vrai que celui-ci cache le plus souvent un secret besoin de se rassurer soi-même et d'étonner le partenaire par je ne sais quelle outrance agressive.

Pour notre part, il nous plaisait de vérifier si notre interlocutrice était sincère ou voulait seulement nous éblouir en invoquant les postulats du matérialisme officiel. Le spectacle d'un enterrement dont nous avions été témoin le matin même dans une rue de la ville nous fournit le prétexte d'engager la conversation sur le problème de la mort. Jusqu'à présent nous avions cru remarquer que c'était là un sujet dont on ne parlait pas volontiers. L'avouerai-je? La vue d'un cercueil rouge brinqueballant sur une charrette, et qu'emportaient cahin-cahan deux haridelles, m'avait paru, en cette froide matinée, particulièrement déconcertant. Un pauvre hère, dont on ne savait s'il était le cocher ou le parent, conduisait, à travers la foule, ce triste équipage. Il semblait qu'il y eût comme une hâte à en finir avec un événement dont l'attention se détournait volontairement. J'étais resté frappé d'un tel manque d'égard, et voulus demander à la doctoresse s'il n'y avait pas là de quoi choquer en Russie certaines consciences...

— Le problème de la mort ne nous intéresse pas, me répondit-elle. La mort est un phénomène individualiste, quoique général. En libérant l'homme de toute angoisse métaphysique, la philosophie marxiste le rend plus apte au collectivisme, et sur ce point nos savants sont formels : la disparition de la religion et de la foi a considé-

rablement amélioré l'état nerveux du peuple russe et presque complètement supprimé les suicides, si fréquents naguère dans notre pays. De même, certaines déviations psycho-physiologiques ne se voient plus dans nos cliniques, qui avaient seulement leurs causes dans d'obscurs complexes religieux. L'obligation au travail, ainsi que la vie en communauté ont également transformé la vie physique de la jeunesse russe en canalisant l'angoisse et la peur de la solitude, fruits malsains de l'individualisme bourgeois. Croyez-moi, nous devons rester très fermes sur le terrain des faits positifs qui importent pour le moment à notre reconstruction. Notre jeunesse a conscience d'être dans le sens d'un courant historique auquel elle adhère si fortement que tout ce qui pourrait l'en distraire dans l'ordre intellectuel ou spéculatif lui paraîtrait une trahison et une sottise.

Il n'y avait rien à répondre à une pareille profession de foi, et je compris ce que m'avait dit, quelques jours plus tôt, une jeune étudiante qui sortait avec moi du musée antireligieux de la cathédrale Saint-Isaac :

« Les églises ? Mais celles qui restent ouvertes ici sont la preuve que nous n'en voulons plus : vous y verrez agoniser l'orthodoxie dans l'indifférence avec quelques vieilles femmes qui meurent avec elle. »

Pudeur ou prudence? Je ne sais. Mais le fait est que mon interlocutrice n'exprimait pas dans ces propos toute sa pensée personnelle. La rigueur de son raisonnement cachait comme un trouble dont elle parut gênée. Et, comme si elle eût voulu se ressaisir en changeant le cours d'un entretien si scabreux, elle reprit avec autorité :

— Vous vous tromperiez singulièrement à l'étranger si vous pensiez que notre régime ne fait pas à la science et à l'intelligence leur place. C'est précisément sur la science que nous voulons nous appuyer, et seulement sur elle que reposent les fondements mêmes du marxisme.

J'avais peine à admettre que les valeurs de l'esprit dussent se soumettre tout d'abord en Russie à l'irritante discipline du Parti, et tout ce que je savais par des exem-

ples encore récents de la brutale répression dont pouvait être victime, le cas échéant, tout homme injustement suspecté me laissait sceptique. A Moscou, à Kiev, n'avais-je pas appris l'envoi dans l'« Arctique » de telle personne que j'aurais désiré rencontrer?

— Je vois venir l'objection, continua-t-elle, vous voulez intégrer la liberté d'esprit à la culture selon la formule capitaliste, et faire de l'une une condition de l'autre. Ce n'est rien moins que nécessaire. Nous savons très bien qu'il y aura toujours des valeurs individuelles et que celles-ci seront plus aptes que d'autres aux travaux de l'esprit. Ce que nous condamnons avec force, c'est la culture individualiste, ce qui est tout différent, et sa tendance fatalement bourgeoise, qui ne peut s'exprimer qu'en s'opposant à l'ensemble. Du point de vue collectiviste, qui commande toutes nos autres directives, il n'est pas possible d'admettre une société dont le but soit la prospérité du plus grand nombre et qui, en même temps, tolérerait un individualisme dangereux pour elle. Le jour où l'économie de l'Union sera achevée, le jour surtout où tous les autres pays auront terminé leur évolution et adapté leurs méthodes de production aux nôtres, il est permis de penser que le monde entrera alors dans la phase de « liberté finale » prévue par Marx, et vers laquelle nous nous orientons. Quel usage feront les hommes de cette liberté, ainsi que des loisirs de plus en plus nombreux que leur laissera une meilleure organisation du travail? Je ne sais. Le moment n'est pas de prophétiser, car nous sommes dans la bataille et l'action. Comme à la guerre, nous savons bien qu'il y a des déchets de toutes sortes, mais cela ne doit pas nous arrêter. Nous connaissons ces esprits réfractaires qui se refusent ou sont impropres à l'adaptation. Dans un pays de près de 170 millions d'habitants, s'il se commet quelques injustices individuelles, quelle importance? Pour de vrais révolutionnaires, il n'y a pas de tragédie personnelle...

Je reconnaissais dans cette harangue enflammée le ton même des doctrinaires habituels du communisme, et fis observer à l'ardente zélatrice du régime que Trotski ne

s'était pas exprimé autrement dans ses meilleurs ouvrages.

— Le testament de Lénine, me dit-elle, contient cette phrase dogmatique, qui tranche la question : « Faites toutes les concessions à la tactique; n'abandonnez jamais les directives. » Trotsky, par ambition personnelle, s'est écarté de celles-ci; il a été rejeté comme seront rejetés tous les autres: c'est justice. »

§

Voilà qui en disait long sur l'unité inouïe de la discipline en Union soviétique quand on l'observe parmi la jeunesse, formée uniquement selon ses principes et ses normes. Il nous paraissait particulièrement intéressant de mettre à profit cette rencontre et de nous renseigner auprès de cette habile dialecticienne sur le problème toujours actuel de l'enfance. Nous avions déjà remarqué, au cours de notre enquête, combien une jeune mère en Russie soviétique était capable de témoigner de sollicitude à son enfant, et, sans nous étonner d'un sentiment tout naturel, nous faisions la remarque qu'il ne paraissait pas conforme à la pure doctrine anti-individualiste. Le ton s'était radouci. La conversation reprit.

— Vous avez raison de souligner que les choses ont changé, me dit la jeune femme; mais, sur ce point aussi, il faut comprendre le problème par rapport aux conditions particulières de notre construction socialiste. Laissez-moi vous dire que nous avons souvent été calomniés à l'étranger à propos de nos réformes sociales. Dans les débuts de notre Révolution, la folie des réformes nous a fait commettre bien des erreurs : la licence effrénée des mœurs a fait le reste. Les doctrinaires s'en sont mêlés, qui ont voulu justifier après coup ces excès: c'était faire fausse route. Ainsi pour la vie sexuelle comme pour l'éducation des enfants. C'est chez nous matières à continuelles discussions: sur cette question, on tâtonne encore et, dans le Parti comme dans nos clubs, l'entente est loin d'être parfaite à ce sujet, car la doctrine n'est pas fixée.

La même hésitation nous était apparue la veille, dans un club ouvrier où nous nous étions risqué à soulever la question. Comme il arrive si souvent en Russie à la moindre demande précise, la réponse fut évasive. Dans quelle mesure les enfants doivent-ils être soustraits à l'influence de leurs parents? Que pensent les mères de la séparation obligatoire? On nous avait expliqué la tendance officielle à multiplier les clubs pour parer en partie à la crise effroyable du logement dans les villes. En vérité, les clubs correspondaient à un autre but, plus subtil: soustraire l'individu à toute possibilité de vie individualiste, terreur constante du communisme ! Chaque entreprise, chaque usine, chaque groupement de travailleurs, possède un pareil club, muni généralement de tous les agréments du confort. Etait-ce là ce qui devait remplacer le foyer bourgeois?

— Théoriquement, me répondit la doctoresse, le bolchevisme tend à supprimer le sentiment de la famille au profit d'un sentiment collectif entre travailleurs de même catégorie. C'est pourquoi l'Etat prend l'enfant, dans des crèches, sous son influence. Ces crèches sont conçues selon les données les plus modernes de la puériculture, et elles donnent pleine satisfaction.

— Mais alors, dis-je, dans ce cas, c'est l'Etat qui exclusivement élèvera l'enfant en l'absence des parents?

— Pas absolument, car il y a deux tendances...

Nous en étions au même point; mais, sans nous lasser, nous reprîmes :

— J'ai lu en France que Mme Krupskaïa, la veuve de Lénine, s'était élevée avec force dans un congrès, contre cette prétention de l'Etat, et qu'elle défendait aujourd'hui les droits des parents à contribuer à l'éducation de leurs enfants.

— C'est dire qu'il y a deux tendances.

Nous n'en sortions pas et, renonçant à interroger :

— Je pense, fis-je, que vous me direz dans un instant que vous avez un enfant et que vous l'adorez. Si c'est le cas, vous me permettrez de vous féliciter de concilier si

habilement la connaissance de la doctrine avec vos sentiments maternels.

— C'est la preuve que le système est bon, me dit-elle en souriant, car j'ai un enfant et je l'adore.

Nous avons appris, en effet, en poursuivant notre voyage, qu'il y avait aujourd'hui en Russie soviétique un grand nombre de femmes qui refusaient de se séparer de leur enfant, sinon le jour pendant le travail. Mais elles le reprennent le soir à la crèche, située souvent à proximité de leur logement, et le ramènent pour la nuit à la maison.

Que faut-il en déduire? Faut-il voir là, à propos du sentiment le plus naturel à l'être humain, un des premiers obstacles auxquels se soit heurtée, dans le domaine moral, la logique matérialiste? Ou bien n'est-ce pas tout simplement le retour vainqueur de l'individualisme? On est tenté de se demander parfois si l'acharnement que la Révolution a mis à le détruire n'aurait pas été vain. Grave question pour le régime, car nous ne connaîtrons que plus tard, par le témoignage des faits, dans quelle mesure les réformes sociales conçues par le marxisme auront été d'une application durable en Russie.

§

A l'heure actuelle, dans l'Union soviétique, la nouvelle morale, tant décriée et discutée naguère, paraît bien avoir trouvé à peu près son équilibre.

Dans les premières années de la Révolution, tout était prétexte à bouleversement et à revendication: la vie sexuelle, comme le reste, fut sujette à revision. Avec l'ardente logique russe, on s'en prit à tout ce qui représentait l'esprit petit bourgeois que Lénine, tant de fois, avait dénoncé, et l'honnêteté dans le domaine sexuel parut sincèrement à beaucoup comme un indice contre-révolutionnaire. Pendant cette époque de basse corruption, qui fut aussi celle trop fameuse des bandes d'enfants abandonnés, la licence en Russie ne connut plus de borne. Mais les dirigeants soviétiques ne tardèrent pas à comprendre l'immense danger qui menaçait le pays s'ils n'interve-

naient pas aussitôt. Entre l'ordre bourgeois que le peuple avait renversé et le dévergondage effréné et morbide où il sombrait, il devait y avoir place pour de nouvelles valeurs, plus conformes aussi à l'esprit même des réformateurs et des chefs. C'est ce que comprit Lénine quand il adressa à la jeunesse ses pressantes objurgations :

« Qu'on ne s'y trompe pas! affirmait-il. La nouvelle attitude de la jeunesse à l'égard de la vie sexuelle, que les jeunes croient révolutionnaire, m'apparaît tout simplement à moi, qui suis un vieil homme, comme un prolongement des bons bordels de la bourgeoisie. »

Et dans ce même célèbre discours, Lénine, nouveau moraliste de la Russie révolutionnaire, concluait ainsi:

« L'absence de frein dans la vie sexuelle est bourgeoise, elle est une marque de dégénérescence. Le prolétariat est une classe de progrès. Il n'a pas besoin de l'ivresse pour stimuler ses forces. La maîtrise de soi, la discipline de soi, n'est pas l'esclavage, et en amour non plus. »

Ces paroles de sagesse ne furent pas tout d'abord entendues. L'application des principes fondamentaux, au nom desquels on s'était frénétiquement soulevé contre l'ancien ordre réactionnaire, impliquait l'émancipation totale de la femme : égalité des droits, identité des mariages légaux et des mariages de fait, égalité des enfants naturels et des légitimes, droit d'avortement effectué dans les cliniques d'Etat, facilités égales au divorce pour l'homme et pour la femme avec procédure immédiate.

Quelles furent les conséquences de ces nouvelles libertés ? A vrai dire, pour commencer, le plus grand chaos. Mais dès qu'on entreprit la lutte par la propagande, le théâtre, les journaux, les conférences dans les clubs, une nouvelle tendance se fit jour, à laquelle la jeunesse adhéra d'emblée en apportant, dans ce nouveau débat, comme toujours en Russie, les fertiles ressources de son ardente dialectique. C'est pourquoi aujourd'hui on peut observer en U.R.S.S., dans les rapports si controversés des sexes, des signes caractéristiques d'une curieuse transformation.

— Et les divorces, demandai-je à une jeune femme avec laquelle je voyageais de Moscou à Kharkof, sont-ils toujours aussi nombreux en Russie?

— La question du divorce, me répondit-elle, qui intéresse tant les Français, n'est qu'un côté de la question de la nouvelle morale communiste. L'extrême facilité laissée aux époux pour se séparer a multiplié, pendant les premières années de la Révolution, dans une proportion invraisemblable, le nombre des divorces. Il faut savoir les temps que nous avons traversés. Moi-même j'ai été mariée quatre fois: j'étais femme d'officier à mon premier mariage, et aujourd'hui je suis veuve. Ma ville natale, Kiev, a été pendant plusieurs années le théâtre de luttes effrayantes. J'étais présente pour ma part aux quatorze sièges de la ville; car Kiev a servi d'enjeu, après la Révolution, aux convoitises successives des rouges, des blancs, des Polonais, des Ukrainiens de Skoropatzki, des bandes de Petlioura et des partisans de Denikine. Il faut se rappeler ce qu'ont été ces temps sinistres pour comprendre les angoisses que nous avons connues : un mari, c'était un protecteur, du moins on pouvait l'espérer. J'étais jeune alors, et je voulais vivre: j'ai divorcé trois fois. On peut en accuser la facilité des mœurs qui régnaient alors; cela a bien changé aujourd'hui. Quand Lénine souleva personnellement cette grave question devant le Parti, on décida de ne rien changer aux principes de l'égalité des sexes, et je pense que c'est fort heureux. Mais tant pour le divorce que pour le droit de l'avortement, il y eut désormais des restrictions dans l'application de la loi. Ainsi, pour l'avortement, dont la pratique était alors si répandue, fut-il décidé qu'une femme ne pourrait y avoir recours qu'après être passée devant une commission spéciale chargée d'apprécier son cas, c'est-à-dire sa situation, ses moyens d'existence, sa santé physique. Un médecin a mission de l'examiner médicalement et autorisera ou refusera l'intervention selon qu'il s'agira d'une femme fragile, bien portante ou déjà mère de plusieurs enfants. Le plus souvent, quand la femme insiste et qu'elle se trouve dans les conditions voulues, le méde-

cin donne l'autorisation, car la loi est formelle et reste toujours en vigueur.

— Et pratiquement, demandai-je, que se passe-t-il ? Les femmes ont-elles recours aux facilités laissées par l'usage et la loi, comme à l'époque orgiaque si sévèrement dénoncée par Lénine? Je me suis au contraire laissé dire à Léningrad que le nombre des divorces diminuait chaque année et que la Russie bientôt deviendrait un pays de vertus bourgeoises et formalistes... N'est-il pas vrai, par exemple, que dans les épurations du Parti, atteignant parfois de hauts fonctionnaires, la faute pour mauvaise conduite « non communiste » vienne aujourd'hui en tête et puisse justifier une exclusion?

— Cela est exact, me répondit-elle, quoique sans doute assez rare. Les hommes bien placés tiennent à leur situation, et ils s'emploient aussi à la défendre... Quant aux divorces, sans doute ils diminuent — les statistiques le prouvent — à mesure que se développe notre économie sociale. Il n'y a là rien qui puisse surprendre des esprits marxistes habitués à relier les conséquences morales à des causes économiques ou physiques...

— Voulez-vous dire aussi que l'amour doive être envisagé désormais comme un simple phénomène physiologique sans importance? Ce serait assez triste pour la jeunesse russe...

— Nous sommes tombés dans cette erreur, il est vrai, et j'ai connu le temps où, à Moscou, dans les communes d'étudiants, — ces étranges phalanstères où l'on mettait en application les pures conceptions communistes, — la nuit entière se passait à discuter jusqu'à la satiété les principes fondamentaux du marxisme. Dans des chambres étroites, vivaient entassés garçons et filles. La plus grande décence régnait d'ailleurs parmi eux. L'amour était interdit comme non conformiste, les amitiés particulières condamnées comme vestiges d'esprit bourgeois. Tout était en commun jusqu'au linge et aux vêtements. Mais la ferveur intellectuelle ne connaissait plus de borne, et la dialectique était la seule passion. Vous pensez si la question du mariage revenait souvent dans

les conversations. Le mariage n'est-il pas un acte individualiste? Faut-il laisser naître des enfants d'un mariage contracté dans une commune? Est-il conforme aux principes communistes que deux époux veuillent obligatoirement habiter ensemble? A force de vouloir reconstruire le monde, nous tombions dans l'absurde. Après quelque temps, ce mode d'existence a dégénéré, comme c'était fatal. Mais les communes sont restées, pourtant moins férues d'orthodoxie communiste qu'autrefois. Je ne sais ce qu'en pensent les jeunes d'aujourd'hui, mais je crois que les choses ont beaucoup évolué. La vie dure que mènent les hommes et les femmes leur laissent peu de temps pour penser au romanesque. Cependant, il y a des êtres qui s'aiment, croyez-moi, en Russie et vivent heureux tout comme ailleurs.

— Dans ces logements collectifs, comment peut-on concevoir une vie d'intimité décente? demandai-je.

— C'est un fait caractéristique que les directives du Parti sont aujourd'hui favorables à la construction de logements individuels. La propriété de maisons de petites dimensions est également autorisée par l'Etat. Enfin, le souci de consolider notre régime révolutionnaire va même à l'heure actuelle jusqu'à rétablir partiellement l'héritage en ligne directe. Nous n'y voyons aucune contradiction avec nos principes fondamentaux.

— Mais, dis-je, voilà un recul que les doctrinaires du communisme n'ont pas dû prévoir : Le divorce? en régression. L'avortement? contrôlé. L'héritage? autorisé. Le logement? prévu pour l'existence de ménages individuels. Ces dispositions nouvelles de la famille en U.R.S.S. doivent contrarier, ce me semble, plus d'un préjugé marxiste...

— Sans doute aussi les vôtres à notre égard, me répondit la voyageuse avec une ironie qu'il ne m'avait pas été donné de rencontrer encore en Russie soviétique.

§

Que conclure de ces propos? Nous voudrions, sans nous piquer d'aucune originalité, dégager des conversations

que nous avons eues avec ces divers types représentatifs de la nouvelle Russie quelques réflexions d'ordre général. Car c'est à quoi doit aboutir en Russie comme ailleurs tout contact avec le réel.

Nous avons été tout d'abord frappé de la force donnée aux idées dans la grande expérience socialiste. L'état de perpétuel devenir, propre à la dictature soviétique, oblige, en effet, le régime à renouveler obstinément ses méthodes et à les adapter au nouvelles conditions économiques et sociales qu'il a lui-même créées. L'élaboration simultanée de la théorie et de la pratique, contrôlées sans arrêt l'une par l'autre, est peut-être ce qui donne à la Russie actuelle ce caractère d'évolution créatrice difficile à saisir.

Il n'y a pas d'autre explication, nous semble-t-il, à l'étrange contradiction qui ne manque pas d'étonner un esprit non prévenu entre la réalisation soi-disant communiste en U.R.S.S. et le mythe soviétique, tel qu'on peut l'observer hors des frontières de l'Union. Dira-t-on qu'il y a conflit? Nous serions surpris qu'un avenir prochain ne rendît pas difficilement tolérable une équivoque aussi flagrante. Ce qui est curieux pour l'heure, c'est de constater non pas l'échec du régime, mais son incessante transformation en même temps que son éloignement des concepts fondamentaux du marxisme. La fatalité de l'adaptation a rejeté encore une fois dans le domaine de la pure idéologie théorique le rêve révolutionnaire des apôtres du bolchevisme. Les espoirs du Parti, quant à la révolution mondiale, furent en vérité de courte durée. N'annonçait-on pas tout récemment à Moscou la dissolution, par ordre de Staline, de la Société des Vieux Partisans, ces militants chevronnés des journées d'Octobre? C'est un symptôme à retenir. L'esprit de révolte, la « vieille chanson » des masses populaires, a donc été mis en tutelle en Russie même, pour obéir aux nécessités inéluctables de la reconstruction. Il y a moins d'ironie à faire cette constatation qu'à prétendre à tout prix en nier l'évidence.

L'orgueil des dirigeants communistes, qui a succédé

aujourd'hui à l'intolérance implacable des premiers doctrinaires, ne recule devant aucun sacrifice humain pour réaliser sans trêve ni répit la tâche entreprise depuis dix ans: construire. D'autre part, l'obsession du « Plan » n'a pas moins pénétré la jeunesse qui, avec une énergie farouche et un esprit de sacrifice absolu, participe à ce dynamisme national qu'on est parfois tenté d'admirer. L'attrait qu'exerce dans le monde entier, sur tant d'esprits divers, le régime soviétique tient sans doute au fait qu'il y a en Russie cent millions d'hommes de moins de vingt-cinq ans qui acceptent courageusement de courir les risques d'une grande aventure. Qu'on le veuille ou non, on ne peut se soustraire à l'importance d'une pareille réalité. Le peuple russe lui-même en a conscience, qui en tire volontiers, dût-il avoir à pâtir encore des résultats présents, une véritable fierté.

Ce que coûte cette expérience, ce que représente sa valeur humaine, quelle somme de bien-être elle paraît apporter aux masses, c'est tout le problème de la nouvelle Russie. Mais, si étrange que cela soit, les hommes au pouvoir semblent généralement s'en désintéresser. Pour eux, l'avenir seul importe. Nous plaignons souvent les Russes plus qu'ils ne se plaignent eux-mêmes. Aussi, dans l'ensemble, autant qu'on en peut juger, la foi dans le régime, dans la Russie, on dit même aujourd'hui dans la patrie, reste-t-elle profonde. Chez les jeunes surtout, il est vrai. Quant à ceux que le bolchevisme a surpris en pleine maturité, l'adaptation, quoi qu'on en dise, reste douloureuse, sinon impossible. Mais que représenteront ceux-là dans dix, dans vingt ans? Cette réalité positive du problème paraît bien donner aux dirigeants officiels une certitude de réussite inébranlable.

Toutefois, rien ne paraît définitif en U.R.S.S. Dans aucun pays le changement des lois économiques, de la doctrine politique, par conséquent des institutions elles-mêmes, n'est aussi rapide. Faut-il ajouter que même la critique historique y semble sujette à variations? Après quelques années d'exclusion, nous avons vu reparaître au Musée de la Révolution à Moscou la statue de l'adver-

saire de Lénine, le grand doctrinaire « menchevik » Georges Plekhanov. Peut-être y verra-t-on un jour de nouveau celle de Trotsky. Nous savons qu'elle n'y est pas encore...

Audace, souplesse, mobilité, ces caractéristiques de l'activité soviétique sont autant de garanties qui rendent durable et perfectible le régime communiste. Saura-t-il accepter franchement, à mesure qu'il se rapproche de l'Occident, cette « souveraineté du droit » réclamée autrefois par Mirabeau et toujours en honneur dans les pays capitalistes, auxquels les Soviets ne craignent plus aujourd'hui de tendre la main? Ou bien faudra-t-il, pour durer, qu'il offre encore en holocauste le sang d'innocentes victimes? La terreur politique, l'oppression implacable, la délation érigée en système sont autant de procédés odieux, foncièrement contraires aux idées que nous nous faisons de la civilisation. Le système soviétique devra-t-il continuer longtemps à combattre la pensée libre, l'Eglise, le spiritualisme sous toutes ses formes, et attendre seulement d'un âge d'or matérialiste incertain le bonheur humain auquel beaucoup d'âmes n'ont pas renoncé?

L'avenir le dira, mais d'ores et déjà on peut vérifier la justesse de cette remarque qu'a inspirée à Klaus Mehnert un séjour de plusieurs années en Russie soviétique :

« Je crois que des forces et des lois sont en jeu, qui assignent à la socialisation de la vie humaine et des relations entre hommes, femmes et enfants des frontières toutes naturelles. La conception actuellement si répandue dans son excès rationaliste et qui croit pouvoir réglementer tous les domaines, le biologique, l'humain et le spirituel, subira aussi, du fait de ces impondérables, un important recul. On aperçoit déjà bien des signes de cette évolution. »

Comprendre la Russie, c'est désormais pour beaucoup d'esprits en France un besoin qui s'impose. Nous n'avons pas à juger ici de l'opportunité des accords politiques,

mais seulement s'ils se font en exacte connaissance de cause.

La conformité des intérêts est la seule garantie des ententes valables. L'idéologie romantique, en Russie plus qu'ailleurs, ne serait qu'un péril au bout d'une illusion.

JEAN DE SAINT-CHAMANT.

L'INFIDELITÉ DES FRANCS-MAÇONS

—

Les méfaits politiques et autres des FF∴ ont soulevé contre la Maçonnerie un tolle général. D'aucuns en profitent, pour des motifs qui n'ont rien de désintéressé. Certains voient en la F∴ M∴ une concurrence gênante pour leurs ambitions personnelles ou collectives; ils s'empressent de se jeter dans le camp anti-maçonnique, espérant y gagner une influence qui groupe autour d'eux des partisans, et cela dans des buts plus ou moins cachés et tout aussi néfastes pour l'harmonie sociale que ceux de leurs « adversaires ». D'autres, qui se font de la Maçonnerie un instrument, estiment le temps venu pour sa disparition: un outil dont on n'a plus besoin peut devenir encombrant ou même dangereux.

Les anti-maçons bien intentionnés ne se doutent guère, la plupart du temps, qu'ils font ainsi le jeu de conspirateurs aussi peu recommandables que ceux qu'ils combattent, et, parce que mieux cachés, plus encore à craindre. Ajoutons que l'immense majorité de ces Don Quichottes n'envisagent que le combat sur le plan de l'action extérieure, où ils sont en infériorité notoire; ils ne réussissent qu'à créer à leurs adversaires des embêtements superficiels; mais, ce qui est plus grave, certains de ces adversaires, comme aussi certains de ces faux anti-maçons auxquels nous avons fait allusion plus haut, puisent de nouvelles forces dans le dynamisme des passions soulevées par la polémique « exotérique ». Que ceux qui ont des oreilles entendent!

En dehors de toutes ces considérations, les anti-maçons

commettent la vieille erreur de s'attaquer aux *institutions* au lieu de s'attaquer aux *hommes*. Certes, il est des institutions qui, par leur nature même, sont néfastes; mais, pour bien d'autres, le mal n'est dû qu'à des représentants indignes. Ce fut là la faute des partisans de la Réforme, faute *voulue* par ceux qui, occultement, les dirigeaient: ce n'était pas l'Eglise ou la Papauté qui était à blâmer, mais ses représentants, infidèles à l'esprit véritable de l'Eglise, dans le sein même de laquelle s'étaient élevés de puissants réformateurs; leurs éclatantes victoires inquiétaient ceux qui redoutaient de voir se rajeunir l'autorité spirituelle de l'Eglise... La Réforme eut pour but principal de détourner l'attention et l'effort sur l'extérieur, afin d'affaiblir le redressement intérieur. Pour qui sait que la véritable histoire se fait « en sous-sol », l'anti-maçonnisme a plus d'un rapport avec le protestantisme. Mais il n'eût pu naître, ou tout au plus il n'aurait eu qu'une croissance précaire, si l'infidélité des Francs-Maçons ne lui avait fourni un aliment favorable.

Qu'est-ce en réalité que la Franc-Maçonnerie? Une organisation initiatique artisanale, et par là même faisant partie de l'une des trois branches en lesquelles se divise tout Etat basé sur les principes fondamentaux et inéluctables de la Tradition vraie: le corps spirituel qui connaît et explique les Principes; le corps législatif qui les applique; le corps artisanal qui réalise cette application. Nulle harmonie sociale véritable et fructueuse sans la coopération de ces trois corps, chacun régi par un chef suprême ou Grand Maître ayant passé par toutes les étapes, épreuves, entraînements et initiations nécessaires. C'est ce qui rendait possible l'immense durée des régimes traditionnels.

Nous avons fait mention des *initiations* nécessaires. Ce sont elles qui permettent aux entraînements de se poursuivre avec efficacité et sans déboires autres que ceux provenant d'une incapacité congénitale; ce sont elles qui permettent, dans les limites imposées par les aptitudes individuelles, le développement de la compréhension, l'acquisition de la véritable connaissance. D'où trois gen-

res principaux d'initiations: l'initiation métaphysique, avec son complément: l'initiation sacerdotale; l'initiation princière, avec son complément: l'initiation chevaleresque; l'initiation artisanale, avec son complément: l'initiation hermétique. Et chacune de ces diverses initiations peut comporter plusieurs degrés.

L'initiation métaphysique concerne les membres du corps spirituel, auquel correspond, dans la civilisation traditionnelle hindoue, la caste des brahmanes, et auquel correspondait, au moyen âge, le clergé. Elle permet à ses membres la poursuite efficace de la connaissance, entendue, non au sens théorique et livresque de la seule érudition, mais au sens du développement de l'intuition intellectuelle, cette faculté supra-individuelle, donc supra-humaine, qui seule peut donner la compréhension des Principes, du domaine de l'Universel. C'est elle que saint Denys l'Aréopagite a en vue, quand il dit (*Noms Divins;* I, 5):

Ceux-là seuls en savent quelque chose (du pieux commerce des vertus célestes avec la bonté essentielle) qui sont élevés à un degré de connaissance supérieur. Il y a parmi nous des esprits appelés à une semblable grâce, autant qu'il est possible à l'homme de s'approcher de l'ange; ce sont ceux qui, par la cessation de toute opération mentale, entrent en union avec l'ineffable lumière.

C'est à elle que pense saint Thomas d'Aquin, quand il écrit (*Sum. Theo.* Ia, Q1, a6, ad. 3), citant ce même saint Denys:

Hiérothée était savant, non seulement par l'étude, mais aussi par l'intuition des choses divines.

C'est à elle encore que Van Helmont fait allusion en ces termes (*Hortus Medicinæ;* Leyde, 1667):

Une force magique, endormie par le péché, est latente dans l'homme. Elle peut être réveillée par la grâce de Dieu ou par l'art de la Kabbale. Nous trouverons en nous la pure et sainte connaissance, si nous parvenons à nous isoler de

toute influence extérieure, et à nous laisser conduire par la lumière intérieure. A ce stade de concentration, l'esprit distingue chaque objet sur lequel il dirige son observation; il peut s'y unir et même arriver jusqu'à Dieu.

Cete faculté de connaissance *directe* et universelle, est connue dans l'Inde sous les noms de *Sâkshât* et de *Samâdhi Prajnâ;* c'est elle qui permit aux sages védiques d'avoir la révélation des vérités divines (1).

L'initiation sacerdotale a pour but de permettre à certains des membres du corps spirituel la pratique efficace des rites et l'administration des sacrements. Ceux-ci sont comme des initiations partielles, fragmentaires, pour ainsi dire, permanentes pour certains d'entre eux, temporaires pour d'autres. Ceux-là sont, ou des préliminaires à l'initiation, de quelque sorte qu'elle soit, ou des adjuvants la renforçant temporairement. (Certains sacrements ont également ce caractère de renforcement.)

L'initiation princière concerne les membres du corps législatif, le chef d'Etat et ses ministres, auxquels correspond, dans l'Inde, la caste des Kshatryas, et, dans l'Europe du moyen âge, la noblesse. Elle est souvent limitée au chef — prince, roi ou empereur, et lui permet la réalisation efficace des qualités très spéciales nécessaires au bon gouvernement d'un peuple. C'est ce qui constitue le « droit divin » conféré par le sacre royal, et au sujet duquel les incompréhensions abondent. Les paroles mêmes du sacre indiquent bien que c'est un support spirituel qui est ainsi conféré au nouveau souverain, qui doit mettre tout en œuvre pour en profiter et en rester digne;

La royauté n'est pas une fonction d'agrément mais un ministère plein de péril, de labeurs et d'anxiétés (*locum discriminis laboris atque anxietatis plenum*). N'ignorez plus: vous entrez en participation de notre ministère (*te participem ministerii nostri non ignores*); nous, dans les intério-

(1) Pour une étude de fond sur la connaissance, voir notre article *Knowledge and Immortality,* in « Review of Philosophy and Religion », Poona; mars 1938.

rités, vous, dans les extériorités, où vous devez régner non pour votre utilité personnelle, mais pour la totalité de votre peuple (*sed totius populi utilitatem regnare*). Pensez que vous portez le nom et que vous tenez la place de Jésus-Christ.

Quant à l'initiation chevaleresque, elle facilite le développement de la noble virilité, chez ceux à qui incombe la protection du peuple et la répression des abus. Les ordres de chevalerie furent le grand levain de la civilisation au sein des races émigrées, devenues barbares, qui peuplaient l'Europe de la Chrétienté.

L'initiation artisanale s'applique aux membres des corporations et du tiers-état généralement, au sens qu'ils avaient dans l'Europe d'autrefois, et auxquels correspond, dans l'Inde, la caste des Vaishyas. Elle leur facilite le développement des qualités et l'acquisition des connaissances que nécessite le bon exercice des divers arts et métiers. Pour qu'une œuvre, de quelque nature qu'elle soit, puisse atteindre la véritable perfection, il faut qu'elle porte le reflet des Principes suivant lesquels a été produit l'Univers; les anciens l'avaient compris, et leur travail s'inspirait de l'aphorisme inscrit sur la Table d'Emeraude de l'Hermès Trismégiste:

Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut.

Aussi les connaissances artisanales revêtaient un caractère ésotérique et se transmettaient d'initié à initié. Dans son remarquable ouvrage sur le « Nombre d'Or », Matila Ghyka a fort clairement résumé ce que nous ont fait savoir à ce sujet les recherches historiques:

Comme celui de la religion et de la philosophie, dit-il (t. I, p. 6), l'enseignement professionnel était dans l'antiquité à base ésotérique, et ceci s'appliquait aussi bien à l'architecte qu'au sculpteur et au médecin; en ce qui regarde l'art royal de l'architecture et la géométrie qui en constitue l'essence, cet état d'esprit, avec le ritualisme initiatique afférent, avait été intégralement transmis aux corporations de bâtisseurs du moyen âge.

Vitruve, fils d'architecte, parle au nom d'une tradition

professionnelle fortement établie et qui, dans l'art de bâtir comme dans la plupart des autres, se transmettait sous forme de secrets de famille ou de corporation... La formule du « serment hippocratique » nous a conservé la preuve de ce genre de transmission... Voici ce serment hippocratique:

Par le précepte, la leçon, et tout mode d'enseignement, je transmettrai la connaissance de cet art à mes propres fils, et à ceux du maître qui m'a instruit, et à ses disciples liés par le serment, conformément à la Loi de la Médecine, mais à nul autre.

Cette formule nous est parvenue par les écrits de Scribonius Largus, médecin de l'empereur Claude et de Messaline (tome II; p. 43).

Nous savons par les anciens documents des loges de tailleurs de pierre que chaque compagnon à sa réception dans ce second degré de la hiérarchie corporative recevait un « signe » qui lui appartenait pour la vie (sauf cas de forfaiture), qui était sa signature pour les pièces importantes (clefs de voûte par exemple) dont il était responsable, son signe de reconnaissance, signe de passe dans ses voyages et ses contacts avec des membres de sa loge ou de loges affiliées. (Tome II; pp. 47-48.)

Etant donné ces transmissions de connaissances ésotériques, il n'est pas étonnant de trouver des organisations religieuses en étroite relation avec les groupements corporatifs. Les collèges corporatifs de l'Empire romain présentaient, en plus de leur côté technique (organisation et exécution du travail, entreprises, mutualités), un aspect religieux et social; ils avaient tantôt comme annexes, tantôt comme noyaux, des confréries religieuses avec fêtes annuelles, agapes, rites, et ces confréries religieuses à leur tour étaient affiliées à des associations funéraires à base coopérative et rituelle qui jouaient un rôle capital dans la vie des artisans (tome II; p. 45). Il en était de même dans tous les pays.

En Gaule, résume encore Ghyka, ces corporations s'établis-

sent avec tout le mécanisme administratif et social de la vie municipale romaine dont elles étaient le principal ressort; les « marchands de l'eau » de Paris paraissent se rattacher sans interruption au vieux collège des « Nautæ Parisienses » établi dans l'île de la Cité sous Tibère... En Grèce, et dans l'Orient hellénique, existaient des corporations analogues. La chute de l'Empire Byzantin après la prise de Constantinople par les Turcs, au lieu de détruire ces corporations, fit que celles-ci, à l'instar d'autres institutions locales que les conquérants respectèrent presque jusqu'à nos jours, renforcèrent leur autonomie et gardèrent absolument intacts traditions et organisation (tome II, p. 44).

A l'époque carlovingienne et au commencement de l'époque romane (c'est-à-dire entre le VIIIe et le XIe siècle), l'essor de l'architecture religieuse, dans lequel l'édification des magnifiques abbayes bénédictines joua un rôle si important, regroupa d'abord, autour précisément de ces abbayes, les ateliers ou loges de maçons et tailleurs de pierre en véritables écoles d'architecture dirigées par les moines bénédictins; ce sont les disciples de saint Benoît qui, en effet, au Mont-Cassin, à Saint-Gall, etc., non seulement conservèrent ou retrouvèrent les textes mathématiques de l'antiquité grecque ou alexandrine qui nous sont parvenus, ainsi que le traité d'architecture de Vitruve (à l'abbaye du Mont-Cassin), mais nous transmirent tout spécialement la mystique pythagoricienne des nombres, — par la filière: Nicomaque de Gérase, Martianus Capella (Ve siècle), Boèce et son ami Cassiodore (VIe siècle), Isidore de Séville (commencement du VIIe siècle), le pape Sylvestre II (Xe siècle) —, et la géométrie des solides platoniciens et de leurs corrélations harmoniques (Gautier de Spire, Campanus de Novare). Ces moines architectes, leurs maîtres-maçons et compagnons tailleurs de pierre, reprirent aussi l'antique tradition, à côté des longs voyages d'apprentissage et des pèlerinages individuels (remplaçant les voyages antiques à Eleusis, Delphes et autres centres d'initiation), des déplacements d'équipes, de chantiers entiers de bâtisseurs (pp. 48-49).

On sait que ces coutumes ont survécu dans le compagnonnage, qui garde toujours jalousement le secret

de ses initiations. L'extension des chemins de fer, il est vrai, ainsi que celle du machinisme, ont pratiquement aboli le « Tour de France » ; mais des pèlerinages à certains centres (dont la Sainte-Beaume est un des plus célèbres) s'accomplissent encore de nos jours.

Si nous nous sommes ainsi étendu sur la question de l'initiation artisanale, c'est que, d'une part, la maçonnerie moderne (la Franc-Maçonnerie spéculative) en dérive, et que, d'autre part, l'immense majorité de nos contemporains comprennent difficilement sa raison d'être et l'extension quasi universelle qu'elle avait jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, accoutumés qu'ils sont à l'esprit du travail moderne, où la quantité a remplacé la qualité, et l'amour du gain l'amour des Principes, où la folie de la vitesse déséquilibre les esprits et où la machine fait de l'ouvrier un esclave abruti au lieu d'un artiste libre, mirant en son œuvre les perfections divines.

L'initiation hermétique s'applique également à des artisans; mais ces artisans sont d'un genre spécial; leur art, en effet, a pour objet la manipulation des forces subtiles de la nature, et requiert un développement psychique particulier, aussi bien qu'une connaissance plus ou moins étendue de la cosmologie sous un angle ésotérique. L'hermétisme a des rapports assez étroits avec l'artisanat, d'une part, et la chevalerie, d'autre part: il peut venir en aide à l'artisan grâce à sa connaissance spéciale du système de l'Univers et des principes qui y président, comme de la nature intime de certains phénomènes; il peut venir en aide au chevalier en lui donnant des pouvoirs qui lui permettent de lutter contre des ennemis se servant de certaines armes subtiles, et dont le sorcier, sorte d' « hermétiste » de bas étage, est un des moindres. Aussi n'est-il pas rare que l'initiation artisanale comme l'initiation chevaleresque se double de l'initiation hermétique. Les initiations des diverses catégories ne sont nullement exclusives, et rien n'empêche qu'un même individu cumule toutes les initiations; évidemment un tel cas est rare, car l'initiation n'est généralement conférée qu'à ceux qui présentent certaines

garanties d'aptitudes, et rares sont les individus en qui se rencontrent autant d'aptitudes diverses.

On voit que nous prenons le terme « initiation » dans une acception différente de celle qui a cours aujourd'hui en Occident. Au sens où nous le prenons, sens courant dans l'ancien temps en Europe et encore aujourd'hui en Orient, nous n'en avons pas trouvé de meilleure définition que celle donnée par Mme Alexandra David-Neel dans son livre *Initiations Lamaïques:*

L'idée principale, dit-elle, que nous attachons à « initiation » est la révélation d'une doctrine secrète, l'admission à la connaissance de certains mystères, tandis que l'*angkour* (terme thibétain traduit par « initiation ») est, avant tout, la transmission d'un pouvoir, d'une force, par une sorte d'opération psychique. Le but que l'on se propose, c'est de communiquer à l'initié la capacité d'accomplir un acte particulier ou de pratiquer certains exercices tendant au développement de diverses facultés physiques ou intellectuelles.

Qualifions quelque peu cette définition en disant que ce n'est pas tellement la « capacité d'accomplir » qui est conférée par l'initiation, mais la capacité d'accomplir *sans danger ou déséquilibre* autres que ceux qui peuvent résulter de l'inobservance des règles prescrites. Un initié n'est donc pas nécessairement un savant ou un saint, — il peut être même un parfait imbécile ou un scélérat. Seulement, un initié qui ne met pas à profit les pouvoirs de développement qui lui sont conférés par l'initiation se rend, sur le plan que, faute d'un meilleur terme d'usage courant, nous appellerons « moral », passible de réactions autrement sévères que celles auxquelles peut être sujet un non-initié qui n'a pas développé ses aptitudes natives. La parabole des talents s'applique avec une force particulière à l'initié. Avis au FF∴.

Car le Franc-Maçon est véritablement initié, et *l'Initiation ne peut se perdre* (sauf en certains cas rarissimes). Il a l'initiation artisanale. Mais, direz-vous, le Franc-Maçon n'est pas un artisan! Il ne l'est plus par déviation. N'empêche que la Franc-Maçonnerie est aujourd'hui

en Occident la seule organisation initiatique artisanale, exception faite pour ce qui survit encore du Compagnonnage.

Cette déviation fut le fait des groupes de patrons honoraires admis au sein des organisations artisanales, dont les principales étaient celles des artisans maçons et tailleurs de pierre. L'admission de patrons honoraires avait probablement pour but de faciliter les liaisons entre les diverses catégories d'organisations initiatiques. Cette coutume existait de tout temps, et nous savons par les inscriptions qu'elles étaient en vigueur dans les « collegia opicificum » dont huit pouvaient se compter sous le règne de Numa Pompilius (714-671 av. J.-C.). Elle se perpétua jusqu'au XVIII[e] siècle de notre ère, car le remplacement du culte des divinités grecques ou romaines par le culte chrétien n'affectait en rien les traditions techniques et le rituel. De même que les hiérophantides d'Eleusis initiaient comme « mystopoles » des empereurs romains, consolidant ainsi le lien entre l'initiation métaphysique et l'initiation royale, de même, les liens entre celle-ci et l'initiation artisanale se consolidaient par la réception, comme compagnons et maîtres honoraires des corporations, d'empereurs allemands, de princes français, de lords anglais. C'est l'empereur Maximilien devenant « Briefmaurer » de la « Bauhütte », le frère de Louis XIV affilié de la « cayenne » des Compagnons Chapeliers du « devoir » de Maître Jacques, John Boswell of Auchinleck, admis comme « non-opérative brother » de la loge « Mary's Chapel » d'Edimbourg, en 1600, et le comte de Saint-Albans, élu en 1662 Grand-Maître honoraire de la loge de Saint-Paul.

Il y a raison de croire qu'au XVII[e] siècle des individus et des associations rosicruciens, ou, plus exactement « rosicrucianisants », afin d'échapper aux persécutions qui les décimaient, profitèrent des facilités ainsi accordées par les organisations artisanales, pour se faire admettre comme membres « non-opératifs », et pouvoir ainsi poursuivre à couvert et en sûreté leurs activités. C'est ainsi qu'en octobre 1646 Elias Ashmole fut reçu

« free-mason » en la loge de Warrington et obtint la permission de réunir, dans des locaux corporatifs, des membres de l'organisation « rosicrucienne » à laquelle il appartenait.

Ces groupements ou individus, qui se réfugiaient ainsi au sein des organisations artisanales, étaient-ils véritablement rosicruciens? Il est permis d'en douter. Il existe des moyens de trouver approximativement la catégorie et le degré d'initiation d'un individu donné. Appliquées à Dante, ces méthodes dénotent clairement qu'il possédait l'initiation métaphysique; mais, pour Ashmole, comme pour Francis Bacon, que certains ont considéré, en se basant surtout sur sa « Nova Atlantis », comme un rénovateur du Rosicrucianisme, les résultats ne révèlent pas d'initiation autre que l'artisanale, ou peut-être encore l'hermétique.

Si les « non-opératifs », en dehors de leurs intérêts particuliers, cimentaient des liaisons avec d'autres organisations initiatiques, celles-ci semblent donc avoir été limitées à la catégorie hermétique. D'ailleurs, la Fraternité de la Rose-Croix était, dès le début du XVIIe siècle, en voie de dégénération, par suite de son ingérence dans la politique, et le « Collegium Lucis », dont ses membres disaient recevoir leurs directives, demeurait inaccessible. Les vrais Rose-Croix étaient-ils encore là pour transmettre l'initiation métaphysique? Toujours est-il qu'Agrippa von Nettesheim, Robert Fludd, Johann Valentinus Andreae et Michael Maier, parmi ceux que d'aucuns ont pensé être Rose-Croix, n'ont que l'initiation artisanale ou hermétique. (Notons que Jacques de Molay, dernier Grand-Maître du Temple, se révèle comme ayant l'initiation métaphysique supérieure.)

Quand, en 1702, mourut le dernier Grand-Maître de la loge « Old Saint Paul », Sir Christopher Wren (dont la truelle est encore préservée dans le trésor de la loge, nommée depuis 1768 « Antiquity »), les pasteurs protestants Anderson et Désaguiliers manœuvrèrent en vue de détacher de la maçonnerie opérative les groupes « honoraires » qui tendaient à abandonner la voie arti-

sanale (toute théorique qu'elle fût pour eux) pour la voie sociale. Cela dans des buts de politique internationale, nonobstant les déclarations contraires dans les Constitutions d'Anderson. (Notons que ces deux réformateurs prirent soin de faire disparaître, autant que possible, tous les documents qui portaient l'ancienne obligation de « fidélité à Dieu, à la Sainte Eglise et au Roi ».) Il en résulta, le 24 juin 1717, la fondation de la « Grande Loge d'Angleterre », qui marqua le début de la franc-maçonnerie « spéculative ».

Ces nouveaux « francs-maçons » peuvent donc être considérés comme des schismatiques, car leur raison d'être, en tant que membres honoraires des loges opératives, était abandonnée, quoiqu'ils gardassent les rituels et symboles de l'initiation artisanale. Encore cette raison d'être peut-elle avoir été plus apparente que réelle. Si en effet les membres honoraires en question n'étaient pas réellement des hermétistes initiés, ils ne pouvaient jouer le rôle d'agents de liaison; en ce cas, ils ne pourraient être considérés que comme des intrus. Néanmoins, ayant reçu l'initiation artisanale lors de leur admission dans les loges opératives, ils restaient véritablement initiés, avec pouvoir de transmission initiatique. Mais, ne suivant pas la voie artisanale, et ne servant plus d'agents de liaison, même s'ils l'avaient été avant la scission, ils se trouvaient dans une fausse position, comme détenteurs d'une initiation dont ils n'accomplissaient pas, et n'avaient pas l'intention d'accomplir, les buts.

Et cette fausse position n'a fait que s'accentuer. La franc-maçonnerie spéculative est donc une anomalie née d'un schisme, lui-même peut-être précédé d'une irrégularité (qui serait alors le fruit de menées occultes).

Quel remède apporter à cet état de choses? Il n'y en a qu'un qui soit légitime, parce que répondant à l'ordre traditionnel. En premier lieu, il faudrait que les francs-maçons réellement artisans (il doit y en avoir bien peu) rentrent dans ce qui reste encore des « cayennes » compagnonniques. Nous ne parlons pas d'une restauration

des corporations, si désirable qu'elle soit, car, en dehors des difficultés considérables d'ordre initiatique qu'une telle restauration aurait à résoudre, il s'en trouverait d'autres, plus sérieuses encore, suscitées par les intérêts particuliers qui, sous le régime actuel, priment l'intérêt social. Ensuite, il faudrait que le grand reste des francs-maçons, après avoir éliminé les éléments indésirables ou inaptes qui forment de 70 à 80 % de la population des loges (nous citons les chiffres que nous ont donnés de hauts gradés maçonniques), se constitue en organisation hermétique. De fait, il semble que depuis peu un mouvement se dessine en ce sens, du moins dans la franc-maçonnerie française. Nous ne pouvons que lui souhaiter bonne chance. Mais nous craignons qu'il n'ait à surmonter bien des obstacles, dont une bonne part serait dressée contre lui par les FF∴ évincés. Et nous craignons également qu'il ne dépasse pas le niveau de l'érudition. Ce serait déjà quelque chose assurément, vu l'ignardise de la grande majorité des francs-maçons, instituteurs inclus. Mais d'où viendrait l'initiation, qui seule peut rendre valable une organisation hermétique? Pas de dignitaires maçonniques en tant que tels, évidemment. Cette initiation ne pourrait être conférée que par des maçons *qui seraient en même temps autre chose,* et se trouveraient dans une chaîne initiatique orthodoxe (nous en connaissons). Ou bien il faudrait que les membres de la nouvelle organisation acceptassent de recevoir l'initiation des mains d'initiés non-maçons (ils s'en trouve). Mais, pour éviter toute irrégularité, il serait nécessaire, sauf pour les membres exerçant l'artisanat, de *supprimer le rituel d'initiation artisanale,* rompant ainsi une transmission initiatique qui, pour les non-artisans, n'a pas, ou n'a plus, raison d'être. Et cela ne serait pas sans soulever bien des protestations et bien des obstacles.

Vouloir détruire la Franc-Maçonnerie, si ce n'est vouloir entreprendre une tâche impossible, c'est faire montre d'incompréhension, d'une part en ce qui concerne l'initiation, d'autre part en faisant le jeu de groupes cachés qui, soit au sein de la maçonnerie, soit derrière elle,

travaillent depuis des générations à la désintégration de la société, et dont la maçonnerie déviée, comme la juiverie, ne sont que des instruments. Bon nombre de personnes croient que la maçonnerie est la création de la juiverie. La réalité est autre. L'emploi de termes judaïques dans le rituel maçonnique n'implique pas nécessairement une inféodation juve. Autant dire que le rituel chrétien, en lequel la récitation des Ecritures judaïques tient une large part, implique l'inféodation juive de la chrétienté. La Franc-Maçonnerie spéculative, née en 1717, est incontestablement d'inspiration protestante; si les Juifs, plus tard, s'y sont immiscés, ils l'ont fait à l'instar des groupes rosicrucianisants d'autrefois, soit en vue de leur intérêt propre, soit à l'instigation des groupes occultes auxquels nous avons fait allusion. L'existence de ces groupes n'est connue que d'un fort petit nombre d'individus qui ont pu être renseignés grâce à des circonstances très spéciales. De ce nombre est René Guénon, bien connu par ses écrits d'une rare compréhension sur les doctrines hindoues. Dans son ouvrage *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion,* cet auteur nous fait entrevoir, au sujet des faux Messies, le rôle des groupes cachés:

Dans ces courants de pensée ou à leur point de départ, il peut y avoir des influences individuelles ou collectives s'exerçant d'une façon plus ou moins cachée, et favorisées dans leur action par l'enchevêtrement de tous ces groupements et de toutes ces écoles. Les divergences, si elles ne sont pas toutes superficielles, sont en tout cas beaucoup moins fondamentales que les tendances communes; et l'on peut dire que *tout se passe comme si l'on était en présence d'une multitude d'efforts tendant, chacun dans son domaine et selon ses moyens propres, à la réalisation d'un plan unique...* Si l'on réfléchit que ces faux Messies n'ont jamais été que des instruments plus ou moins inconscients entre les mains de ceux qui les ont suscités, et si l'on se reporte en particulier à la série de tentatives faites successivement par les théosophistes, on est amené à penser que ce ne sont là que des essais, des

expériences en quelque sorte, qui se renouvelleront sous des formes diverses jusqu'à ce que la réussite soit obtenue, et qui, en attendant, ont toujours pour résultat de jeter un certain trouble dans les esprits. Nous ne croyons pas, d'ailleurs, que les théosophistes, non plus que les occultistes et les spirites, soient de force à réussir pleinement par eux-mêmes une telle entreprise; mais *n'y aurait-il pas, derrière tous ces mouvements, quelque chose d'autrement redoutable, que leurs chefs mêmes ne connaissent peut-être pas, et dont ils ne sont pourtant à leur tour que de simples instruments?* Nous nous contentons de poser cette dernière question sans chercher à la résoudre ici; il faudrait, pour cela, faire intervenir des considérations extrêmement complexes, et qui nous entraîneraient bien au delà des limites que nous nous sommes fixées pour la présente étude (pp. 278-280; 1re édition). [C'est nous qui soulignons partout.]

Nous ne pouvons trop le répéter: la Franc-Maçonnerie spéculative comme la juiverie, comme le théosophisme dont nous parle René Guénon, et, faut-il ajouter, comme bien des mouvements politiques, nationaux ou mondiaux, *fussent-ils contradictoires*, ne sont que des instruments manipulés par des groupements d'un pouvoir insoupçonné et visant un but unique et terrible. Or, il se peut qu'à certains temps, un instrument semble disparaître, pour continuer sous une forme beaucoup moins évidente et beaucoup plus insidieuse. Mieux vaut donc, à tout point de vue, un redressement de la Franc-Maçonnerie dans le sens traditionnel. Nous ne nous dissimulons pas qu'à l'heure qu'il est, un tel redressement est peut-être utopique. Mais un vieux dicton déclare que celui qui vise la lune lance sa flèche plus loin que celui qui vise un buisson. Visons la lune!

INTURBIDUS.

PERIPLE DE REVENANT[1]

—

VI

PROMÉTHÉE L'AFFRANCHI

Il arrive que l'enchaînement des actions des hommes, ou des circonstances, ou même quelque intervention surnaturelle, produise un résultat conforme à la notion du Bien, et propre à assurer la punition et la confusion des méchants. C'est ce qu'on appelle la Justice immanente, fiche de consolation pour les moralistes. Dans tout Français, il y a un moraliste, comme un logicien, en sommeil. C'est pourquoi Jacques ressentit une sincère satisfaction de l'incident qui avait mis fin à l'activité du sieur Berjasse et de son acolyte. Il en avait été apaisé pour un temps, et mettait maintenant son amour-propre à raisonner avec sang-froid. Du reste, de ces lieux pathétiques qui s'accordaient trop bien avec son âme, il lui restait, fruit de pénibles ou précieuses émotions, trop de lassitude et de déception...

Finalement, ses réflexions le conduisirent aux conclusions suivantes :

1° Il était décidément vain de poursuivre pour le moment la recherche de son corps;

2° Il importait de ne pas se confiner dans un petit théâtre, fût-il vaste et riche comme un champ de bataille. Il entendait user de son pouvoir de translation et de ses moyens d'investigation pour occuper intelligemment son temps et, s'il se pouvait, découvrir le sens de sa condamnation et chercher l'issue de son aventure.

Cette téméraire ambition lui procura d'abord un ma-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 889.

gnifique plaisir. Comme un écolier exercé déchiffre d'un coup d'œil une carte coloriée ou des tableaux synoptiques, il lui arrivait d'embrasser en un instant de saisissants raccourcis internationaux, avec une lucidité qui eût porté aux nues le génie d'un politique ou d'un philosophe. Hélas! le spectacle de ce monde dont il n'était plus lui parut bientôt fastidieux, puis vain, enfin exaspérant, comme serait celui d'une fourmilière contemplée, du matin au soir du haut d'un homme, à la portée d'un coup de pied... Ce dernier incident eût cependant dépassé les limites de sa faiblesse! Raisonnablement, du reste, quelque degré que pût atteindre un jour sa misanthropie, ou son sadisme, il ne pouvait être question de souhaiter cette néronienne distraction.

Le pire danger était dans le terrible effort de synthèse et de mémoire auquel il contraignait... Il gagna à ce jeu, à quoi il s'obstinait par amour-propre et dépit, une grande fatigue. Au bout de peu de temps, l'activité de la fourmilière prit pour lui une allure inquiétante, au détriment de la vérité philosophique et historique... Des légions romaines, plus bruyantes et à la tête moins solide que celles de Marius, traversaient l'Europe le bras levé et acclamant les Soviets. L'Allemagne était rentrée sous terre. Les Russes élevaient des temples à une religion nouvelle, et des esclaves chinois et hindous venaient, à tire-d'ailes, faucher les blés de Roumanie et rentraient coucher chez eux le soir...

Cependant des Jaunes innombrables chevauchaient les chameaux de l'Islam... Les Portugais refaisaient la conquête de Bombay, tandis que l'Angleterre, partie en guerre contre l'Australie et l'Asie tout entière, demandait à l'Amérique du Nord de surveiller la France et ses alliées, les Républiques du Sud: car il fallait bien que les mineurs belges pussent aller fouiller les limons du Yang-Tsé, et qu'il fût permis aux Juifs, émigrés pour la seconde fois de Palestine, de se purifier dans les eaux sacrées de l'Amazone...

Le meneur de tout ce jeu se tenait au zénith, comme le maître des marionnettes, dans un plan vertical pas-

sant par l'Equateur. Il rappelait l'Ange et ses méthodes. Il était bon et sévère. Délégué consciencieux, il mettait à sa tâche d'autant plus de zèle et d'attention qu'il était flatté d'avoir un spectateur. Ce qui faisait que des milliards d'hommes et d'animaux s'entremêlaient et s'entrechoquaient sous sa direction dans un délire toujours croissant, et un désordre de plus en plus parfait.

Le surmenage n'avait cependant pas privé l'explorateur de tout bon sens. Il avait toujours préféré les voyages autour de sa chambre aux lointaines expéditions, qui lui donnaient plus de désillusions et de menus tracas, avec moins de profit. Mais, trop important de sa nouvelle condition, il avait eu le tort de prendre cette fois l'Univers pour chambre, et de remplacer la rêverie par des expériences concrètes. Le spectacle absurde, quoique peut-être prophétique, qui apparaissait maintenant à son esprit fatigué, lui donna à penser qu'il valait mieux renoncer à son ambition. Même un citoyen de l'autre monde ne saurait forcer son talent. A cette leçon de modestie, s'en ajouta une autre non moins profitable: c'est que sa destinée n'était point davantage dans des spéculations démesurées. S'il voulait parvenir à une fin raisonnable, il lui fallait viser moins haut et moins loin. Il était ramené à un état plus humble, humain pour tout dire. Il le sentait fort bien, et finit par se résoudre, non sans mauvaise humeur, du reste, à chercher refuge et repos dans quelque solitude, tout comme un Alceste désabusé ou un ermite repentant.

Laissant derrière lui sa patrie et les terres trop peuplées, il s'éloigna donc lentement à travers le continent. Il parvint ainsi, non sans hésitations, à une contrée neigeuse, vaste plaine presque déserte, parsemée de forêts de sapins et de bouleaux. C'est l'une d'elles qu'il choisit pour y faire sa retraite. Son intacte profondeur le saisit et l'intimida. Comme un enfant, il redouta de s'y sentir perdu. Et il se reposa au bord d'un mauvais chemin qui la traversait, piste de boue durcie et de neige, où se voyaient des traces du passage intermittent des hommes.



Il demeura longtemps dans cette solitude, d'où le froid et la neige écartaient presque toute vie. Des pistes légères tracées par les loups s'y perdaient entre les troncs givrés; les fourrés étaient muets et hostiles. On n'y entendait guère d'autre bruit que le présage maudit de la chouette dans l'ombre, ou le hurlement de quelque chien sauvage aboyant à la lune ou lamentant sa faim. Là, la lassitude de l'Errant trouvait quelque repos. Il se bornait au seul effort de fermer sa conscience à tout ce qui n'était point le désert environnant, et demeurait ainsi comme un homme aux paupières mi-closes, volontairement étranger au tumulte vivant, et dont presque seuls les souvenirs et les rêves viennent déplier la pensée.



Monotone passait ainsi un temps qu'il ne mesurait plus. Les saisons changèrent, amenant un peu de vie, puis revint le reposant hiver et ses longs mois complices du reclus. Rien ne semblait devoir modifier le cours séculaire de l'existence de la forêt, quand un soir apparut un visiteur anormal: chemineau misérable, accoutré comme un bandit, avec une allure violente et accablée et un orgueilleux visage. Géant maigre et robuste, il marchait à pas irréguliers, tantôt paraissant en proie à une mortelle souffrance, tantôt ricanant, s'arrêtant, frappant le sol de son bâton. Construit à une échelle supérieure, tout en lui était énorme, effrayant et harmonieux. Le vent du soir rebroussait sa barbe et ses cheveux et mordait durement sa face. Mais il poussait sa marche pénible avec un air de défi...

Il finit cependant par se laisser tomber au pied d'un sapin, et resta immobile, regardant la forêt. Puis ses traits se crispèrent, ses yeux se fermèrent et un rictus pareil à celui d'une bête de proie découvrit des dents brisées. Il poussa quelques gémissements, s'apaisa, puis il dit:

— Salut, voyageur! Bonjour, mon frère!

Il se mit à rire avec fracas. Puis il tira de ses poches

un morceau de pain qu'il entreprit de dévorer. La tâche le rebuta bientôt. Il jeta sa pitance en grommelant:

— Pain vieux, pain dur, dur comme une pierre. Les brutes ont cassé mes dents... Tu es heureux, toi, camarade, reprit-il brutalement, tu n'as plus besoin de manger.

— Ils ne peuvent pas te faire de mal, cria-t-il. Tu es craintif, pourtant, fils des hommes. Pourquoi as-tu peur de moi?

Il parut de nouveau torturé, et tomba dans un rauque silence, respirant avec effort et râlant presque.

L'invisible Solitaire était en proie à une sorte de terreur devant cet être humain qui connaissait sa présence et semblait lire sa pensée comme sur un visage. C'était bien à lui que s'adressait l'autre. Il n'en put douter quand le misérable poursuivit:

— Je souffre et je souffrirai toujours, mais rien n'éteindra ma vie ni mon orgueil. Je t'appelle mon frère, et tu peux en être fier. Errant et proscrit comme toi, je te dépasse pourtant de tout mon destin. Je suis celui qui souffre. Et c'est bien ainsi.

Il se coucha en geignant, avec une expression d'angoisse. Sa bouche parlait contre le sol:

— C'est ainsi que je dois demeurer, gisant et torturé. C'est ainsi que doit se poursuivre ma terrible histoire. Dis-moi, ignorant, stupide, méprisable enfant de la terre, as-tu jamais cru à la fable de Prométhée?

Il découvrit une large cicatrice à son flanc.

— C'est là que siècle après siècle, la dure vengeance de mon père s'est acharnée sans répit. Tu m'as toujours, sans doute, pris pour un mythe. Soit! Les mythes valent bien la plupart de vos vérités. Ils expriment des réalités profondes, telles que cette vaine et éternelle souffrance... Pourquoi Prométhée le maudit n'existerait-il pas, comme le Mal lui-même?

Il prononça encore quelques paroles sans suite, puis se redressa et parut de nouveau furieux.

— Mais es-tu seulement digne de t'intéresser à mon destin! Pauvre idiot! pauvre âme d'homme, qui te crois invisible et cachée, et te refuses à croire à ma présence!

Mais mes yeux sont parfaits, comme ce que les dieux empruntent à la Nature! Comme une nuée, je ne sais quel voile charnel t'enveloppe encore et dessine les formes que tu habitais... Et crois-tu que mon esprit ne devine pas ta tremblante pensée, nue et démasquée sous cette ombre de matière?

Il se tut, tandis que la neige recommençait de tomber. Ses cheveux en retenaient les flocons, ses jambes tremblaient sans qu'il parût y prendre garde. Il demeura longtemps comme perdu dans un songe tragique. Le Revenant, stupéfait, se sentait de plus en plus subjugué et empli d'épouvante. A la fin, la curiosité et la honte de sa faiblesse triomphèrent de son désarroi. De tout son vouloir et de toute sa pensée, il tenta de répondre à l'étonnant personnage.

— Pourquoi me mépriser et m'insulter, toi qui, à ce que je crois, as tant aimé mes semblables? J'ai appris, encore enfant, la douloureuse histoire de Prométhée, avec les exploits des héros et des dieux. A moi qui te ressemble maintenant, bien qu'ignorant et faible, veux-tu expliquer ta présence? Es-tu venu me secourir, me conseiller et m'éclairer? Je te croyais condamné pour l'éternité, et peut-être mort à ton tour... Mais je vois qu'il ne faut s'étonner de rien, ni surtout du caprice des dieux...

— Les dieux... Les dieux ont-ils encore des caprices? dit l'autre avec accablement.

— Prométhée, le Feu, reprit-il. On se souvient donc de cette vieille histoire!... L'étincelle dérobée et donnée aux mortels malheureux, la fureur jalouse de Zeus, le vautour acharné sur mon flanc — les siècles qui coulent autour de ma souffrance... Et voici que des hommes étranges ont escaladé le rocher, fait claquer leur armes, et rompu les chaînes à l'aide de ce feu qu'ils tenaient de moi! Ah! qu'ils me parurent forts et industrieux et nobles, à ce moment!

— Buvons à ce grand peuple, buvons ce fier alcool que j'ai volé en passant! Il se gorgea voluptueusement du contenu d'une bouteille qu'il tira de ses hardes.

— Cet autre fils du Feu est chaud et bien bon, fit-il avec respect.

Il se mit à blasphémer en diverses langues, brisa sa bouteille, puis se ressouvenant de son compagnon:

— La vie des dieux, proféra-t-il en manière d'excuse, comme celle des hommes, est faite de contrastes. Les grands poètes sont des ivrognes, les belles âmes habitent des corps de moujiks crasseux. Les abeilles de l'Hymette butinaient dans l'ordure, et l'Olympe, hé! hé! l'Olympe était peuplé de brutes et de p...

— Je n'en doute pas, répondit le Revenant. Mais explique-moi donc plus clairement l'état où tu te trouves, et ta présence dans ce lieu perdu.

— Bien, dit le vagabond. Je suis ici parce que les hommes me dégoûtent. Parce qu'ils n'ont de grand que leur orgueil. Parce qu'ils ont renié l'Esprit. Parce qu'ils ne connaissent plus d'autre idole que leurs machines. Parce qu'ils ont commis le Péché suprême: ils ont tué en eux la dignité de l'Homme. C'est ce qu'on appelle la Révolution.

« Je le leur ai crié quand j'ai compris quels desseins ils voulaient me faire servir. Je reconnais qu'ils m'ont galamment traité et qu'ils m'ont essayé à des postes de choix: soldat de guerre civile, pourvoyeur de bourreaux... Car ainsi se distribue en série la doctrine et la servitude. Le bonheur vient par surcroît. C'est le Progrès, qu'ils entendent bien imposer à l'Univers. »

Il se dressa:

— Je suis sanglant parce que, rebelle, ils m'ont assailli, traqué, et ont tué dans mes bras la femme qui m'aimait, seule douceur et seule espérance que j'aie connues parmi eux... Je l'ai durement vengée, certes!... Et je suis demeuré avec elle, entouré de cadavres et de terreur et déchiré de blessures, mais toujours immortel, hélas!

Il se tut. Il était devenu grandiose, et son visage s'ennoblissait d'humaines larmes. L'Errant respectait son silence. Mais le dieu reprit, d'un ton de passion contenue:

— Elle était bravement morte pour moi. Tombée

comme un soldat. Il ne fallait pas la pleurer, mais lui faire des funérailles de héros.

Son corps ne devait être souillé ni par les hommes, ni par les femmes, ni par les bêtes, ni par cette terre maudite. Je l'ai donc pris contre ma poitrine, raidissant, et alourdi du poids de la mort.

Son sang coulait encore chaud et se mêlait à mon sang et à la lueur de mon corps.

Sans faiblir, je l'ai porté dans la nuit et dans le jour et dans la neige.

Qu'elle était lourde, au soir tombé, quand j'atteignis enfin la forêt...

Mais la forêt m'accueillit comme un temple, et elle se referma sur nous...

C'est au milieu d'une clairière perdue, poursuivit-il avec violence, que je bâtis mon bûcher. J'arrachai des buissons, traînai des arbres morts, brisai de jeunes troncs, entassai un échafaud haut comme moi-même: dernière tâche de ma vie d'homme, accomplie avec quel cœur et quel désespoir! J'y jetai mon manteau et ma coiffure d'esclave, puis, sur le faîte, de mes bras raidis, j'étendis pieusement le corps de mon ami... La nuit était maintenant tout entière dans la forêt, argentée et pleine de silence.

Je reculai et tombai haletant. Il m'a fallu encore du courage pour ne point défaillir... Mais elle attendait... Alors, titubant, me traînant à genoux, je me suis approché du bûcher et j'y ai mis le feu...

Ah! que j'ai joui de le voir une dernière fois s'éveiller entre mes mains, le Divin! puis s'animer, sournois, ramper et jaillir, siffler et pétiller d'allégresse, et s'épanouir, le Dévastateur, avide de la plus belle des proies, jusqu'au triomphe éclatant du brasier!

Toute la nuit je suis resté, insensible, près des flammes qui faisaient craquer ma peau. Rien ne venait troubler ma besogne; seul au loin un chœur de loups apeurés et curieux hurlaient une longue plainte... Je pressais, j'avivais le feu, lui jetant encore des arbres à dévorer. Moi et le feu nous avons travaillé en délire jusqu'aux lueurs du jour: il ne resta plus alors dans la clairière, auprès de

mon lourd sommeil, que le tas de cendres rougeoyantes et fumantes où s'était dissoute la forme la plus pure qu'eût jamais rêvé de caresser un dieu.

Il y a deux jours de cela, reprit-il, soudainement calme. Quand je revins à la vie, ce jour d'hiver déclinait déjà, les cendres étaient encore chaudes, tout alentour les hautes branches des arbres, en dépit de la neige, étaient calcinées et mortes et formaient un cercle désolé... Je pris alors ma décision : Pour elle, j'aurais consenti à vivre avec les hommes, jusqu'à ce qu'elle mourût... Mais seul et meurtri, sans guide, je reviens sur mon chemin: Prométhée retourne à son rocher. C'est bien le seul lieu où il puisse désormais tenir son état. Je n'accepte pas l'humiliation de la délivrance... Mes chaînes sont rompues, mais, volontaire, je reviendrai m'étendre parmi leurs débris. Là je me rirai de Zeus, s'il est encore un souvenir de Zeus... Je me rirai de cette famille de vautours, dont j'ai connu la longue lignée, habituée à leur traditionnel festin: ils doivent encore crier de l'indignation d'avoir perdu leur privilège! Je les tuerai avec les armes des hommes. Alors là-haut, je n'aurai plus affaire qu'aux vents et à la foudre. Si l'homme veut m'approcher encore, je roulerai sur lui les rochers, et je trouverai bien une escalade qui le rebutera. Et je tâcherai de l'oublier à jamais, à la face du grand Ciel et du vieil Océan...

Mais il est temps. Ils sont à ma poursuite. Suis-moi, toi qui es maudit et fier comme moi. Tu me consoleras de ma ruine, je réconforterai ta faiblesse, et jusqu'à ce que le Temps ait rongé le dernier sommet, nous y pourrons jouir de notre orgueil et mépriser les hommes et les dieux.

Comme nulle réponse ne lui était faite, le Vagabond se leva et apparut immense sur la pourpre étendue au couchant, par delà les troncs dressés en témoins impassibles.

— Entends-tu les chiens lancés à ma poursuite? J'ai la gloire d'être traqué comme un fauve! Demeure donc avec eux, si tu n'es qu'un esclave... Allons! tu as raison : il faut te soumettre. Il faut plier, il faut prier, il faut souf-

frir... Et moque-toi de Prométhée le naïf, qui a osé croire et aimer, et qui espère peut-être encore en l'impossible rachat des hommes!

Lors, le grandiloquent personnage ramassa son piètre bagage, et, redevenu un vagabond ordinaire, jurant, blasphémant, boitant, il prit la direction du Sud, avec la précision d'un oiseau migrateur. Comme il disparaissait dans la forêt, il s'arrêta un instant et se retourna pour crier:

— Si tu ne crois pas à Prométhée, crois-tu du moins à Satan?

Son rire énorme éclata, et sa voix clamait:

— Soumets-toi, chien perdu! soumets-toi!...

Longtemps encore dans l'air humide, elle roula, lointaine et amère, emplissant d'échos en échos l'espace et le silence du soir : « Soumets-toi!... Soumets-toi!... Soumets-toi!... Soumets-toi!... »

VII

TEL Q'EN LUI-MÊME ENFIN L'ÉTERNITÉ LE CHANGE

Les vols hésitants du proscrit avaient repris, monotones et sans joie. Il avait abandonné sa solitude, dont il craignait maintenant les obsessions et les pièges... Il était fatigué de lui-même et de sa propre pensée. Que signifiait cette rencontre, cette histoire de dieu déchu? Etait-elle faite de réminiscences ou de réalités? Tentation d'un génie maléfique, ou vision prophétique née de ses propres rêveries? Mal réveillé de son engourdissement, il se sentait plus las, plus désemparé qu'aux plus mauvais jours de son existence terrestre, qui avait pourtant été assez mouvementée. « J'ai la tête lourde et les jambes molles », songeait-il, comme s'il eût encore à sa disposition des jambes et une tête. Il se révoltait contre cette nouvelle injustice qui le faisait souffrir dans des organes dont il se croyait bien débarrassé — puisqu'il lui était impossible de découvrir même l'endroit où leurs atomes, continuant leur existence mécanique, travaillaient allègrement à s'intégrer à la nature, à refaire de l'humus, à perpétuer leur immémorial circuit au travers de vies végétales, animales, humaines peut-être.

Il souffrait encore plus cependant de ce besoin de savoir qui était devenu, croyait-il, sa seule raison d'être: et il n'était pas de suicide possible qui pût l'en affranchir! Il était condamné à tourner dans son moulin, excédé des réalités autant que des chimères. Où allait l'Univers? Y avait-il une Vérité, une Justice? Où était l'explication de la vie et du destin des hommes et des choses? Où était enfin l'issue de sa propre aventure? Tant que l'être n'est qu'une vie prise dans la matière, il a assez à faire, à la rigueur, avec cette lutte perpétuelle qui est la Loi universelle, avec tous ces besoins, ces devoirs, ces efforts, toute cette ingéniosité enfin à durer et à se prolonger... Mais une âme libérée, isolée, et presque aussi ignorante qu'ignorée, que lui reste-t-il, si elle ne peut rien apprendre? Son tourment lui apparaissait bien choisi, supérieur en raffinement à celui de Prométhée lui-même et il supportait avec peine ce rôle de badaud auquel il était réduit. Badaud de haute classe, il est vrai, et assez puissamment outillé: mais il ne trouvait là qu'une plus écrasante ironie et une humiliation plus inexplicable. D'autre part, renonçant à pénétrer les intentions du Justicier, il ne voyait pas d'où lui pourrait venir la lumière rédemptrice annoncée par l'Ange, et ne se sentait pas le courage de l'attendre davantage. Il eût souhaité redevenir un homme ou même un animal, — fût-ce le plus bas et le plus chétif...

Et comme un pauvre homme, il ne désira plus que revoir son pays, les champs, les rues, et la foule même, pourvu qu'elle fût bariolée des visages de sa race.

...Rapide comme la lumière — c'était bien le seul avantage de sa condition — frémissement infime parmi le réseau des ondes déroulées autour de la terre, il vint se fondre un soir dans la pâle et bleue douceur d'un printemps de sa ville.

Elle le pénétra longuement. Il l'aspira, s'y baigna, comme un prisonnier rendu à l'air léger du dehors, qui ne vient qu'à regret s'alourdir dans les relents du cachot. Longtemps il se contenta de cette jouissance, qu'il éprou-

vait plus sensuellement qu'au temps même de sa vie charnelle. Il en était purifié et délassé. Mais si assaini et allégé qu'il se sentît, son inquiétude assoupie pour un temps ne l'avait pas quitté. Plus vaillant à supporter sa peine, il devait pourtant la subir, et continuer son rôle de chercheur d'énigmes...

Il n'était pas assez frivole pour se distraire en se mêlant à l'existence intime des « vivants » véritables, et percer leurs pauvres secrets, à la façon d'un Diable boiteux. Il ne s'en souciait guère, du reste: que lui importaient les myriades de faits dont sont tissées les vies quotidiennes des hommes, avec leur bêtise et leur grandeur, leurs vilenies et leurs héroïsmes? Tout ce détail ne vaut que par le nombre, la masse, et les grands traits qui en résultent: on s'intéresse au développement d'un être, mais qui s'attarderait, sinon pour une recherche scientifique et élémentaire, à la minuscule activité de ses molécules?...

Lui moins que personne, certes... Il advint dès lors qu'un jour, au sein de sa ville, comme il ressentait de plus en plus profondément ces lieux lourds d'Histoire et d'avenir, il se posa d'une façon nouvelle le problème de sa destinée: « Puisque l'Ange m'a condamné à être ce que je suis, que veut-il que je devienne? » Par là, pour la première fois, sans qu'il se l'avouât encore, son orgueil commençait à fléchir...

L'exemple de Prométhée lui plaisait et le choquait en même temps. Il n'aimait pas l'excès et l'emportement de son orgueil, tout en admirant sa puissance. Mais Prométhée était un dieu, ou un mythe, et lui, rien de plus qu'un esprit, hélas! trop humain. La solitude éternelle et farouche, il l'envisageait certes comme une fin honorable, mais il ne voulait s'y soumettre que lorsqu'aurait échoué l'expérience qu'il méditait... Avec sa logique coutumière, il résolut en effet de ne plus se comporter en vagabond fantaisiste et désabusé, et de tenter la scrupuleuse revision de ses sentiments, de ses jugements et de ses fautes. Etude objective et examen de conscience à la foi... Après quoi, il attendrait la réponse du Seigneur.

Mais viendrait-elle jamais? Il en doutait, et la drama-

tique vision de la forêt lui apparaissait plus encore comme un avertissement que comme une épreuve. Soit. Il acceptait le présage. En tout cas, le châtiment était noble et de choix, et digne du plus susceptible amour-propre : « Raison de plus, pensa-t-il, pour jouer le jeu sportivement et, que Dieu me pardonne, reconnaître la loyauté d'un tel adversaire. Je ferai tout, de toute ma conscience, pour découvrir mon erreur, si erreur il y a. » C'est ainsi que Jacques le Revenant recueillit son courage et se montra, malgré ses aberrations, digne encore de lui-même.



Il s'agissait désormais de trouver, dans les choses mêmes qui, au moment de sa mort, ne lui avaient laissé qu'amertume et déception — il s'agissait de découvrir, dans la mouvante multitude, les raisons de croire et d'espérer qui lui avaient manqué jadis à l'arrière de la bataille: en somme, rien de plus ni de moins que quelques signes certains de noblesse et de fierté, et, au milieu des tares et des faiblesses, cette grandeur qui, pour lui, s'était limitée à une élite de combattants. Il souhaita sincèrement en apercevoir enfin la trace brillante parmi les remous de la vie, dans les flots mêlés des survivants et des générations nouvelles, et sentir son cours vivifiant circuler dans une terre invincible. Rien de tout cela ne lui était apparu encore: peut-être la faute en était-elle à son esprit prévenu, qui ne lui faisait retenir, avec une joie désespérée, que les prétextes à son ironie et à son dégoût... Résolument, comme un nageur explorant à longues brasses de glauques profondeurs, qui s'éclairent pour lui quand il s'y est plongé le cœur assuré et les yeux grands ouverts, il erra longuement, attentif et patient, dans la houle humaine. Longuement, comme un squale invisible, il passa et repassa, s'abandonna à des tourbillons, remonta des courants, frôla des corps et des âmes... Il ne rencontra pas ce qu'il cherchait.

★

Il se heurtait partout et d'abord à une volonté d'oubli. Il était certes naturel, et humain, il était salutaire qu'une réaction, même violente, succédât aux angoisses et aux souffrances... Ce n'est point, après tout, la marque d'un peuple faible, après de dures années de combat, que de danser sur les tombeaux... Mais un peuple fort n'oublie pas qu'il est le maître; mais un peuple fort, s'il se doit d'être généreux, ne laisse pas souiller ses armes ni ses bras. Il ne permet pas que s'effrite son œuvre, ni que se fane la mémoire de ceux qui l'ont scellée. Il ne doit pas, sous aucun prétexte d'idéal, renier jusqu'à sa gloire.

Ce nom de Gloire, le plus riche peut-être et le plus éclatant de sa langue, l'exilé le voyait tourné en dérision, périmé, mis au rebut et presque détesté: les lâches se vengeaient; les politiciens jaloux prenaient avec eux leur revanche, et les démagogues tenaient le forum. Froids calculateurs entraînant de pauvres exaltés, ils criaient leur amour pour leurs ennemis étonnés et agitaient un nouveau drapeau... Cependant tous les jours moins nombreux étaient les intègres soldats rentrés naguère avec leur illusions et leur belle dureté. Ils perdaient peu à peu jusqu'à leur fierté, finissaient par douter de leur cause, se laissaient convaincre qu'ils n'avaient fait la guerre *que* pour la Paix!

Les malheureux n'avaient jamais autant pensé à cette nouvelle idole qui prétendait effacer dans leurs cœurs l'image et jusqu'au nom de la terre des ancêtres! Divaguent-ils ou mentent-ils, les nains présomptueux qui prétendent instaurer son règne éternel? La loi de la Nature n'établit pas que l'homme soit créé plus pour la quiétude de la paix que pour le trouble du combat. L'une et l'autre sont, au même titre, un aspect, un instant de la vie: ainsi s'opposent les faces d'un solide, ainsi la lumière et la nuit se succèdent et se remplacent. Faits nécessaires, rythme même de l'innombrable Univers : jusqu'à nouvel ordre peut-être? Mais qui donc peut donner l'Ordre, et quand? A-t-il été jamais inscrit dans

le plan du Destin?... Les rêveurs prétendent-ils y pourvoir demain, en brisant simplement leurs armes, et en exorcisant le démon belliqueux?...

— Mais à quoi bon rêver à mon tour, se disait l'Errant, puisque tel peuple qui n'a pas les mêmes raisons que le mien de demeurer pacifique ne cache pas l'orgueil de ses vaincus, ni ses appétits de horde, ni l'attrait farouche de la sanglante aventure? Est-ce lui le peuple fort? Est-ce lui le vrai vainqueur?

Mais à cette question il entendait, viles comme celles d'esclaves affranchis, des voix d'hommes de sa race répondre trop souvent :

— Tout plutôt que la mort! Tout plutôt que la souffrance! Il n'y a pas de gloire, il n'y a pas de honte devant la Paix!

Cela, des anciens le disaient, de ceux qui avaient combattu, empressés aujourd'hui à rejeter le manteau glorieux de leurs épaules, comme une tunique infernale : et, ce qui était plus douloureux encore, de jeunes hommes intacts le répétaient, les uns reniant brutalement les grandeurs d'un autre âge, les autres s'efforçant de cacher leur égoïsme sous de suspectes élégances d'esprit... Ah! les lauriers de leurs pères ne les empêchaient pas de dormir! et leur jeunesse ne connaissait d'autre besoin que de jouir d'elle-même!... Etaient-ils vraiment tombés à ce degré de la décadence où la servitude pèse moins que l'effort, et où la vie des lâches est préférée à la mort des héros?

Ainsi s'attristait l'Errant, qui voyait les lumières de l'esprit et de la foi vaciller et s'affaiblir tous les jours davantage au ciel de sa patrie.



Cependant de grands hommes mouraient, qui avaient été les Maîtres des heures suprêmes. A la vérité, de l'émotion s'élevait autour de leurs funérailles; le recueillement, la piété semblaient les entourer pour un temps, puis le voile retombait sur eux, après les discours et les monuments officiels... Mais que vînt à disparaître

tel apôtre de l'Illusion, tel éducateur de la lâcheté publique, proclamé grand homme d'Etat, et son cortège funèbre se terminait en une hurlante mascarade, brandissant enseignes et drapeaux, insultant aux soldats révoltés et impassibles, et bien décidée surtout à exploiter son mort! Paradoxe entre tant d'autres... Tout était désordre et sophisme; et les esprits dévoués à la fausse image de la Paix, s'abandonnaient à une mystique dissolvante qui allait jusqu'à la superstition et à la sauvagerie...

— Hélas! constatait-il une fois de plus, ce n'est pourtant pas pour cela que nous sommes morts... En reste-t-il même, dans cette foule, qui seraient capables, comme je l'ai fait, de trouver dans un égoïste sacrifice une façon désespérée de s'ennoblir?

Seule, pourtant, la phalange des hommes voués aux armes, obscure, à peine tolérée, presque méprisée, le frappait encore par ce qu'elle maintenait de fier, de profond et d'incorruptible dans la molle confusion de la chose publique. Il retrouvait encore vivace l'attraction de ce milieu formé d'hommes et d'hommes seulement, qu'il appelait jadis le grand Monastère du front et que la guerre avait peuplé d'ascètes nouveaux... Il en avait alors goûté, à chaque retour, avec une fierté joyeuse qui lui faisait oublier un moment les déceptions et l'arrière, la triple discipline du devoir, du péril et de la règle. Dans ce qui le perpétuait maintenant, la tradition survivait, sous l'habit conservé: mais qu'était cette lueur, dans ce brumeux chaos? Qu'était cette force contre cet énorme affaissement?... Un poison insidieux et sûr envahissait de plus en plus les veines et les muscles du géant vainqueur. « Mon peuple ressemble à un héros vieillissant et dégradé, pensait Jacques avec angoisse. Qui donc le sauvera de la déchéance? »

Vers qui se tourner? Où étaient les flambeaux et les guides? Mais les maîtres de l'heure, issus des Assemblées, y retombaient tour à tour, comme des génies enchaînés et maudits...

Sa lucidité ne s'y trompait pas: cet abandon d'une

grande nation lui valait le ressentiment et le mépris des peuples : tout en cherchant à en tirer profit, ils ne lui pardonnaient pas de manquer à sa mission. L'Errant en ressentait l'amertume d'un affront public. Il en conçut peu à peu un tel découragement devant l'insoluble problème qu'il finit par renoncer à toute activité nouvelle.

Sa jactance l'avait bien abandonné, et même tout esprit de révolte... La pensée lui était venue néanmoins que s'il ne trouvait rien, c'est qu'il n'y avait rien... et qu'il se pouvait qu'il ne fît que subir l'injuste et irraisonné dépit du Très-Haut. Mais il ne s'y attarda pas, car il lui répugnait au fond d'envisager son Seigneur sous cet aspect de Dieu barbare et trop humain, à la manière d'une simpliste imagerie d'Epinal... Il ne « crânait » plus : le respect et l'effroi s'emparaient désormais de cette âme. Belle victoire de la patiente Toute-Puissance, armée de son éternité et du trésor de sa grâce...

Trouvait-il quelque apaisement dans ce nouvel état? La résignation ne pouvait suffire à cet esprit fier et inquiet, qu'aucune foi véritable n'éclairait ni ne soutenait. Il demeurait, en définitive, accablé et malheureux, avec encore un reste d'orgueil, accroché comme un vieux trophée à la ruine de sa solitude.

Autour de lui, le Temps des vivants s'écoulait, comme un flot que n'effleurait même plus son regard désenchanté!



Il lui advint cependant, alors qu'il flottait au hasard dans l'air de la ville, à l'heure d'un crépuscule, de se fixer, ce soir-là, parmi les flocons d'une brume légère, au sombre flanc d'une voûte de pierre. Or, l'étrange majesté du lieu le saisit aussitôt. Et il vit qu'il se trouvait au bord d'un tombeau...



Il n'en est pas, il n'en peut être dans le monde de plus imposant. D'innombrables sépultures ont déjà parsemé la terre, et attiré le regard, la méditation ou l'ironie. Mausolées ruinés et oubliés, monuments indestructibles et

géométriques, que les Egyptiens ordonnèrent selon des calculs de géodésie et d'astronomie, comme pour se faire les complices du Ciel et du Temps, forteresses encadrant la couche funèbre des conquérants asiatiques, — sarcophage de porphyre où dort un prodigieux empereur, sous un dôme élevé par les rois qui furent avant lui, — rocher battu par les flots qui chantent la naissance et le sommeil du plus tourmenté des génies, — et toutes les demeures de tous les rois morts, et les gisants harnachés des églises féodales, et les effigies que parfois se décernent, hélas! les vanités enrichies et bourgeoises... Gloire, hommage, respect, honneur, mesquinerie, orgueil: l'Errant avait déchiffré ces invisibles inscriptions cachées sous le grain de la pierre. Elles pouvaient le retenir un instant, comme des lueurs, l'avaient saisi parfois: mais la sombre idée du néant venait bientôt réduire à son niveau ces grandeurs et ces naïvetés; et, comme un messager funèbre, du même coup d'aile il dispersait les vains flambeaux et reprenait les chemins de l'oubli.



Au cœur de l'Inde, pourtant, parmi tant de sépultures royales érigées sous le signe de la puissance, un mausolée fameux l'avait ému soudainement comme une très belle femme. C'est qu'il est l'expression même de l'Amour. Là, c'est la tendre passion d'un monarque qui l'emporte... Aussi, l'œuvre issue du génie d'un artiste, — mis à mort, dit la légende, aussitôt qu'il l'eut achevée, — et du cœur de l'impérial amant, prend-elle une signification profondément humaine et semble-t-elle marquée du sceau de la vie. On ne songe guère à la mort, ou du moins à l'horreur de la mort, devant la petite tombe couchée sous les hautes voûtes blanches et ciselées du Taj-Mahal... La Reine règne encore, par la grâce d'un amour qui ne s'éteignit qu'avec la vie de son époux et se perpétue encore dans la clarté charnelle du marbre, dans ses échos étrangement sonores comme des chœurs invisibles, dans ce trouble qui étreint les cœurs et saisit les sens des pèlerins...

Tant de passion et tant de grâce donnaient jadis à cette tombe une grandeur et un attrait demeurés sans doute incomparables, — jusqu'au jour cependant où naquit celle qui, plus sévère, retenait maintenant l'Errant avec une force presque douloureuse.

Une double arche croisée, ouverte aux quatre vents du ciel, puissamment assise, traversée par une longue voie triomphale, domine le rayonnement des plus belles avenues de la ville. La pourpre du soleil à son déclin s'encadre dans la plus haute voûte. Les pieds de l'édifice sont déjà dans l'ombre, que les derniers rayons, rasant les toits voisins, baignent d'un ton de chair vivante son sommet carré et robustement élancé. Des guerriers de pierre, des combats, qui s'illuminent dans la nuit, ornent noblement ses faces ou courent en frises tout autour. Des noms de victoires et d'hommes de gloire, gravés dans le granit, se pressent en multitudes sur les cintres intérieurs. Grandiose monument qui attendait pourtant depuis un siècle, pour être achevé, que vînt s'inscrire dans le sol, entre ses assises, une simple dalle funèbre.

Du jour où elle fut scellée, de triomphal il devint sacré. Créé pour la renommée, il fut désormais le lieu d'un culte nouveau... Aucune divinité pourtant ne le hantait, en effigie ni en esprit.

Une simple dépouille était seulement venue s'ajouter à ses fastes. Aucun nom ne la révèle, bien que celui qu'elle possède figure sur une liste innombrable. Elle n'a plus de nom connu, mais elle répond à tous; elle est la liste tout entière et même davantage. Elle exprime la somme obscure des mérites comme des faiblesses d'une communauté militante et souffrante, où la gloire se veut indivise comme la prodigue lumière. Elle est une foule et un symbole : l'Exilé y reconnut avec angoisse la multitude du « no man's land » et des ossuaires... Il s'y reconnut lui-même, paria de la bataille et proscrit de la mort.

L'hommage lui plut. Il en apprécia d'abord en artiste

et en guerrier le sobre appareil; puis, peu à peu gagné par l'indicible grandeur de l'anonyme Présence, il s'abîma près du bouclier de bronze posé comme une offrande sur la dalle même, au-dessus de la tête de son frère inconnu. En ce lieu, un feu léger, inextinguible et dansant dans le vent, semblait jaillir du sépulcre... Il en goûta réellement la chaleur, il en subit la brûlure, ressentit son éclat allègre, éprouva sa vitalité rayonnante... Calciné et bienheureux, souffrant et ravivé, il s'abandonna pour un long temps au gré de cette nouvelle et fascinante épreuve.

Fallait-il qu'il doutât encore? N'était-ce pas là le signe qu'il cherchait?... Cependant, les pèlerins, les hommes qui venaient chaque soir en groupes désignés selon un ordre strict et quasi militaire, apportaient-ils vraiment là la foi et le respect profond qui eût racheté et démenti les hontes quotidiennes? Y avait-il là mieux que curiosité, rite machinal, gestes créateurs de l'habitude, sœur hypocrite de l'oubli? En tout cas, ces cérémonies ou ces visites se reliaient-elles à un sentiment profond, universel et sincère?

Il lui fallait une preuve plus éclatante, il exigeait une révélation: il avait droit à un miracle...

Le raisonneur réagissait encore en lui. Subitement, il voulut éprouver si ce corps inconnu n'était point celui qu'il avait tant cherché, *le sien*... Il s'en persuada aisément, et bâtit avec fièvre de beaux projets... Une fois reconquis, il ne pourrait certes le faire sortir, os et chair, de ce tombeau profond et lourdement scellé: mais il apprendrait du moins que son destin n'était point de jouer les Lazare. Il serait justifié de ne plus se chercher ailleurs qu'en lui-même; il choisirait alors son éternité; le corps laissé à son prestigieux repos, son âme rejoindrait peut-être le divagant Prométhée, avec la satisfaction d'un destin doublement exceptionnel... Il n'avait plus qu'à user une dernière fois de son pouvoir d'ombre subtile, et commettre, avec respect, le sacrilège nécessaire.

Avec une horrible émotion, il tendit sa volonté. Effort

inutile... Le sépulcre le repoussait. Etonné, irrité, il usa ses forces contre le phénomène: il en demeura étourdi et meurtri, rejeté cent fois comme l'eût été un corps par la pression d'une masse liquide et dense. Et il se sentit aveuglé d'une sorte d'accablante clarté.

Stupéfait, il dut s'incliner devant le prodige. Il fallait bien y reconnaître l'effet d'une de ces lois inaccessibles et à peine soupçonnées qui règlent les mondes et les destins... L'Errant n'était plus un rebelle. Penché sur un abîme de vérités encore confuses, il s'avoua avec un anxieux espoir qu'il abordait enfin une haute et sans doute concluante leçon.

Le Justicier lui avait accordé la lueur du miracle. Confrontant sa légèreté et sa critique avec la sereine majesté de la vérité celée, il comprit combien coupable et vaine avait été sa prétention de tout expliquer et de tout comprendre. Accumulées en lui comme les sons d'une mélodie sur un disque, les antiques voix de sa race s'éveillaient pour s'accorder à l'âme immense et millénaire qui s'opposait à la sienne et qui était l'âme de son peuple... Puissante et inconsciente comme une force élémentaire, riche des siècles révolus, lourde des secrets de l'avenir, jalouse de ses symboles comme un barbare de ses dieux, elle ne permettait pas que cette tombe fût profanée.

Le visionnaire se soumettait à cette Force qui lui apparaissait comme la lente coulée d'un métal en fusion, nette et pure en dépit des scories qu'elle charriait dans son dur éclat. Il possédait maintenant une certitude: tant qu'une telle retraite demeurerait inviolable, il ne fallait pas mépriser le peuple qui en avait la garde, ni désespérer de lui.

Pénétré par la révélation, il demeurait vaincu, en proie à la confusion et à l'extase: presque à son insu, il abjura et il crut.



Il perçut alors un frémissement, qu'il reconnut aussitôt: c'était celui qui avait accompagné là-haut la venue

de l'Ange. Il ressentit à la fois comme une étreinte puissante et le charme d'un sourire. L'Ange venait-il à son secours, venait-il guider sa pitoyable victime?

Dans son désarroi, il s'abandonna. Et comme cette forte et patiente douceur l'attirait vers le feu du Tombeau, il connut que la Foi et l'Humilité étaient les principales vertus des héros, et qu'en ce lieu d'élection l'attendaient peut-être le secret de la Rédemption et les clefs des Portes Eternelles...

G. DE LA TOUR DU PIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Georges Brunet : *Victor Hugo*, ouvrage illustré de 48 planches hors-texte en phototypie, Edit. Rieder. — Fernand Gregh : *L'œuvre de Victor Hugo*, Ernest Flammarion. — Paul Berret : *La Légende des Siècles*, étude et analyse, Mellottée. — Marc Blanchard : *Marie Tudor*, essai sur les sources du drame avec des notes inédites de Victor Hugo, Boivin. — John Heywood Thomas : *L'Angleterre dans l'œuvre de Victor Hugo*, Libr. E. Droz. — Martin Saint-René : *Les Visages de l'Amour dans l'œuvre de Victor Hugo*, H. Le Soudier. — Gaston Picard : *Hommage à Victor Hugo*, discours prononcé à l'Académie Montaigne le 22 mai 1935, Edit. de La Caravelle.

Malgré les attaques furieuses et réitérées dont sa mémoire et ses écrits ont été l'objet depuis une vingtaine d'années, Victor Hugo, lors du cinquantenaire de sa mort, a retrouvé, autour de sa sinistre tombe du Panthéon, des admirateurs en multitude. A en juger par l'empressement de ces fidèles, par la présence de nombreuses délégations étrangères, par les mille articles de journaux et de revues qui parurent ces temps derniers, son prestige, loin de s'éteindre, s'est maintenu intact en France et s'est accru au delà de nos frontières. Rien là que de très naturel. Les déblatérations de plumitifs bruyants n'influencèrent aucunement le goût public et il ne suffit pas qu'un plaisantin taxe Victor Hugo d'imbécillité pour que le poète se trouve découronné de son génie.

Peu à peu les érudits et les critiques, silencieusement occupés à étudier sa vie et son œuvre, ont découvert le pathétique de cette vie mouvementée et révélé l'ample majesté de cette œuvre. La bio-bibliographie hugolienne s'est enrichie, parallèlement à la bio-bibliographie balzacienne, d'une masse compacte d'ouvrages où abondent les lumières de tous genres. Il nous manque encore un travail synthétique, condensant les trouvailles d'innombrables chercheurs, dressant, sur son so-

cle, le géant tel qu'il était, au moral comme au physique, dans la réalité, et nous fournissant, au surplus, de sa production lyrique, épique, romanesque, théâtrale, historique, une analyse globale.

Il ne semble pas que ce travail synthétique soit près d'être entrepris. L'heure d'ailleurs n'a pas encore sonné de l'entreprendre, car des manuscrits, des notes, des lettres, des dessins inédits du poète surgissent chaque jour de l'ombre où les maintiennent les collectionneurs. Ces pièces offrent souvent de l'importance; elles peuvent modifier bien des opinions acquises.

A défaut d'une biographie d'ensemble, divers volumes ont été récemment lancés, d'intérêt plus partiel que général, mais qui contribuent à commémorer dignement le cinquantenaire de la mort de Hugo. M. Georges Brunet a publié l'un d'eux, sous le titre: **Victor Hugo**, dans cette collection: *Maîtres des Littératures* où figurent, à la fois, des « maîtres » véritables et des « maîtres » contestables.

Retracer une vie aussi mouvementée que celle de notre poète, rendre sensible la magnificence de son œuvre touffue, le tout en cent pages, n'était pas une tâche aisée. M. Georges Brunet a rempli cette tâche avec une rare habileté, comme en se jouant. Ayant admis que cette vie avait l'apparence d'un film, il l'a traitée comme un « scénariste » traite un scénario de cinéma, en style télégraphique. Les phrases, dans cette partie de son livre, se succèdent, rapides, invertébrées, le plus souvent privées de verbes, réduites à l'essentiel; mais elles restent évocatrices, riches de substance documentaire; elles font passer devant les yeux du lecteur des images pressées, situées dans les lieux où elles naquirent, et elles remémorent, en définitive, intelligemment, dans leur hâtive récapitulation, tout ce qu'il est utile de connaître d'une carrière fertile en incidents.

Dans la suite de son livre, usant d'une langue moins simplifiée, mais pittoresque et vivante encore, sans développements superflus, abondant en mots frappants, M. Georges Brunet s'efforce de nous ouvrir le cerveau du poète, de nous en révéler le mécanisme et de nous expliquer le fonctionnement de celui-ci. On lira avec agrément ces pages où Victor

Hugo visionnaire, naturiste, « animiste », primitif, voisine avec Victor Hugo idéologue et métaphysicien, tour à tour préoccupé jusqu'à l'angoisse du mystère de la destinée et du problème du bien et du mal, en perpétuelle méditation sur la mort, penché aussi, avec commisération, sur l'inégalité de la condition humaine.

M. Georges Brunet, prodiguant les citations choisies avec soin, étudie également Victor Hugo artiste et ouvrier du style. Ce n'est pas une mince gloire pour le poète que celle d'avoir libéré le vers du carcan classique. L'harmonie, le rythme, la cadence n'ont rien perdu à cette libération. La césure n'était pas indispensable à la sixième syllabe. Placée, selon l'utilité, en divers endroits de l'alexandrin, elle a contribué, avec le rejet, si mal apprécié des sectateurs de l'ancienne prosodie, à ménager des effets d'une grande beauté. Le texte de M. Georges Brunet est accompagné de 48 planches et d'une bibliographie succincte.

A **l'Œuvre de Victor Hugo** M. Fernand Gregh vient de consacrer un volume de vastes dimensions, un in-octavo de 530 pages. On sait que cet agréable poète fut choisi comme titulaire d'une chaire Victor Hugo à la Sorbonne et qu'en cette chaire il professa avec compétence, savoir et discernement. Son volume contient la matière de son cours, complétée de quelques chapitres nouveaux. On peut se rendre compte, en parcourant sa prose, de la belle conscience qu'il a témoignée à remplir sa tâche doctorale. Rarement, en effet, nous avons rencontré cours de Sorbonne plus riche de faits et d'observations.

En tête de ses leçons, M. Fernand Gregh ne nous cache pas que son travail a été écrasant. Peut-être l'a-t-il rendu lui-même écrasant en traitant un sujet trop vaste dans un espace de temps trop limité. Il l'a abordé avec le dessein de tenter « un essai de critique d'un poète par un autre poète », c'est-à-dire sans doute de se livrer à une critique impressionniste excluant tous problèmes de grammaire, de philologie et d'histoire. Il nous déclare, en effet, que, pour lui, la biographie ne doit pas intervenir dans l'étude analytique des poèmes telle qu'il la conçoit. « L'œuvre, écrit-il, existe indépendamment de l'auteur. » La biographie nuit à l'œuvre. Le public

s'habitue trop volontiers à négliger la seconde au profit de la première. Opinion contestable à notre avis. L'œuvre nous semble étroitement mêlée à l'existence de son auteur. Elle découle de certains états d'esprit ou de certaines circonstances matérielles en dehors desquels elle ne naîtrait probablement pas et qu'il est bon d'indiquer. Si Victor Hugo n'eût point pratiqué le spiritisme à Guernesey par exemple, peut-être quelques poèmes, parmi les plus beaux, de la *Légende des Siècles,* n'eussent-ils pas reçu la forme philosophique qui leur a été donnée.

La critique impressionniste, en matière littéraire comme en matière artistique, exprime le sentiment, le plus souvent apologétique, de son auteur. Elle convainc quiconque partage *a priori* l'admiration de ce dernier pour une œuvre donnée. Elle laisse indifférent quiconque ne la partage pas. M. Fernand Gregh ne l'a heureusement pas pratiquée en hugolâtre. Il se défend d'ailleurs de toute hugolâtrie. Pour montrer son impartialité, il censure assez souvent, dans son texte, et les idées, et les vers du poète, signale, de-ci, de-là, des exemples fâcheux de grandiloquence, de mauvais goût, n'hésite pas à déplorer des faiblesses inexpiables, nous entretient, sans grand enthousiasme, de son héros prosateur, bref donne des gages aux adversaires de Hugo, adversaires à qui Hugo apparaît comme une monstruosité surgie dans la République des Lettres et comme un sinistre corrupteur d'esprits.

M. Fernand Gregh craint beaucoup que le poète ne tombe dans le discrédit où l'on vit tomber Ronsard au début du XVIIe siècle et jusqu'à l'avènement du romantisme. Il signale, dans un chapitre de son livre intitulé: *La question Hugo,* les vicissitudes de sa gloire, laquelle fut contestée de son vivant même et subit dans la suite de furieux assauts. Est-il vrai, comme il l'assure, que Vigny connut un moment plus de crédit posthume que Hugo? Cela nous paraît bien improbable. Les parnassiens, les symbolistes, les admirateurs de Rimbaud et, plus récemment, les tenants de la poésie pure renièrent-ils réellement le maître? Admettons-le. Il est de bonne politique qu'une école nouvelle cherche à imposer ses doctrines en vitupérant celles d'une école antérieure. Hugo cependant semble avoir peu souffert dans son prestige des

dénigrements dont il a été l'objet. Rassurons M. Fernand Gregh. Qui connaît aujourd'hui les propos satiriques de Jules Lemaître contre le Titan? Lit-on encore les pamphlets de Pierre Lasserre contre le romantisme? Quelles œuvres maîtresses produisirent les groupes parnassiens, symbolistes et autres qui peuvent être mises en parallèle avec l'œuvre hugolienne? Toutes d'ailleurs, si l'on veut bien le remarquer, sont en germe dans cette dernière et le naturalisme lui-même reste fonction d'elle. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, les littératures s'interpénètrent et procèdent les unes des autres. Rayer Hugo de la nôtre, qu'il a si prodigieusement enrichie d'idées et de rythmes nouveaux, serait une tâche folle et vaine.

Avec justesse, M. Fernand Gregh voit en lui, dans sa conclusion, une « force de la nature ». Bien entendu, nous ne pouvons, dans le maigre espace qui est concédé à cette rubrique, rendre un compte exact de l'énorme travail de notre critique. Disons que M. Fernand Gregh a lu, relu, médité à part chaque écrit de Hugo et qu'il s'efforce d'en dégager, de leurs scories, les éléments de beauté. Son étude sur les trois séries de la *Légende des Siècles* semble la mieux venue, la plus approfondie, la plus complète. Il en sort dans un état d'extase admirative que nous approuvons fort.

Mais, sur cette **Légende des Siècles**, à la vérité, M. Fernand Gregh ne nous apporte que ses impressions personnelles. En vertu de son principe, qui consiste à écarter la biographie de la critique, il ne la place ni dans la vie de l'auteur, ni dans le temps où elle naquit. M. Paul Berret, au contraire, dans un ouvrage nouveau qui porte le titre sus-indiqué, s'est efforcé de nous préciser comment Victor Hugo, par une lente évolution de sa pensée, passa du genre lyrique au genre épique. Les épreuves de l'exil, le contact, par les tables tournantes, avec le mystérieux extra-monde influèrent sur son esprit et l'orientèrent vers ce qu'il appelait lui-même ses Apocalypses.

La *Légende* fut commencée à Jersey, continuée à Guernesey. Tout d'abord le poète n'envisagea que la publication d'un recueil de récits épiques sous le titre : *Les Petites Epopées.* Ce recueil fut même annoncé, dès octobre 1853, sur la couver-

ture de l'édition originale des *Châtiments*. De 1854 à 1856, Hugo avait changé de dessein, conçu le projet d'une production plus vaste et plus haute, qu'il réalisait avec fièvre, emporté par une inspiration fougueuse. En 1856, la *Fin de Satan, Dieu,* et bon nombre des plus fameux poèmes de sa nouvelle veine étaient composés et il songeait à trouver leur éditeur. Hetzel, pressenti, hésitait à entreprendre de telles publications; il craignait qu'elles ne déroutassent un public peu habitué à voyager de l'esprit sur les cimes. Quelques mois plus tard, il se décida à en tenter le lancement; mais, à son tour, Hugo n'était pas prêt à livrer le texte des deux volumes qu'il prévoyait; en décembre 1857 seulement, il accepta les propositions du libraire et besogna comme un forcené, même malade, debout devant son pupitre.

Le titre de ces ouvrages, les *Petites Epopées,* lui apparut alors comme peu significatif. Il tenait, nous dit M. Paul Berret, à apparaître, aux yeux du public, « comme un prophète et un mage ». *Petites Epopées* ne lui donnaient point cette allure. Il y substitua: *Légende des Siècles* qui convenait mieux à son idée de traduire, sous la forme de poèmes, « le problème unique de l'Etre sous sa triple face: L'Humanité, le Mal, l'Infini, le progressif, le relatif, l'absolu ».

M. Paul Berret nous le montre, avec beaucoup de netteté et de talent, œuvrant à Hauteville-House, dans un cadre domestique agencé comme pour entourer d'un décor approprié une imagination exaltée. *La Légende* parut en trois livres (1859, 1877, 1883). M. Paul Berret examine successivement chaque poème composant ces trois séries, fort inégales comme valeur et la troisième se ressentant de l'âge avancé du poète. Il ne cache point qu'en bien des cas Victor Hugo a commis, dans ces œuvres, des bévues historiques de quelque importance, mais il excuse volontiers ce défaut d'érudition que la noblesse de la pensée et la magnificence du verbe permettent d'oublier vite. *La Fin de Satan* et *Dieu* qui devaient précéder et terminer la trilogie épique ne parurent qu'à l'état d'écrits posthumes, le premier de ces poèmes non terminé.

M. Paul Berret a étudié avec beaucoup d'intelligence et de conscience le sujet choisi par lui. On ne peut lui repro-

cher qu'une chose, c'est d'ignorer la prosodie et d'avoir parsemé ses citations de très nombreux vers faux.

Plus soucieux que M. Paul Berret d'apporter du nouveau sur l'œuvre de Victor Hugo, M. Marc Blanchard nous fait part de ses recherches et de ses découvertes sur **Marie Tudor** dont il s'est efforcé de retrouver les sources historiques. Son enquête a été menée avec beaucoup d'application et les résultats nous en sont exposés clairement.

A propos de ce drame, Victor Hugo a été accusé par ses contemporains, et aussi par des érudits postérieurs, de s'être plus volontiers abandonné aux caprices de son imagination que d'en avoir fondé le thème sur des faits patents. Le poète s'est efforcé de prouver, de son vivant, en joignant à l'édition princeps de l'œuvre un catalogue de ses sources, qu'il n'ignorait rien, et de l'histoire d'Angleterre, et des faits et gestes de ses héros. M. Marc Blanchard a retrouvé dans les manuscrits Hugo de la Bibliothèque nationale, l'original de ce catalogue et les notes prises en divers ouvrages par le poète. De son étude de ces documents, il résulte que l'écrivain se livra, avant d'écrire sa pièce, à un travail d'information assez important et que son catalogue ne fut pas, comme on l'a prétendu, établi postérieurement pour les besoins de sa cause; mais, ajoute M. Marc Blanchard, l'histoire tint, en réalité, assez peu de place dans les préoccupations de Victor Hugo quand celui-ci œuvra de la plume et la pièce reste « une création de l'imagination à base de matériaux historiques ».

Avant M. Marc Blanchard, mais plus succinctement que lui, dans une thèse intitulée : **L'Angleterre dans l'Œuvre de Victor Hugo,** M. John Heywood Thomas avait déjà étudié le problème historique de *Marie Tudor,* vu les manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale et indiqué dans quelles conditions Hugo s'était documenté. Pour lui, l'information du poète fut à peu près nulle et il en fournit des preuves qui seraient assez convaincantes si M. Blanchard ne mettait au jour des « notes de travail » inédites qui indiquent tout de même une certaine bonne foi chez Hugo.

M. Heywood examine dans son livre les points de contacts de Hugo avec l'Angleterre et les influences qu'il reçut des écrivains de ce pays; il analyse les œuvres du poète nées

de l'histoire britannique; il témoigne, en définitive, une sympathie médiocre à un homme qui lui paraît n'avoir rien compris, en qualité de latin, au tempérament de ses compatriotes. Voilà qui contrarie singulièrement les opinions de certains Français accusant Hugo de xénolâtrie.

D'un petit volume de M. Martin Saint-André, **Les Visages de l'Amour dans l'Œuvre de Victor Hugo**, que dire sinon que c'est un aimable travail d'admirateur fertile en interjections? Son auteur y fait comparaître tous les amants de l'œuvre hugolienne en différenciant le caractère de leurs passions réciproques. Il ne semble pas avoir vu que, parmi tant d'amoureuses évoquées par lui, Cosette éclipse ses compagnes par sa simplicité et son naturel.

Signalons, en cette fin de chronique, un fort agréable discours: **Hommage à Victor Hugo**, prononcé par M. Gaston Picard à l'Académie Montaigne. Le ton en est simple et élevé. Son auteur n'a pas voulu se mesurer, en matière d'éloquence, avec les orateurs du cinquantenaire, mais simplement témoigner que sa génération juvénile, si elle garde des préférences pour des poètes plus proches d'elle, doit, du moins, quelque vénération à l'aîné génial qui contribua à purifier sa langue et à façonner son esprit.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Robert Honnert: *Lucifer*, « éditions du Trident ». — Léon Bocquet: *Ciguës*, Albert Messein. — Gaston Pulings: *La Voie Souterraine*, Desclée De Brouwer. — Yves Bescou: *Chants de la Glèbe*, « l'Action Intellectuelle ». — Pascal Forthuny: *Une Aile passe...*, Lemerre. — Jean-Victor Pellerin: *Pièces Détachées*, « les Arcades ». — Julien Guillemard: *Les Sirènes de l'Estuaire*, « éditions de la Mouette », Le Havre.

Un poème, **Lucifer**, par Robert Honnert, dont l'occasion me fut donnée de signaler naguère un recueil intéressant et copieux, *les Désirs*. Une inquiétude métaphysique a tourmenté le poète jeune. Il s'est confronté à ses illusions chancelantes, à ses aspirations mal définies. Il a renoncé à toute la partie factice de ses idées, qui lui venaient de tradition ou d'éducation. Il n'accepte pas les solutions faciles où l'esprit satisfait aisément se discipline. A travers les doutes, les obscurités, il s'est cherché soi-même, il s'est atteint peut-être, il le croit, et le poète se dresse non dans un chant de triomphe

ou de défi, mais dans un hymne où il se sent fier de se libérer et de s'élancer désormais sans entraves vers les radieuses promesses de l'avenir:

Quel sourire, bouche tremblante,
Les yeux honteux, baissant le front,
Je me tourne comme une plante
Vers les feux qui me brûleront...

Ainsi débute l'investigation par une âme peut-être en ses secrètes solutions plus confiante qu'elle ne prétend apparaître. Les dieux du passé refoulés, n'est-ce au Créateur éternel qu'elle se dédiera?

Vers Vous que tous les siècles nomment
J'ai cru monter, ô Créateur;
Mais un Dieu demeure des hommes
Séparé par trop de hauteur...

Ce qu'il lui faut, « c'est un frère, un complice » qui lui glisse les mots souhaités; l'avenir aussi sera fait, il se livre entre ses bras; et double sera l'adoration, puisque, il se l'avoue:

Je me découvre enfin moi-même,
Et c'est l'image de l'enfer;
Auprès de toi, c'est Dieu que j'aime,
Et près de Lui, toi que je sers.

L'expression nue, presque abstraite, reste ainsi toujours directe, et d'être, de la sorte, dépouillée acquiert d'autant plus de vigueur.

Léon Bocquet, parce qu'il est dépris de tout espoir, poète que l'amour lasse et a déçu, s'ennuie au chant de la pluie, et songe, **Ciguës**, que de toutes les émotions humaines il n'en est qu'une qui vaille qu'on la recherche, qu'on s'y attache par la méditation et le désir: la mort. Encore n'est-elle pas pour les plus grands, dont la vie sur la terre a été un exil cruel, un surcroît d'agonie et de désespérance? Il se souvient du malheureux Deubel, son ami de jeunesse, de Léon Bloy, de Corbière, de Villiers de l'Isle-Adam, de qui le génie, l'orgueil ou le rêve n'ont connu de leur vivant que la défaite;

repoussés par tous et par leurs pairs, leur foi ne leur a assuré jamais que le dur triomphe de la misère,

Heureux s'ils ont parfois senti comme un vin fort
L'amour à riches flots de sang brûlant qui tombe
Combler leur cœur désespéré jusqu'à la mort.
Mais être seul et dans la vie et dans la tombe!

Le poète empli d'amertume redoute le sort éternel qui lui est réservé. Il a trop attendu de la vie, nous dit-il. Il ne se sent plus aucune espérance: « Mon cœur sans joie est vide. » Il le sait pourtant; comme l'affirme le sage, « mieux vaut la mort que constante amertume ».

Le souci ronge et la tristesse tue,
N'abrite pas ces vautours sous ton toit,
Le vieux passé, c'est la voix qui s'est tue,
Repousse-le et prends pitié de toi!

Enfin il épuise la coupe jusqu'à la lie, la ciguë lentement en son sang opère, va-t-il mourir? L'ennui est opaque, le désespoir s'entasse. Trouvera-t-il la force du sursaut qui le redresse? Le dernier poème du recueil fait entrevoir cette résurrection:

Prends courage et fais ton devoir
Sans espérance ni faiblesse;
Le bonheur, n'est-ce point d'avoir
Bien accompli l'œuvre qu'on laisse?

Pourquoi demeurer sensible au dédain, à l'oubli, à l'ignorance? Quelques-uns savent. Plusieurs sauront, et Léon Bocquet n'a aucun motif de craindre. L'œuvre qu'il aura laissé le doit assurer de son bonheur.

M. Gaston Pulings semble avoir fait de la vie une expérience moins amère. La joie ne l'a pas rebuté, bien qu'il ait subi sa forte part de douleur humaine. C'est ainsi que par **la Voie Souterraine** la foi est rentrée en son cœur, a reconquis son cerveau. Et les poèmes de son recueil nouveau redisent avec amour son espérance suprême:

D'avoir souffert et de trouver la joie
Me voici fier pour les jours à venir.

Des quatrains aux mesures diverses passant du vers de six au vers de douze syllabes se groupent en poèmes de ton assez varié, depuis les accents de l'aveu tout spontané et intime jusqu'à celui de la plus grave oraison. Souvent une image précieuse, rare, originale, mais, dans le rythme, de fréquents abandons, un relâchement dans l'expression pour je ne sais quelle cause, car le poète et le rythmicien ne sont point malhabiles, tant s'en faut; M. Pulings accomplit à son gré, quand il le veut, ce qu'il veut; il ne se donne pas la peine, je le crains, de le vouloir toujours.

Voici, écrit dans l'introduction à ses **Chants de la Glèbe** l'auteur, M. Yves Bescou, « voici quelques nouveau-nés, mélancoliques et solitaires compagnons des Rythmes Inactuels. Chargés des chaînes classiques, ils ne tentent pas de se mettre au goût du jour, en substituant au besoin la symétrie à l'harmonie. La poésie vit d'ellipses: laissons à d'autres la glace des longs poèmes où le second vers est toujours faux à cause de la cheville. »

Quelque ironie désabusée s'entrevoit dans cette profession de foi. Le goût du jour substitue la symétrie à l'harmonie, quelle singulière vision, quand, au contraire, ce qui depuis un siècle et plus a tendu à disparaître, c'est l'exacte symétrie des vers classiques. A l'avantage de l'harmonie? Non, pas toujours, à coup sûr. Mais il n'est pas vrai non plus que dans les longs poèmes le second vers soit toujours faux à cause de la cheville! Avec une habileté rudimentaire, on s'efforcerait, au contraire, de dissimuler la cheville en la plaçant au premier vers, mais sitôt que le poète est vraiment un poète, conscient de son métier, il ne saurait plus, sauf en de très rares moments de défaillance, être question de chevilles. Il n'y en a plus, ou, ce qui revient au même, tout n'étant que chevilles, l'art dépend de la façon adroite ou génialement inspirée dont on en joue.

L'inspiration de M. Bescou est multiforme et sa façon de traiter le vers toujours adaptée à ses plus strictes nécessités. Son vers se ploie à tous les besoins, et se façonne à tous les rythmes. Il ne dédaigne pas de s'essayer même au rythme plus lâche du vers libre, et y réussit à merveille. Ce qui manque à son recueil, c'est une unité entre tous ces morceaux

épars. L'émotion n'est suscitée que de place en place, le poète est sollicité par tous les spectacles et par toutes les pensées du moment. Il se précipite où elles miroitent. Sa volonté, son choix réfléchi ne les discipline pas à un dessein d'ensemble, continu, essentiel. C'est l'unique regret que j'exprime. Des poèmes sont assemblés, le livre n'est point fait. Avec le réel talent de M. Bescou, comment se peut-il contenter de tant d'exercices sans but définissable?

Sonnets, pièces diverses, dont plusieurs ont été transposées en musique par l'auteur lui-même, composent le recueil du parfait lettré Pascal Forthuny, **Une Aile passe...** C'est, au sens parnassien, de la poésie impeccable, pour autant, du moins, que ce terme n'implique pas l'idée d'une sotte et invraisemblable impassibilité. Emotions profondes après de longues et belles lectures, après des sensations d'art ou de nature, se succèdent, dans une présentation précise et toujours sûre, sous un doigt habile de praticien éprouvé. Mais il s'y mêle parfois plus de douceur, une pénétrante et discrète fougue, la mélancolie d'un douloureux souvenir, ou cette grâce attendrie que l'homme retrouve à se plonger aux souvenirs de son enfance, quand il peut dire: j'y retourne, après un demi-siècle,

> Ressuscités en moi, les bonheurs que j'avais,
> Lorsque, dans ma chambrette innocente et ravie,
>
> Je rêvais, sans souci des jours, ni de la vie...

L'esprit ne manque pas aux **Pièces Détachées** du poète Jean-Victor Pellerin, un esprit de verve facile et narquoise, de cette essence de parisianisme ou de boulevard dont ont toujours été friands les lecteurs aisés à contenter et amis de l'aimable. Le sentiment le plus affiné s'y dissimule mal, et parfois l'intention des poèmes est assez mystérieuse pour nécessiter l'adjonction de quelques gloses explicatives. Un titre de court poème: *Saxophone* amène une définition qui me fait délicatement rêver: « Le saxophone est le violon d'Ingres de l'enfant du siècle. » Merci.

Les Sirènes de l'Estuaire, gros et intéressant recueil de poèmes et chansons de mer où le poète Julien Guillemard enclôt la poésie du Havre, de son port, et de l'estuaire de

la Seine. Evocations précises, histoire, rêves devant la mer et par les rues de la Cité, des portraits-charges même, rien ne manque pour rendre la lecture de ce livre aux vers faciles et bien faits, agréable et pour susciter le songe. M. Julien Guillemard est sans conteste un de nos meilleurs poètes parmi les « régionaux ». Je suis de l'avis de son préfacier: lire ce livre, c'est céder « à l'enchantement des Sirènes ».

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

René Béhaine: *Les signes dans le ciel,* Grasset. — Maurice Genevoix: *Tête baissée,* E. Flammarion. — Maurice Mardelle : *Pierruche au Soleil,* Denoël et Steele. — Hugues Nonn : *Le Plaisir Noir,* Denoël et Steele. — André Garcet : *D'un ancien amour,* Gallimard. — Céline Lhotte: *Coin de rues,* Bloud et Gay. — Henry Champly: *Les nouveaux mariés,* Editions du Contrôle français. — Nicolas Ségur: *Mystère charnel,* Tallandier. — Henri Omessa : *Histoire de l'autre monde,* Editions de France. — Jean Pallu: *J'ai failli boucler la boucle,* Rieder.

On connaît **Les signes dans le ciel** (parfaitement authentiques, comme l'astronomie l'a prouvé) qui annoncèrent aux hommes la venue du Messie. M. René Béhaine en a surpris d'analogues qui l'ont informé de la fin prochaine, sinon de notre civilisation, du moins des illusions du libéralisme politique... Depuis de longues années, cet auteur écrit, avec un désintéressement des plus louables, *L'Histoire d'une société* que l'on a pu comparer à *La recherche du temps perdu* de Proust, mais qui en diffère profondément par l'esprit. A cet égard, M. Béhaine se rapprocherait, plutôt, de M. Paul Bourget dont il partage, d'ailleurs, les idées. En dépit de son réalisme, M. Béhaine n'est pas un peintre désintéressé. Son exactitude ou son objectivité de témoin ne l'empêche pas d'avoir un objet moral, et cela se voit bien au caractère pessimiste de ses tableaux. Il n'introduit, dans ceux-ci, aucun personnage qui soit faux ou seulement conventionnel; mais il en élimine délibérément « les gens bien » dont il ne veut pas tenir compte, parce qu'ils ne sont, à ses yeux, que des exceptions... Point d'hommes forts, autrement dit, maîtres de leur destin, dans *L'Histoire d'une société.* Tous sont des vaincus, il est vrai, et qui vont, comme les rois mages à la crèche, à la catastrophe dont les hiéroglyphes célestes leur ont signalé l'imminence... Par son ironie, en outre, M. Bé-

haine prend parti. Il raille ses modèles — à la façon de Villiers de l'Isle-Adam — avec un comique sans pitié, et ne craint même pas d'incarner, ici, dans un grotesque (le bohème Morengot) le désordre spirituel de notre temps. Cette tendance au symbolisme est d'un poète, et elle étonne d'autant plus que M. Béhaine a le goût (faut-il dire: bourgeois?) du petit détail. Ce poète-philosophe est un romancier-né, en effet, un peu lent — à la manière anglaise — dans sa minutie; mais qui dédaigne d'émouvoir grâce à des incidents dramatiques. De grands événements ne secouent pas la famille dont M. Béhaine nous conte l'histoire, et qui reproduit, comme le microcosme, le macrocosme, la société contemporaine tout entière. Ce sont les esprits et les cœurs, seulement, que le mal agite dans *L'Histoire d'une société;* et cela permet à M. Béhaine de se livrer à ces commentaires où il excelle. Cette fois, il suit son héros, Michel, chez un hobereau; puis il nous le fait voir fréquentant la bourgeoisie et le monde littéraire. L'égoïsme est partout. Et la malhonnêteté. M. Béhaine les souligne sans pitié. Aussi bien, de la pitié, en a-t-il pour le ménage qu'il défait? On ne saurait dire. Sa préoccupation, encore une fois, est autre que de fixer notre intérêt sur un cas individuel. C'est la fresque qui lui importe; et c'est à une revision complète des valeurs sur lesquelles nous vivons ou achevons de vivre, qu'il nous incite. Son effort — auquel il n'est que juste de rendre hommage — tend, il me semble, à susciter en nous un débat pathétique.

Comme je l'avais deviné — sans grande malice — le héros du « roman-fleuve » de M. Maurice Genevoix *Un homme et sa vie,* que l'on avait vu humilier dans *Marcheloup,* triomphe, enfin, dans **Tête baissée.** On se souvient (façon de parler, car la mémoire du lecteur est un peu déroutée par tant de pistes qui se brouillent, sur le champ romanesque, avec toutes les « suite au prochain numéro », d'aujourd'hui) ; on se souvient, dis-je, que Pierre Chambarcaud et son père s'en étaient allés, sous les huées du village forestier où ils avaient fondé une usine de sabots. Les vaincus sont revenus s'installer près de leur village, armés pour la lutte, prêts à résister sans fléchir aux plus rudes assauts... Contremaître dans une scierie, Pierre se fait aimer par la fille de son patron, l'épouse, et

grâce à ce moyen qui a beaucoup servi, mais qui est toujours efficace, devient patron à son tour... Maître de Marcheloup, c'est par son vieux père qu'il fait mettre en marche les machines contre lesquelles les rustres enroutinés avaient jeté l'interdit, se croyant lésés par elles... « Je voudrais précipiter l'avenir », dit à un moment Pierre à sa femme; et l'impatience de ce jeune homme énergique, son désir, que rien ne saurait briser, de hâter le progrès, d'imposer le mieux-être aux hommes réfractaires, c'est l'élément dramatique du roman ou plutôt du poème épico-réaliste, à la Zola, de M. Genevoix. L'industrialisme capitaliste: une étape nécessaire sur le chemin du machinisme civilisateur. C'est ainsi, je pense, que M. Genevoix envisage le problème. Il en développera, il en intensifiera, sans doute, la démonstration dans les récits qui feront suite à *Tête baissée*. M. Genevoix a de la conviction, de la vigueur, et doit mener à bien son entreprise.

C'est M. Maurice Bedel qui a découvert, sur les bords de la Loire, M. Maurice Mardelle, le charpentier-écrivain auquel nous devons **Pierruche au soleil.** M. Mardelle doit lire, et lire beaucoup, parmi les bois qu'il allégit et assemble, car il a mis toute une bibliothèque dans son livre. Péché mignon d'autodidacte. Je le lui pardonne à cause de sa bonne humeur, que d'aucuns trouveront, peut-être, artificielle, mais que je crois un vrai produit tourangeau. M. Mardelle a cette espèce de verve propre aux habitants d'un pays où l'on est naturellement courtois, un peu nonchalant ou indolent, mais, par accès, d'esprit mousseux, comme le vin doré de derrière les fagots, qu'on boit aux jours de réjouissances... Cet esprit n'est pas profond, et ses traits ne portent guère, non plus, très loin. J'en aime assez les grâces bavardes, un peu minaudières, cependant; surtout qu'elles s'enveloppent de quelque poésie, — une poésie qui emprunte au folklore le meilleur de son charme.

Le premier roman de M. Hugues Nonn, **Le plaisir noir,** ne prouve rien, sinon que ce jeune auteur est doué, et qu'il tirera le meilleur parti de ses dons quand il aura quelque chose à dire... On ne me fera pas l'injure de penser que c'est au point de vue *utilitaire* que je me place pour juger *Le plai-*

sir noir... Mais l'incohérence de ce récit — plein de détails pittoresques — (ou son décousu) est délibérée. Surréaliste, M. Nonn s'amuse à ébahir le philistin, et c'est intentionnellement qu'il nous laisse dans le doute quant à l'authenticité de son personnage, et aux circonstances de la vie de celui-ci. Félix est né en Alsace; il a les pieds plats; un camarade anabaptiste qui mourra dans un incendie, provoqué par son père... Il hérite, et perd aussitôt son petit héritage. Enfin, il est laid et ne connaîtrait de l'amour que ce qu'en monnayent les prostituées les plus misérables, si une folle ne lui donnait, un moment, l'illusion de sa gratuité... Mais il a le goût des images — et le sens des analogies. Exemple: « De son bâton, l'agent de police réglementait la circulation. Il le maintenait comme un goupillon et aspergeait les rues voisines d'autos, de cyclistes et de piétons... » Je ne l'ai pas pris au sérieux, mais il m'a fort amusé.

Le roman, **D'un ancien amour**, par M. André Garcet, ne se passerait pas à Lyon qu'on le devinerait lyonnais par sa gravité, et le rôle qu'y jouent les situations sociales respectives d'amants plus séparés par leur différence de fortunes qu'on ne peut l'être au pays de Gandhi, par celle des castes... Il est très sobre, gauche, comme il se doit pour un début, mais avec de belles promesses. Celle qui me frappe le plus est une aisance dans l'exposition, rappelant la manière large et sans hâte de George Sand, ou de M. Paul Bourget, première manière.

Coins de rues, par Mme Céline Lhotte, se compose de jolis reportages, vifs, brefs, pas *littéraires* avec une louable résolution. Ils portent en eux leur morale. Pourquoi en ajouter? Pourquoi, derrière l'enquêteuse, toute de cœur à son métier, laisser pointer, si peu que ce soit — car ce peu est encore trop — la « dame d'œuvres ? »

Une auscultation de l'Amérique (on ne se lassera pas d'établir le diagnostic de cette malade d'avoir trop grossièrement vécu) tel est ou tels sont, **Les nouveaux mariés**, par M. Henry Champly. C'est une Française qui la fait, à fins de mariage, seule façon d'assimilation à sa mesure. Elle épouse, à la fin, pour de bon, son lieutenant de la « Navy » qui ne l'avait épousée que temporairement. Puisqu'il n'y a, aux Etats-Unis,

ni adultère, ni prostitution, mais autant de mariages « à temps » qu'il est nécessaire pour apaiser ce que Restif de la Bretonne appelait les ardeurs vulvivagues, sans offenser la loi, elle aurait pu rester sur le carreau... Partie du roman se passe aux Philippines; les notations sont de surface, mais vives, brillantes, brillantées.

M. Nicolas Ségur ne se lasse pas de découvrir une autre, et bien plus vieille Amérique: l'amour. L'héroïne de son nouveau roman: **Mystère charnel**, va à Venise, et en l'absence de son mari, grisée par le sortilège de la ville, s'y donne à un amant de rencontre. Le mari revient pour la trouver enceinte, se fâcher, se calmer, adopter l'enfant comme il est de règle en littérature pour un mari qui se respecte. Là-dedans, intercalées toutes crues, des dissertations sur l'embryogénie, et lyriques, des invocations à Eros qui ne valent tout de même pas — je le dis sans vouloir chagriner M. Ségur, — celles de Lucrèce à Vénus...

L'Histoire de l'autre monde, par Henri Omessa, qui parle de l'après-la-mort, est posthume: on est un peu gêné pour en donner un avis sans fard. Le monde de l'au-delà, feu Henri Omessa le concevait, vivant, comme un double de ce monde-ci: des hiérarchies, des tribus fermées, à différents degrés de perfectionnement, des juges, geôliers et maisons de correction pour forcer à se perfectionner ceux qui n'y tiennent pas, et ce perfectionnement menant vers on ne sait quoi de peu défini. Les tempéraments pour qui vivre est tout seront heureux que, de ces élysées crépusculaires, on puisse de temps en temps revenir pour recommencer d'être embêté par la politique et de payer des impôts... Au fait, pour le commun des mortels, perdre la vie pour la retrouver tout de suite après, telle quelle, n'est-ce pas la seule immortalité souhaitée?

Le héros de **J'ai failli boucler la boucle**, par M. Jean Pallu, vivote, d'abord, à Terrenoire, aussi noire que son nom, et populaire, et engourdie dans une tiédeur sans grâce. Puis, il tente sa chance chez Baudry (Baudry, vous connaissez, rationalisation et taylorisme — notre Ford national...) Puis Baudry l'expédie, comme agent, dans l'Amérique du Sud qui le revivifie, et où il rencontre la grande aventure, l'appel du

risque... Il s'y lance. Sous le signe de Terrenoire comme sous celui de Baudry, il allait « boucler la vieille boucle héréditaire », attaché au piquet, tondant son coin de pré, dans la sécurité acagnardie qui a toujours été le rêve de sa race. Au souffle *mayne-raidien* de la pampa, il rompt ce cercle enchanté. Pour son bien ou sa perte, on ne le saura pas. Il nous quitte, comme il quitte le reste, au seuil de sa nouvelle vie. Don Quichotte-Pança, cela signifierait que nous sommes les deux, en puissance, mais pas à volonté. Plus que nous, notre chance décide. Livre d'écrivain doué: tout ce qu'il a vu, nous le voyons (et sentons) à le suivre. Un bel allant, aucune recherche d'attitude.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le vray mistère de la Passion, d'Arnoul Gréban, sur le Parvis Notre-Dame.

Ce n'est pas un des caractères les moins curieux de notre époque que le désir qu'on lui voit d'organiser des spectacles où la foule s'intéresse. On a pris conscience de l'espèce d'émoi collectif que peut ressentir une énorme assemblée d'hommes placée dans certaines conditions, sur les hippodromes ou dans les vélodromes par exemple, autour des rings ou bien encore des courts. Tout ce qui s'intéresse au théâtre (et cela représente quelque chose de fort considérable) a rêvé de ramener vers lui ce public multitudinaire. On a cherché quelle forme d'ouvrages pourrait retenir l'attention d'une dizaine de milliers de spectateurs assemblés. On ne l'a pas encore exactement définie. Certains théoriciens rêvent de spectacles gigantesques organisés au centre d'une piste de vélodrome et où l'acrobatie, la clownerie concourraient simultanément au prestige du drame. Ils n'ont pas encore réalisé leurs conceptions. D'autres reviennent tout bonnement aux représentations en plein air, imitées de l'antique et destinées à nous montrer par à peu près, et selon l'idée que nous nous en faisons, ce qui se pratiquait en Grèce ou à Rome. Hier enfin, on nous a donné, soit aux Arènes de Lutèce (comme nous le disions dans notre dernière chronique) soit sur le Parvis Notre-Dame, des restitutions

de mystères du quinzième siècle ou des compositions modernes qui s'en inspiraient.

Ces diverses manifestations se montrèrent toutes douées de qualités incontestables que nous dirons. Mais il me semble d'un intérêt plus plausible de traiter ici de la question du théâtre en plein air, qu'elles remettent en question.

A vrai dire, je ne pense pas qu'il puisse jamais convenir à nos mœurs telles qu'elles sont. D'abord, c'est Paris qui façonne nos mœurs. Or, le climat parisien ne tolère pas normalement la réunion à ciel ouvert. On l'a bien vu lors des représentations du **Vray Mistère de la Passion.** Quoiqu'elles eussent lieu au début de l'été, le temps se montra si peu clément que la première ne put avoir lieu au jour dit; elle dut être différée. Lorsque la pluie ayant cessé, on put enfin la donner, il faisait si frais que ce fut une assez rigoureuse épreuve pour les assistants de demeurer trois heures d'horloge assis à leur place sur des chaises qu'avaient mouillées les pluies du jour. Or, qui nous assure, même au plus fort du mois d'août, qu'il en ira différemment?

Malgré des conditions si peu favorables, une foule énorme vint s'entasser sur les hauts gradins qu'on avait échafaudés en face de la cathédrale. Elle demeurait plongée dans une ombre impénétrable, et par moment les projecteurs qui la balayaient de rayons faisaient apparaître d'une façon saisissante ses milliers de visages indistincts. Mais jamais on ne la sentait en proie à ces grands mouvements unanimes qui la parcourent lorsque dans un vélodrome il s'agit pour elle d'encourager ou d'acclamer un champion cycliste. Elle était calme, silencieuse. Admettons qu'elle était recueillie. Du moins l'était-elle avec discrétion. On ne sentait point que le spectacle la prît aux entrailles, elle n'y jouait pas de rôle, elle n'en devenait pas une part.

Assurément, la disposition des lieux n'était point faite pour l'y entraîner. Il est difficile de transformer en théâtre une place publique, et spécialement le parvis Notre-Dame qui n'est pas un chef-d'œuvre d'urbanisme. Ce grand espace que limite une rivière et dont les trois autres côtés sont bordés de monuments qui ne s'accordent pas entre eux, mais qui sont les plus disparates du monde, se prête mal à l'orga-

nisation d'un spectacle. On imagine assez bien qu'une pompe quelconque peut s'y dérouler. C'est un accès, un passage, un lieu de transition; il n'est pas fait pour que l'on s'y établisse dans l'attention concentrée. Pour qu'un lieu ou qu'un édifice puisse se prêter au théâtre, il faut qu'il soit constitué de telle sorte qu'il oblige les regards de tous ceux qui peuvent s'y trouver rassemblés à converger vers un même point. C'est pourquoi la forme du cirque et celle de l'hémicycle conviennent essentiellement à l'édifice, clos ou non, où des spectacles doivent être présentés. D'autre part, ce sont celles qui sont le plus favorables à l'audition, et il ne faut pas oublier qu'un drame n'est pas moins fait pour être entendu que pour être vu.

Je ne surprendrai personne en disant que, sur le parvis de Notre-Dame, l'acoustique n'est pas extraordinairement bonne. Assurément, on dispose aujourd'hui d'amplificateurs de son, de mégaphones et d'autres instruments qui prétendent porter la voix humaine au delà de ses propres limites. Ces différents engins ne sont pas, dès à présent, en état de donner des résultats heureusement appréciables. Le son de la parole se trouve déformé par eux. Il devient inégal, s'enfle brusquement, sombre sans raison, et je doute pour ma part que l'on obtienne jamais par de tels moyens des résultats satisfaisants. Je doute même qu'on en ait jamais obtenu. En effet, l'amplification de la parole n'est pas une trouvaille de notre siècle industrieux. On nous enseigna dans notre enfance que les Grecs la pratiquaient en plaçant des porte-voix dans les masques dont les acteurs se couvraient le visage et j'avoue que, fort de la connaissance que j'ai maintenant des voix amplifiées, je me sens saisi de quelque méfiance à l'égard des spectacles qui purent être présentés aux contemporains de Périclès. C'est ainsi que notre expérience, en s'accroissant, nous permet de comprendre et de juger le passé. Nous n'avons véritablement l'idée de ce que purent être les conditions de la vie, durant une guerre, que depuis que nous en avons vu une; nos crises économique et monétaire nous expliquent, entre tant, les embarras financiers des premiers Valois qui passaient toute leur existence à déprécier leurs monnaies. Toutes sortes de choses pénibles,

mille façons d'être misérables nous sont devenues claires et sensibles, et voici que nous prenons en outre l'idée de ce que put être le théâtre antique. Nous vivons en vérité dans une époque où les déceptions nous menacent de toutes parts.

Celles que m'apportent les représentations de ce genre ne sont pas pour moi bien cuisantes. Elles me déçoivent d'avance. Ma pente naturelle ne m'entraîne point vers de si grandes choses. Que si l'on me parle de chorégies, ou de mystères, dans le théâtre d'Orange ou sur le parvis Notre-Dame, je réponds à part moi, — car une sorte de respect humain me retient de le dire tout haut, — qu'un proverbe de Carmontelle ou de Musset entre deux paravents, dans un coin de salon, fait bien mieux mon affaire.

Ceci dit, et toute question de goût mise à part, je me sens capable cependant d'appliquer mon attention à ces spectacles démesurés, de les juger sans parti pris et d'en reconnaître les mérites. Ils abondaient dans le *Vray mistère de la Passion,* tel qu'on nous l'a offert dans ce début d'un inclément été. D'abord, c'est un texte admirable. On ne le connaît pas assez familièrement, et c'est regrettable. Je crois que personne n'a si bien su qu'Arnoul Gréban, ce vieux lettré, écrire quelque chose qui, destiné au peuple, pût si bien lui convenir. La simplicité, la largeur du dessein imitent admirablement la naïveté et rien n'a l'air plus spontané que cette interminable rhapsodie, dont il suffit de voir l'apparence pour être bien persuadé qu'elle ne l'est pas.

La décoration dont on avait entouré ce poème, et la mise en scène par laquelle on le servait, présentaient elles aussi un même mélange de bonne volonté et de raffinement naïf. C'était fort beau de voir les hauts praticables qui permettaient aux comédiens et aux figurants de s'élever jusqu'à la hauteur des portes de Notre-Dame. C'est à leur niveau supérieur qu'au début du drame eut lieu l'entrée de Jésus à Jérusalem, au milieu d'un concours populaire et d'une grande agitation de rameaux. C'est devant le tympan du portail qu'au dénouement, si l'on peut dire, se détachèrent les trois croix du Calvaire.

Peut-être cette décoration ne s'accordait-elle point très justement avec la cathédrale elle-même. Mais c'était bien là

la difficulté. J'avoue que les trois croix m'ont précisément fait un peu songer à ces bondieuseries géantes qui meublent les environs de la basilique de Lourdes; mais enfin l'on sait bien que les bondieuseries, et même les pires, peuvent trouver leur place dans les plus sublimes sanctuaires. Cela n'empêcha point la montée au Calvaire d'être saisissante. Le cortège était entré par la salle, et la salle, c'était le parvis tout entier. La longue troupe des personnages, des figurants et des municipaux à cheval, déguisés pour la circonstance en centurions, l'avait traversé dans toute sa longueur, perpendiculairement à la cathédrale. La masse des spectateurs du parterre, qui naturellement ne pouvait rien voir de ses places, s'était levée. Tous se précipitèrent vers le passage de ce cortège qui se trouvait ainsi singulièrement mélangé avec l'assistance. L'un des bras de la croix se détachait au-dessus des têtes. Cela ressemblait d'une manière assez frappante à ces tableaux où des artistes pleins de bonne volonté ont introduit anachroniquement le Christ dans des scènes contemporaines. Cela faisait songer à du Jehan Rictus plutôt qu'à de l'Albert Durer ou même à de l'Arnoul Gréban. Personne ne perdait le sentiment d'être au spectacle, personne devant cette figuration si réaliste de la Passion, ne croyait la voir réellement et je ne pense pas avoir vu dans cette foule assemblée quelqu'un qui se signât.

PIERRE LIÈVRE.

PSYCHOLOGIE

P. Janet : *Les Débuts de l'Intelligence*, 1935; Flammarion. — L. Lévy-Bruhl : *La Mythologie primitive*, 1935; Alcan.

Il faut saluer la décision de M. Pierre Janet de donner à la Bibliothèque de Philosophie scientifique de Flammarion une série de volumes sur l'intelligence, dont le premier, **Les Débuts de l'Intelligence,** est devant nous. M. Janet avait déjà donné l'exposé de ses conceptions psychologiques dans les publications de Flammarion, mais c'était chaque fois à propos d'un sujet spécial: *Les Névroses*, en 1909; *la Médecine psychologique*, en 1923. Maintenant, le large public cultivé qu'a en vue l'éd. Flammarion aura, espérons-le, toute sa doctrine théorique, indépendamment de son application à telle ou telle question, ce qui manquait jusqu'ici.

Les lecteurs du *Mercure de France* savent, sans doute, que M. P. Janet, auteur de l'ouvrage célèbre sur *l'Automatisme psychologique,* revise et réforme la psychologie classique depuis une quarantaine d'années, en tâchant de la faire devenir d'une part *plus objective* — en envisageant les choses psychologiques comme des *actions,* des *conduites,* des *comportements* (1) de différents degrés de complication, — et, d'autre part, *plus dynamique,* en interprétant ces actions et ces conduites en fonction de *la force* et de *la faiblesse* psychologiques et de la *tension* psychologique. Et il prouve et illustre ses interprétations par des exemples puisés dans son immense expérience clinique de psychopathologue remarquable.

Il existe un grand nombre d'études scientifiques portant sur les manifestations les plus élémentaires de la vie psychique, tant chez l'homme que chez les animaux (réflexes innés, instincts). Et un nombre encore plus grand, sur les fonctions supérieures (raison, langage, conscience, morale, etc.). Mais, dit M. Janet, entre ces deux stades extrêmes se trouvent un grand nombre d'opérations très importantes qui *perfectionnent* les actes moteurs élémentaires et qui *préparent* le langage; ces opérations établissent une transition importante entre l'animal et l'homme. Ce sont ces actes qui constituent *l'intelligence élémentaire.* Il est très important de connaître cette forme d'intelligence qui est le point de départ de toutes les opérations supérieures et c'est là le sujet du livre.

La première partie en est consacrée aux premiers stades psychologiques (actes réflexes et actes perceptifs; conduites sociales, sentiments et jeu), et la deuxième aux premiers objets intellectuels (la direction du mouvement et la route, la position; la grande place du village; l'outil, le portrait; la forme et la matière). Ce qui constitue l'attrait du livre, ce n'est pas seulement le style connu de M. Janet, style de *causerie,* mais extrêmement riche de contenu; ce n'est pas seulement les exemples amusants de certaines maladies mentales (comme par exemple cette femme qui se plaignait d'être

(1) Encore un exemple de la coïncidence dans le développement des idées scientifiques : au moment où, en France, M. Janet avait commencé à appliquer le point de vue objectif à la psychologie humaine, les zoopsychologues américains l'avaient appliqué à la psychologie animale (le « behavichisme »).

« toujours à l'envers »); c'est surtout le fait que dans cet ouvrage l'auteur prend beaucoup plus en considération et *commente* certaines recherches scientifiques récentes, comme par exemple les expériences de Pavlov sur les réflexes dits « conditionnés » (c'est-à-dire acquis et modifiables selon les conditions du milieu), ou les expériences non moins célèbres de Köhler sur l'intelligence des chimpanzés. Et le dernier chapitre du livre traite d'une chose qui est très à la mode: la psychologie allemande dite « de la forme ». A propos de tous ces sujets, M. Janet fait des remarques qu'on veut tantôt souligner et monter en épingle, tantôt au contraire accompagner de réserves, mais qui sont toujours intéressantes et stimulantes pour la pensée parce que dues à un esprit indépendant et original. Nous n'avons pas de place pour cela. Mais nous tenons à faire une seule remarque. Comme tout dans le monde, M. Janet évolue. Très lapidairement et symboliquement, cette évolution peut être exprimée ainsi: de Bergson vers Sherrington. Cela ne veut pas dire, certes, qu'il ait jamais été bergsonien, ni qu'il soit devenu physiologiste. Mais si on compare certains de ses cours d'avant-guerre avec, par exemple, son excellent livre *La Force psychologique* (1932), on voit que cette évolution vers la physiologie est indéniable. Mais pourquoi alors rencontre-t-on dans son exposé certaines boutades qui provoquent des malentendus fâcheux et qui seraient si faciles à éviter? A la page 59, en parlant des « exagérations » évidentes des théories durkheimiennes, il ajoute: « Le physiologiste pourrait aller plus loin et soutenir que l'acte intellectuel dépend de la vie du corps et de la vie du système nerveux. Cette exagération ne serait pas plus absurde que celle du sociologue. » Et pourtant, combien de fois n'a-t-il pas affirmé et *montré* cette dépendance, absolument incontestable à l'heure actuelle? Qu'y a-t-il alors? Il y a que cette affirmation *devient* exagération quand on y *surajoute* une interprétation métaphysique générale, comme, par exemple, l'épiphénoménisme ou le matérialisme (« dialectique » ou non). C'est une exagération pareille qu'il eût été légitime d'opposer à la métaphysique sociologique de Durkheim. Par contre, la phrase de M. Janet, telle quelle, pousse le lecteur qui ignore l'ensemble de ses idées — et aussi les adversaires — à mettre

M. Janet dans le camp des spiritualistes-dualistes où, certainement, il serait étranger.

Nous nous sommes permis de nous arrêter à cela parce que nous savons que ces petites choses nuisent beaucoup à l'appréciation juste de la grande œuvre de M. P. Janet. Surtout dans les milieux scientifiques. Mais, bien entendu, cela ne modifie en rien notre appréciation, à nous, de ce petit livre que nous recommandons chaudement à tous les lecteurs qui s'intéressent à la psychologie.

D'aucuns seront peut-être étonnés de nous voir mettre sous notre rubrique le livre de M. L. Lévy-Bruhl, **La Mythologie primitive.** Mais il nous appartient de droit, nous allons le voir, — ce qui n'exclut pas sans doute la possibilité de l'envisager au point de vue ethnologique et même philosophique. Nous laisserons même de côté ici tout ce qui peut intéresser spécialement un ethnologue et un sociologue. Seul, son aspect psychologique nous occupera. D'ailleurs, il est mis au premier plan par l'auteur lui-même. Car voici comment à la première page de l'introduction, il explique l'objet de son livre:

Il se propose d'étudier, sur un certain nombre de spécimens choisis, les mythes de sociétés dites primitives, non pas du point de vue de l'histoire des religions ni de la sociologie prise *stricto sensu*, mais seulement dans leur relation avec la nature et l'orientation constante de la mentalité propre aux primitifs.

Or la notion de *mentalité* est nettement psychologique. La mentalité, c'est une *structure* ou un *système* psychologique. C'est l'ensemble, plus ou moins cohérent d'habitudes de penser, de sentir et d'agir d'un façon particulière, — ensemble que nous estimons caractéristique pour tel groupe humain (les « sauvages », les femmes), ou pour tel stade de développement (l'enfant), etc.

Une certaine sociologie (pas toute la sociologie), la sociologie durkheimienne, avait voulu, il est vrai, accaparer cette notion en proclamant que la mentalité n'est qu'une expression passive, dans l'individu, d'une telle ou telle organisation de la Société. Mais, précisément, la tendance du livre de M. Lévy-Bruhl n'est pas celle-là. Ceux qui suivaient son œuvre, surtout celle d'après-guerre [*La Mentalité primitive*

(1922); *L'Âme primitive* (1930); *La Nature et le Surnaturel dans la Mentalité primitive* (1933)] pouvaient déjà remarquer une certaine évolution dans ses conceptions. Mais ce n'est que dans ce livre qu'il formule *nettement* le stade auquel il est actuellement arrivé. Nous sommes très heureux que l'occasion se présente pour nous expliquer là-dessus.

On sait que l'idée principale de M. Lévy-Bruhl est que la mentalité dite « primitive », diffère *qualitativement* de celle des peuples civilisés modernes et que cette différence réside dans ce que la première est orientée d'une autre façon, vers les explications « mystiques »; ses représentations « prélogiques » sont gouvernées par « la loi de participation » en vertu de laquelle un sauvage peut se croire à la fois l'homme et l'oiseau, et par la « catégorie affective du surnaturel » qui signifie que les sauvages, tout en n'ayant pas de *notions* claires et distinctes de la nature et du surnaturel et de Dieu, présentent une *réaction affective* générale toujours la même, un véritable « abstrait émotif », devant des phénomènes étranges ou menaçants ou insolites, — réaction qui peut être considérée comme l'homologue de la catégorie *intellectuelle du surnaturel.*

On sait aussi que ces idées ont fait couler beaucoup d'encre. Des ethnologues, surtout ceux qui vécurent parmi les sauvages, affirmaient que leur conduite n'est pas tellement « mystique » et « prélogique ». Et des psychologues et des philosophes disaient que les « civilisés » ne sont pas si logiques et rationalistes que le semble croire M. Lévy-Bruhl.

Eh bien, il nous semble que la majeure partie de ces discussions et malentendus s'explique par le fait que les adversaires de M. Lévy-Bruhl n'ont pas pu voir l'essence de sa méthode. Et cela, parce que l'auteur l'a masquée. Comment? Voici: il a été séduit par la *brièveté* de ces petits mots: *nous, nôtre, chez nous.* Sur chaque page des livres de M. Lévy-Bruhl, on rencontre ces oppositions des modes de penser des primitifs et de *nous.* Mais qui sont ces *nous*? Les lecteurs ont été portés naturellement à croire que ce sont des êtres en chair et en os, des européens, des civilisés. Et que l'auteur les opposait à d'autres êtres concrets, des sauvages. Et alors, non moins naturellement, ils protestaient. Car, en effet, ni les « primitifs » ne s'adonnent tout le temps aux

« participations mystiques », ni les « nous » ne raisonnent continuellement selon les canons de la logique de Mill ou de Sigwart.

Mais il n'en est rien. L'auteur n'avait aucune intention d'opposer la conduite concrète ou *complète* des sauvages à celle des blancs civilisés. Son œuvre est celle d'*abstraction*. Il abstrait, dégage les traits typiques des primitifs, quand ils expliquent le monde et la vie et quand ils agissent pour s'assurer et pour se rassurer devant l'inconnu. Et il obtient ainsi un type de mentalité, la mentalité primitive. Ensuite, il l'oppose, — à quoi? A un *autre type*, créé par la science occidentale, à la mentalité logique, rationaliste, scientiste. Il fait de la morphologie abstraite ou de la *typologie des mentalités*. C'est là sa méthode. Dans ce sens, seul juste à notre avis, ses oppositions sont parfaitement légitimes et fondées, et nous nous étonnons qu'un philosophe comme Meyerson ne l'ait pas vu.

Seulement, pour éviter les malentendus, il fallait employer au lieu de *nous* un autre abréviatif, par exemple M. R. S. (mentalité rationaliste européenne) ou M. S. O. (mentalité de la science occidentale).

D'autre part on nous accordera que la typologie des mentalités, surtout si on ne se borne pas à la description pure, rentre dans la psychologie.

Quel est maintenant le trait distinctif ou le stade nouveau que nous fait voir ce dernier livre de Lévy-Bruhl? L'auteur y traite de certains mythes, de certains peuples sauvages (surtout des Australiens et des Papous) — des mythes sur les ancêtres mi-animaux, mi-humains. Il montre que les caractères propres à ces mythes primitifs sont ceux de la mentalité primitive, c'est-à-dire incohérence, indifférence aux contradictions, « fluidité » (facilité des transformations), participations mystiques ou magiques.

Mais il montre aussi que tous ces caractères ne sont pas solidaires de la structure sociale » de ces tribus, de leurs institutions (p. 46, 225). Ils existent partout car ils sont solidaires de la nature psychologique de l'homme. L'auteur voit — enfin! — qu'ils existent même dans le folklore européen! même dans les contes de Perrault! et même — même! — chez *nous*, les fameux *nous*! Et les deux dernières pages du livre

— deux seulement, hélas! — nous expliquent dans quelles conditions *psychologiques* les *nous*, pris cette fois dans le sens concret, se laissent envahir par la mentalité primitive. Ici, M. Lévy-Bruhl commence à employer certains termes de Freud (d'ailleurs adoptés par d'autres psychologues) et de P. Janet. La mentalité primitive existe chez *nous* sous forme de *tendances refoulées*. La conduite rationnelle exige un effort continuel (une « haute tension psychologique », n'est-ce pas?). Dès que cet effort cesse, ces tendances affleurent. Et alors:

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Par cette citation, l'auteur termine son livre.

Malheureusement, soit dit en passant, quand la haute tension de notre esprit baisse, d'autres tendances primitives, beaucoup moins inoffensives, peuvent surgir aussi. Nous ne le voyons que trop à présent!

Nous regrettons de n'avoir pas de place pour citer ici des faits curieux dont cet ouvrage si intéressant est rempli. Bornons-nous seulement à ceci. M. Lévy-Bruhl est en train de *passer à notre camp*, au camp des psychologues. Qu'il ne s'arrête pas à mi-chemin!

Or, au point de vue de la psychologie, « l'orientation mystique » de la mentalité primitive n'est pas un moyen d'explication, c'est une chose à expliquer (2). Souhaitons que l'auteur s'y emploie dans ses travaux ultérieurs.

W. DRABOVITCH.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Louis Houllevigue: *Problèmes actuels de l'astrophysique (les appareils et les méthodes, le système solaire, la nature et la vie des étoiles, l'atmosphère d'univers)*, Armand Colin.

Le nom de Louis Houllevigue, professeur honoraire à l'Université de Marseille, n'est pas inconnu de nos lecteurs: nous avons examiné longuement son précédent ouvrage (1),

(2) Nous avons essayé d'expliquer au point de vue de la biopsychologie moderne la genèse des mythes chez les enfants : *Les Réflexes conditionnés sociaux et la Genèse des Mythes.* (*L'Hygiène mentale*, nov. 1933.)

(1) *La vie du globe et la science moderne*, Colin (*Mercure de France*, 15 janvier 1930, pp. 418-420).

et nous avons dit la part qu'il a bien voulu prendre dans la rédaction d'une grande encyclopédie scientifique (2).

En deux cent cinquante et quelques pages, avec une vingtaine de figures, son nouveau livre, **Problèmes actuels de l'astrophysique** a pour but d'exposer cette branche de la science « à un public non spécialisé, mais curieux des choses du ciel (p. X) ». Les premiers chapitres sont consacrés aux méthodes et aux instruments; c'est surtout aux Etats-Unis que « des hommes de premier plan, épaulés par de généreux concitoyens, réalisèrent de puissants appareils, accumulèrent les renseignements sur l'Univers et les illustrèrent par de merveilleuses photographies (p. VI). L'œil n'est plus qu'un simple metteur en scène; le véritable opérateur, c'est la chambre photographique (pp. 10-11) », à laquelle on adjoint souvent un spectroscope, qui analyse la lumière émise par les astres. L'arpentage du ciel sert de prétexte à d'intéressantes précisions, sur la planéticule Eros (3) et sur les céphéides, étoiles pulsantes (pp. 33-43).

Houllevigue s'occupe des éléments du système solaire:

On ne voit pas encore la Lune à un mètre, comme une réclame d'exposition nous l'avait imprudemment promis, mais on la ramène à soixante-quinze kilomètres, c'est-à-dire que la figure de notre satellite nous apparaît aussi nettement que les plaines de Provence du sommet du mont Ventoux, plus clairement même à cause de l'absence de toute nébulosité (p. 90) [4]. Les grains de matière, qui produisent les étoiles filantes en s'enflammant dans l'atmosphère, ont des masses comprises entre quelques décigrammes et, très exceptionnellement, quelques grammes (p. 163). Suivant les vraisemblances, Mercure n'est qu'un caillou brûlé, assurément inhabitable pour les êtres vivants, même les plus rudimentaires (pp. 115 et 116). Plaignons les pauvres Vénusiens, si tant est qu'il en existe (James Jeans le nie), qui ne voient jamais le ciel bleu, qui ne se doutent pas qu'il existe des étoiles, qui ignorent la Terre et se soucient encore moins de ses habitants : ils vivent

(2) *La science, ses progrès, ses applications,* sous la direction de Georges Urbain et Marcel Boll, Larousse (*Mercure de France,* 15 mai 1933, pp. 173-175).

(3) « Où Vénus a échoué, Eros doit réussir (p. 29). »

(4) L'auteur reparle plus loin (p. 209) de la Lune, en citant ironiquement les « termes péremptoires » de la Genèse: « Et Dieu créa deux luminaires principaux, un plus grand pour éclairer le jour, un moindre pour éclairer la nuit, avec les étoiles. »

dans un monde fermé, sous un dôme translucide, à travers lequel filtre une lueur implacable et permanente (pp. 103 et 105). C'est nous, plutôt que Mars, qui devrions être mis sous l'égide du Dieu farouche et sanglant. Nous y avons assurément tous les droits... Nos frères martiens ne sont peut-être que des escargots, vivant entre les mousses et les lichens, dans un climat dont les meilleurs coins paraissent moins agréables que les régions les plus déshéritées de la Sibérie ou du Groënland (pp. 96 et 95). Avec Cassini, on voit, dans l'anneau de Saturne, un essaim de particules solides, une fourmilière de satellites (p. 133).

Abstraction faite du rayonnement, la matière qui est une autre forme de l'énergie, existe, dans l'Univers, sous deux états: les corps célestes et la matière diffusée dans le vide, qu'Eddington évalue « à la moitié de celle des étoiles (p.232) ». Il y a environ sept mille étoiles visibles dans l'un ou l'autre des hémisphères, ce qui est bien peu par rapport aux quarante milliards d'étoiles (pp. 155), qui nous fournissent « l'obscure clarté... » (5).

On ne peut échapper à cette idée que toutes les étoiles sont, pour ainsi dire, sorties du même moule à des époques différentes et qu'elles nous offrent, comme un film dont les photographies successives auraient été brouillées et dispersées par le vent, tous les âges d'une même étoile (p. 192). Lorsque l'humidité d'un nuage se condense en brouillard, tous les grains liquides s'écartent peu d'une valeur moyenne; de même, l'espèce étoile est aussi exactement définie que l'espèce chêne ou que l'espèce humaine (pp. 199 et 200). La natalité stellaire est suffisante pour que nous n'ayons pas à redouter la dépopulation du ciel (p. 205) [6]. L'émission se compose de deux parts : le rayonnement ondulatoire et le rayonnement corpusculaire, constitué principalement d'électrons (p. 48). La couche superficielle est formée d'une matière, ramenée aux formes qui nous sont familières; au cœur des astres, les particules sont presque au contact, à l'état ultra-gazeux; elles se déplacent à raison de 180 kilomètres par seconde. Petit galop banal, quand on le compare à celui des corpuscules alpha du radium (pp. VIII, 219 et 64). L'atome fait comprendre l'étoile (pp. VII et 197). Mais l'astronomie et l'atomistique suivent des chemins divergents; on

(5) L'auteur s'occupe également des scintillations (pp. 141-151).
(6) Parmi les idées saugrenues, qui vinrent à l'esprit des vieux astronomes, l'auteur cite une phrase de Riccioli (1651) : « Quand Dieu veut montrer aux hommes quelque signe extraordinaire, il fait tourner brusquement une étoile sur son centre (p. 39). »

peut, en phrases pompeuses, comparer les deux infinis; l'analogie s'évanouit, dès qu'on cherche à la préciser (pp. 264-265).

Tout cela est excellent. Il nous faut néanmoins faire quelques réserves (7). Houllevigne ne dissimule pas un léger scepticisme (p. XI) à l'égard de la relativité, en invoquant le sens commun: son argumentation s'appliquerait tout aussi bien à la *verticale*, à laquelle, depuis des siècles, l'humanité accorde une rôle privilégié. L'auteur indique (p. 237) que la vitesse des molécules « change des milliards de fois en un millionième de seconde » (quand il faut lire *en une seconde*). On constate aussi quelques contradictions: pourquoi parler de vapeurs « à demi condensées » (pp. 45 et 63), alors qu'il est dit plus justement (p. 56) que « le Soleil est, dans la totalité de sa masse, à l'état gazeux »? Le chapitre sur « l'évolution de l'Univers » qui date de 1926, est tout à fait désuet (8); il aurait pu être supprimé sans dommage.

Mais ce sont là des critiques de détail. L'ensemble constitue une remarquable initiation, très facile à lire, très attrayante. Elle doit apprendre à tout esprit cultivé à se défier du bon sens (p. 254), mot dénué de signification, lorsqu'il s'agit de phénomènes qui ne sont plus à l'échelle humaine et sur lesquels notre expérience ne nous apprend pas grand chose (pp. 55-56).

MARCEL BOLL.

(7) Signalons un certain nombre d'expressions incorrectes, comme « lumière trop faible pour subir la dispersion » (p. 156), comme « trou *à charbon* » (p. 185, appelé ailleurs correctement *sac à charbon*), comme « varie de... à » (p. 265, pour *est comprise entre... et*), comme « années de lumière » (p. 229, pour *années-lumière*, p. 247), comme « la peine compte pour rien » (p. 42, pour *ne compte pour rien*), comme « un million de million de millionième » (p. 232), ce qui ne peut signifier qu'*un* million! Wilhem de Sitter (p. 251), était Hollandais (et non « Belge »), et le Soleil est nommé « grand luminaire » plus d'une douzaine de fois.

(8) On y rencontre (p. 185) une erreur sur les *sacs à charbon*, rectifiée autre part (pp. 211 et 229). On y voit (pp. 187-188) que la température centrale du Soleil serait de quinze ou vingt mille degrés, alors qu'elle atteint en réalité quarante *millions* de degrés (pp. 82, 217 et 265).

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Une lettre de M. André Benoist.

Villa « Florina » (Var), le 25 juin 1935.

A Monsieur le Gérant du *Mercure de France.*

Monsieur le Gérant,

Le *Mercure de France* du I-V-1935, à la page 594, sous la rubrique *Police et Criminologie,* « André Benoist: *Les Mystères de la Police,* Nouvelles Editions Latines » publie sous la signature de M. Ernest Raynaud une critique de mon livre.

La critique est libre et, bien que celle de M. Ernest Raynaud dénote — excusez l'expression — un « esprit maison » qui fut précisément celui contre lequel j'ai toujours lutté, je n'ai nullement l'intention de polémiquer, même sur l'affaire Almazoff, où toute ma « manière forte » fut de soutenir des collaborateurs injustement attaqués, ce que n'a pas paru comprendre votre critique.

Mais, à la page 596, M. Ernest Raynaud écrit:

Le personnel de carrière de la Préfecture de Police s'était ému de le voir rentrer par la grande porte, dans une maison à laquelle il avait appartenu, vingt ans plus tôt, comme simple inspecteur du service des jeux, et qu'il avait dû quitter trop brusquement pour qu'il ne s'en soit pas suivi, à tort ou à raison, des bruits fâcheux. On savait qu'il avait été, depuis, enrôlé à la Sûreté Générale, à titre purement officieux d'ailleurs, puis congédié, puis réintégré, officiellement cette fois, après avoir été chargé dans l'intervalle, pendant la guerre, d'une mission de contre-espionnage à l'armée d'Orient, d'où l'avait fait rappeler la plainte des officiers de l'Etat-Major. Un passé si divers et si mouvementé n'était pas de nature à l'imposer en crédit et en autorité au personnel stable et régulier de la Préfecture de Police. On lui faisait grief, en outre, d'avoir, comme Directeur de la Police Judiciaire, débarqué, sans motif légitime, l'un de ses principaux collaborateurs, le Commissaire de Police Caron, Chef de la Brigade mondaine, qui jouissait de l'estime et de la sympathie de tous ses collègues. Je dis: « sans motif légitime », car si celui qu'on s'en murmurait à l'oreille, dans les couloirs de la préfecture, était le véritable, il n'y en avait pas de moins propre à faire valoir pour un chef de service, puisqu'il s'agissait d'un différend ancien, d'ordre strictement privé, où tous les torts étaient du côté de M. Benoist, et la preuve que M. Caron

n'avait en rien démérité de ses chefs, c'est qu'il fut, peu de temps après son déplacement, en guise de compensation, décoré de la Légion d'honneur. Le plus fâcheux, c'est que M. Benoist se faisait ainsi — sans le savoir — l'instrument des vengeances des cocaïnomanes et des invertis, qui reprochaient au chef de la brigade mondaine de les traquer sans merci, et qui avaient juré sa perte...

Je considère que ces lignes renferment imputations et, ce qui est plus grave, « insinuations » diffamatoires, mensongères et calomnieuses. Il m'appartient en conséquence de rectifier et je vous requiers, conformément aux dispositions de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, modifiée par celle du 29 septembre 1919, de publier la présente lettre, dans votre prochain numéro, à la même place et en mêmes caractères que cette partie de la critique qui provoque ma réponse et mes protestations légitimes.

1° Je n'ai pas eu à quitter « trop brusquement » le service des jeux de la Préfecture de Police et encore moins à connaître les bruits fâcheux relatifs à mon départ de cette administration. Les raisons de mon départ sont beaucoup plus simples. Au moment de la création de la police mobile en France, il m'a été demandé, en raison d'un passé policier déjà fertile en arrestations de malfaiteurs internationaux et qui m'avait valu en six ans treize citations à l'ordre du jour, d'apporter ma collaboration et mes connaissances professionnelles au nouvel organisme.

J'ai accepté d'enthousiasme, heureux d'élargir sur tout le territoire français mon champ d'action, et, démissionnaire à cet effet de la Préfecture de Police le 15 mai 1907, j'étais nommé le *même jour*, par arrêté ministériel, inspecteur spécial de la police des chemins de fer, au ministère de l'Intérieur (Sûreté Générale).

Ce fut à la Sûreté Générale, sous l'habile direction du Contrôleur Général Sébille, l'ère des grandes affaires, rats d'hôtels, maîtres-chanteurs, nomades, etc., qui infestaient les villes d'eaux ou dévastaient les villages.

Je tiens à la disposition de quiconque l'arrêté préfectoral et l'arrêté ministériel établissant ce que j'avance.

2° En qualité de Commissaire de Police, j'ai, durant la grande guerre, quoique non mobilisable, demandé et obtenu

de partir aux armées. Par décision du G. Q. G. des Armées de l'Est, j'ai été affecté à l'Etat-Major de l'Armée d'Orient, à Salonique, et, du 15 janvier 1916 au 20 août 1919, mon dossier administratif s'est enrichi des documents suivants:

Ordre Général C. A. A. n° 35. — 12 avril 1916.

Très haute idée du devoir, courage et dévouement, continue ses enquêtes jusque sous le feu de l'ennemi.

Ordre de la Brigade n° 63. — 21 juillet 1917.

Chargé de diriger la répression de l'espionnage et la poursuite des comitadjis dans la région du lac Prespa et le territoire de la 312e brigade, a procédé à des arrestations dangereuses dans une zone placée sous le feu de l'ennemi, apportant dans cette mission les qualités d'énergie, de belle audace et d'initiative intelligente qui l'ont toujours fait remarquer depuis le début de la campagne.

Ordre Général n° 52 C. A. A. — 9 novembre 1917.

Depuis près de deux ans en Orient, n'a cessé de se faire remarquer par son activité et sa clairvoyance. A été chargé de missions périlleuses, a tenu des postes difficiles et, en Macédoine comme en Albanie, a été un aide précieux pour le commandement.

Légion d'Honneur Q. G. A. A. — 5 décembre 1918.

Déjà proposé plusieurs fois. N'a cessé d'ajouter à ses services antérieurs, faisant preuve à la fois de courage personnel et de zèle intelligent. A beaucoup contribué à la répression de l'espionnage ennemi dans la zone d'action de l'armée allemande (Albanie, Macédoine Occidentale). A, pendant un séjour de trois ans en Orient, manifesté constamment *les plus brillantes qualités professionnelles et personnelles.*

Retour d'Orient, désirant y revenir, espérant dans tous les domaines un essor de l'expansion française dans les Balkans, confiant dans la victoire de nos armes, voulant reprendre ma liberté, j'ai, usant d'un droit que nul ne saurait me contester, sollicité ma mise en disponibilité en application des dispositions de l'arrêté ministériel du 17 avril 1918. Cette mesure de faveur me fut accordée le 11 septembre 1919. Je fus réintégré ensuite dans les cadres, sur ma demande, par arrêté ministériel du 9 novembre 1922.

Ce passé « *si divers et si mouvementé* », pour employer la propre expression de M. Ernest Raynaud, mais passé tout d'honneur et de dévouement qui me qualifiait autant que tout autre du personnel « stable et régulier » pour les postes que j'ai occupés, est évidemment inconnu de votre critique qui se

fait l'écho de ceux qui, dans l'ombre et par personne interposée, calomnient sans risques et par principe ceux qui réussissent.

3° Je n'ai pas eu comme Directeur de la Police Judiciaire à « débarquer » sans motif légitime M. Caron, ancien Chef de la Brigade mondaine, et je regrette que ce fonctionnaire, disparu dans un accident stupide, ne puisse aujourd'hui m'apporter l'appui de son témoignage.

Avant ma prise de service comme Directeur, il m'a été demandé de choisir deux Commissaires de Police comme futurs collaborateurs. J'ai désigné MM. Priolet et Nicole. Les mutations étaient donc déjà décidées. Je n'ai eu ni à les demander, ni à les solliciter.

Je n'ai pas eu, en conséquence, à me faire l'instrument conscient ou inconscient des vengeances des cocaïnomanes et des invertis qui ont rencontré en M. Priolet un « chasseur redoutable », dont les qualités ont reçu un éclatant hommage du fait de sa nomination récente au poste de Sous-Directeur de la Police Judiciaire, et qui a été porté à la présidence de la Société de Secours Mutuels et de Prévoyance de la Préfecture de Police par la confiance de tout le personnel de cette administration.

En terminant, j'ajouterai que je n'ai eu avec M. Caron que des rapports courtois; qu'aucun différend administratif ou autre ne s'est élevé entre nous et que, s'il a plu à votre critique, insuffisamment renseigné et par déformation professionnelle, de se faire l'écho de ce qui peut « se murmurer à l'oreille », qu'il me permette de lui dire que la vie privée, pour autant qu'elle ne touche pas à la moralité, aux bonnes mœurs et à l'ordre public, est un bien sacré qui n'a pas à trouver sa critique, même en allusion discrète ou voilée, dans l'exposé d'un livre dont l'auteur s'est efforcé d'observer cette règle vis-à-vis de ceux qu'il attaque.

Veuillez agréer, monsieur le Gérant, l'assurance de ma considération distinguée.

A. BENOIST.

FOLKLORE

P. Saintyves: Vie et œuvres. — E. Violet: *Vignerons et Fileuses,* suivi d'une *Bibliographie folklorique du Mâconnais,* Mâcon, Renaudier, 8°, ill. — *Enquêtes de folklore,* Société des Sciences, etc., de la Creuse, Guéret, 8°. — Francis Bussière et Jehan Paufique: *la Gerbe Creusoise,* Guéret, Lecante, in-16. — Marcel Provence: *Essai sur le Folklore de l'Ubaye,* en vente au Musée de Moustiers (B. A.), 4°. — Ludwig Flagge: *Provenzalischees Alpenleben in den Hochtaelern des Verdon und der Bléone; ein Beitrag zur Volkskunde der Basses-Alpes,* Biblioteca dell Archivum Romanicum, serie II, Linguistica, Firenze, Leo S. Olschki, gr. 8°, ill. — Charles Forot: *Almanach Vivarois,* 1935, Au Pigeonnier, Saint-Félicien, Ardèche, pet. 8°, ill. — Charles Forot : *Almanach Lyonnais,* 1935, ibidem, pet. 8°, ill. — Capatti et Isnard, *Armanac Nissart,* 1934 et 1935, Nice, rue de l'Hôtel-des-Postes, 27, 8°, ill. — Arrighi et Leca, *L'Annu Corsu, Revue du Cyrénéisme,* t. XIII, pour 1934, Marseille, Impr. du *Petit Marseillais,* 8°, ill.

La mort de **P. Saintyves** est une grande perte, pour le folklore français. Originaire d'Autun et appartenant à une vieille et bien connue famille de libraires, Emile Nourry adopta le pseudonyme de Saintyves quand il se résolut, au lieu d'être prêtre, à se lancer dans la bagarre dite moderniste; comme libraire, il fut le dépositaire ou l'éditeur de Turmel, de Loisy; il connaissait aussi un drôle d'homme, très intelligent, l'ex abbé Ermoni, dont Remy de Gourmont appréciait l'esprit. Les premiers ouvrages de Saintyves, les *Saints successeurs des Dieux,* et d'autres sur les *Miracles,* ne furent qu'un prélude à une extension de recherches qui finit par englober le folklore littéraire et le folklore préhistorique. Son instruction première, qui lui assurait la maîtrise dans le maniement des *Acta Sanctorum,* du Bagatta, et d'autres grands recueils hagiographiques, lui permit de rapprocher l'étude des saints chrétiens de celle des saints d'autres religions.

J'ai régulièrement rendu compte ici de ses ouvrages, quelquefois sans aménité particulière, par exemple à propos de son livre sur les *Contes de Perrault,* où il tenta d'appliquer strictement la théorie ritualiste. Il a maintenu ses positions jusqu'à la fin, tout comme j'ai maintenu les miennes, la divergence portant à la fois sur l'emploi plus ou moins limitatif de la méthode comparative et sur l'interprétation des textes par des raisonnements analogiques. Par contre, son livre *En marge de la Légende Dorée* me paraît solide; non seulement il représente une documentation considérable, dans un domaine qui est l'un des plus touffus; mais ici les

rapprochements sont modérés et les conclusions sont sages. A mon sens; car je ne me crois pas plus malin, ni plus instruit qu'un autre; et toute critique n'est jamais qu'une appréciation qu'on émet par rapport non pas à l'absolu, mais à ce qu'on croit utile et solide soi-même.

Vers la fin de sa vie, il entreprit de publier à ses frais des collections de textes, le *Corpus des Eaux* et le *Corpus du Folklore préhistorique*. J'ai dit précédemment l'utilité que je vois à entreprendre des recueils de ce genre, qui évitent aux chercheurs futurs de grandes dépenses d'argent et de travail. En ce moment le folklore se renouvelle par une étude plus précise des faits, dans plusieurs directions; et tout *Corpus* de ce genre devient en quelque sorte une nécessité pour reconstruire les fondations de notre science. Mme Nourry, qui fut sa collaboratrice dans cette œuvre de collection et de classement, a l'intention de la continuer et s'associera ainsi à la mémoire de son mari dans l'histoire du folklore français.

Mais Saintyves avait encore bien d'autres travaux en train. Il meurt en pleine puissance de travail et je ne vois pas qui, dans les domaines où il était passé maître, pourrait le remplacer. Par suite même des exigences méthodologiques modernes, le folklore se complique de plus en plus; et comme il n'existe aucun manuel de folklore français, il est difficile de recruter des jeunes. On doit aussi lutter contre l'attitude traditionnelle bourgeoise qui, malgré les institutions dites démocratiques et les discours électoraux, scinde le peuple français en deux parties psychologiquement opposées, de sorte que ceux du côté rural et ouvrier n'ont qu'un désir: renier leurs origines, leurs traditions, leur poésie directe et, sous prétexte de progrès, sauter la barrière.

Dans le folklore, Saintyves n'avait étudié d'abord que la section littéraire; mais depuis quelques années il avait élargi son horizon en s'intéressant aux chansons et aux arts populaires. Sa position indépendante lui aurait permis de rendre ici aussi de grands services, tout comme elle lui permit d'assister à des congrès internationaux et de diriger deux revues, celle de l'Institut international d'Anthropologie et celle de la Société de Folklore français et colonial.

§

L'activité dans les provinces, ou du moins dans quelques-unes, commence à prendre corps peu à peu. E. Violet, en publiant son ouvrage sur les **Vignerons et Fileuses du Mâconnais,** suivi d'une bibliographie, complète la monographie de sa région, tout en dirigeant, avec l'aide de Gabriel Jeanton, des enquêtes systématiques dans l'arrondissement de Mâcon; il m'annonce la publication vers la fin de l'année des résultats de l'enquête sur les fiançailles et le mariage.

Dans la Creuse, la société de Guéret étend peu à peu son domaine et recueille beaucoup de faits nouveaux; les enquêtes sur les fours à cuire le pain et sur l'alimentation ont donné de bons résultats; dans un autre domaine, M. Pajot a réussi à découvrir une version creusoise, très intéressante, de l'*Escrivéto* ou de *Florence,* ici nommée l'*Eicrivanto* ou *le Maure de Saint-Roger.* Par contre, on ne trouve que peu de folklore dans la **Gerbe Creusoise** de Francis Bussière et Jehan Paufique; ce sont de jolis tableaux, sur le mode sentimental ou statistique (familles nombreuses; maçons émigrés), des notes pittoresques, mais fort peu de faits précis. Des ouvrages de ce genre, dans toutes nos provinces, sont innombrables; dans chacun, les auteurs s'imaginent que leur pays se différencie des autres, mais pour preuves ne nous donnent que des banalités. La couverture montre une bonne femme en sabots portant une gerbe de blé; bien malin celui qui me prouvera qu'elle est de la Creuse plus que de la Beauce, du Périgord ou du Dauphiné. Il y a souvent aussi dans ce genre d'ouvrages deux bœufs qui traînent une charrue, ce qui n'est sûrement pas typique d'un pays ou d'un autre. Espérons que ces auteurs voudront bien collaborer aux enquêtes systématiques de la société de Guéret.

Dans son **Essai sur le Folklore de l'Ubaye,** Marcel Provence amorce dans les Basses-Alpes des enquêtes semblables aux miennes; le plan suit mes questionnaires; en ajoutant ce que Henry avait dit pour Fours, on a ainsi des documents localisés pour cinq ou six communes. On est déjà ici dans la Haute-Provence; mais je ne trouve pas de différences typiques si je compare ces faits à ceux que j'ai pour 96 com-

munes des Hautes-Alpes; le plan folklorique, ici aussi, est nettement indépendant du plan linguistique et administratif.

Pour la Basse-Provence, la monographie de Ludwig Flagge nous apporte beaucoup de renseignements sur une région très peu étudiée, celle des **Hautes-vallées du Verdon et de la Bléone.** L'auteur appartient à cette équipe de jeunes savants allemands qui se sont spécialisés dans l'étude des langues romanes. Il est avant tout linguiste et enrichit ainsi le vocabulaire provençal d'un grand nombre de termes locaux. Le sous-titre est un peu trompeur; ce n'est pas tout le folklore qui a été étudié, mais seulement la civilisation matérielle: types des maisons; agriculture; outils agricoles, alpages, élevage, procédés de transport. Rien sur les coutumes de la naissance à la mort, les saints et pèlerinages, etc. De cette région, j'ai reçu quelques réponses à mes questionnaires qui prouvent qu'il y a encore beaucoup à chercher. N'est-il pas bizarre, pourtant, que même pour la civilisation matérielle et les dialectes locaux, on doive recourir à des monographies allemandes; alors, chez nous, tout le monde s'en fout?

Et dans cent ans, pour connaître la vraie France rurale, il faudra d'abord apprendre l'allemand? Cet argument est connu des Hitlériens; ils ne se font pas faute d'en user. Nous devrions avoir en ce moment une équipe de cent ou deux cents étudiants en train de faire des travaux comme ceux des séminaires romans de l'étranger. Et pourquoi comme premières thèses de licence ne demande-t-on pas à nos jeunes gens des travaux de ce genre plutôt que des discours académiques sur de grands auteurs ou des exhumations de documents historiques? On y discernerait bien mieux les qualités directes du futur professeur.

Il ne me reste que peu de place pour signaler l'**Almanach Vivarais** et le nouvel **Almanach Lyonnais** de Charles Forot; l'**Almanach Nissart** de Capatti et Isnard, édité par le groupe qui publie aussi les *Annales du Comté de Nice;* et l'**Annu Corsu**, d'Arrighi et Leca; tous ont admis le vrai folklore, fondé sur des observations directes, et travaillent à créer un régionalisme sincère et caractérisé avec la collaboration de linguistes, d'historiens et d'enquêteurs instruits des méthodes modernes.

A. VAN GENNEP.

HISTOIRE DES RELIGIONS

J. Turmel: *Histoire des Dogmes, quatre volumes parus* (Rieder). — P. de Labriolle: *La réaction païenne. Etude sur la polémique antichrétienne du Ier au VIe siècle* (Artisan du Livre). — A. Bayet: *Pacifisme et christianisme aux premiers siècles* (Bibliothèque de l'Union Rationaliste).

L'Histoire des dogmes, de Joseph Turmel, dont quatre volumes ont maintenant paru, formant un total d'environ 2.000 pages, est une œuvre de haute science et de droite raison, dont la publication fera date. A son sujet, on songe tout naturellement au mot de Renan:

> Pour faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru, car sans cela on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine; en second lieu de n'y plus croire d'une manière absolue, car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère.

Les dogmes n'ont guère été étudiés jusqu'ici que par des gens d'Eglise. Or, le clergé catholique est obligé d'admettre qu'ils n'ont point varié, qu'ils étaient dès l'origine ce qu'ils sont aujourd'hui. De son point de vue, aucun d'eux n'a d'histoire. Leurs formules ont pu changer, les concepts sous-jacents demeuraient immuables. C'est à bien l'établir que sera consacré tout l'effort des chercheurs.

Les protestants admettent, au contraire, que la dogmatique romaine s'éloigne grandement de l'Evangile, et souvent même le contredit. Telle est justement la raison pour laquelle ils s'opposent à l'Eglise catholique. Ils veulent défendre contre elle la pensée authentique du Christ. Mais cette préoccupation qui domine leurs recherches, risque de les fausser. L'histoire des dogmes tient chez eux une place importante; elle s'y trouve liée à une certaine foi. Chez M. Turmel, elle a rompu ses attaches. Lui aussi fut d'abord un croyant. A 23 ans, en 1882, il enseignait la théologie dogmatique au Grand Séminaire de Rennes. Mais il dut bientôt abandonner sa croyance et sa chaire. Il n'abandonna pas pour cela ses études et ne renonça pas à tout enseignement. Son ambition fut désormais de montrer comment ces dogmes qui heurtent la raison s'expliquent d'une manière rationnelle quand on étudie leur histoire, comment, bien loin d'être immuables, ils ont beaucoup varié, comment ils reflètent les idées et les pré-

jugés de toutes les générations qui en vécurent. Ainsi conçue, leur histoire offre pour nous le plus vif intérêt. Ce n'est plus un champ de luttes théologiques. C'est un vaste panorama des idées dominantes qui ont façonné les cerveaux sur une grande partie du globe pendant deux millénaires.

Durant un demi-siècle, M. Turmel a exploré cet immense domaine avec une ardeur inlassable. Dans son petit ermitage de Rennes, toujours levé avant l'aube, il a passé invariablement ses journées, vrai bénédictin laïque, en un tête-à-tête assidu avec les Pères des premiers siècles et les Docteurs du moyen âge. Il est, sans doute, à l'heure actuelle, l'homme du monde qui les connaît le mieux, et c'est leur pensée intime qu'il nous livre, non l'idée que se fait d'eux tel ou tel érudit de notre temps, mais l'authentique doctrine qu'eux-mêmes ont consignée dans leurs écrits. Ses livres sont émaillés de citations heureusement choisies, traduites avec soin. Nul pédantisme, nul souci d'en imposer au lecteur par des formules abstruses. Ce savant de haute classe, qui, dans son domaine, est un maître hors pair, écrit comme il parle, simplement, familièrement. Il expose avec une lumineuse clarté comment les dogmes naissent, comment tous évoluent, comment certains meurent d'épuisement et d'autres se transforment jusqu'à devenir parfois méconnaissables. Il vous dira d'où vient et à travers quelles vicissitudes a passé l'idée du péché originel ou celle de la rédemption, par quelles voies compliquées les chrétiens ont été amenés à proclamer un Dieu en trois personnes et un Verbe fait chair, consubstantiel au Père, à quel programme, à quels calculs aussi, répond l'idée de la papauté, depuis ses modestes débuts jusqu'à son plein épanouissement. Lisez son dernier volume. Vous y verrez en quel temps et sous quelles influences s'est constituée la doctrine officielle des premières origines et des fins dernières du monde et de l'humanité, quelles modifications importantes s'y sont produites, comment par exemple, vers 510, un auteur inconnu, qui se donnait pour Denys l'Aréopagite converti par saint Paul, révolutionna le monde angélique, comment aussi le pape saint Grégoire établit la vie d'outre-tombe sur des bases nouvelles. Tout cela est conté en un style nerveux, avec une sorte de passion concentrée qui explose parfois. On sent

que M. Turmel, ayant voué sa vie aux vieux dogmes, ne peut plus les regarder avec indifférence. Sous l'historien bardé de textes, on retrouve un homme frémissant. L'œuvre qu'il nous présente ne peut qu'y gagner beaucoup en intérêt.

C'est un autre accent que nous fait entendre M. de Labriolle dans son livre récent: **La réaction païenne. Etude sur la polémique anti-chrétienne du Ier au VIe siècle.** Il s'agit bien, ici encore, d'une histoire des idées religieuses. Mais l'auteur n'est plus un théologien laïcisé. C'est un laïque qui a pris goût à la théologie. M. de Labriolle est catholique. C'est en fils soumis et dévoué de l'Eglise qu'il étudie les critiques dirigées contre elle pendant les premiers siècles. On ne peut attendre de lui qu'il s'applique à les mettre en valeur. Il s'efforce plutôt, tout en les exposant, de les neutraliser. On le voit dès son Introduction. Les polémistes païens, explique-t-il, commirent de « coûteuses maladresses ». Ils eurent le tort de sous-estimer leurs adversaires. Ils se trompèrent aussi, ou plutôt ils décelèrent, soit leur insuffisante clairvoyance, soit l'aveuglement de leur parti pris, en essayant à peine de comprendre l'esprit du christianisme, son âme secrète, le mystère de son emprise morale. Enfin, ils furent à demi paralysés dans leur lutte contre une foi totale et conquérante par leur scepticisme religieux, qui ne laissait chez eux qu'un fond vaguement superstitieux. Les difficultés soulevées par eux étaient de simples « malentendus », et elles ne furent pas irréductibles pour les gens cultivés. Ces remarques préjudicielles se retrouvent, sous des formes variées, à travers tout le livre. Elles constituent comme le fond de la scène sur laquelle nous voyons défiler tour à tour Celse, Porphyre, Julien, tous les protagonistes de la querelle anti-chrétienne. Le travail de M. de Labriolle se tient constamment dans la droite ligne de l'apologie étique traditionnelle. Il n'en garde pas moins, du point de vue purement historique, une grande valeur. C'est un recueil précieux, et unique en son genre, de tous les documents qui nous sont parvenus sur les réactions que la propagande chrétienne a provoquées dans les milieux cultivés du paganisme au cours des premiers siècles. Il nous livre tout ce qui reste des pièces du procès soulevé contre la religion nouvelle par les tenants des vieilles traditions. Par là, il nous

permet de nous prononcer nous-mêmes en pleine connaissance.

M. Albert Bayet traite en pur historien un sujet plus restreint, mais encore important, qui reste très actuel: **Pacifisme et christianisme aux premiers siècles.** Avant la conversion de Constantin, les moralistes chrétiens les plus connus, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, saint Cyprien, Lactance, ont réprouvé nettement la guerre et le service militaire. Leur doctrine pacifiste s'est cristallisée en divers canons ecclésiastiques. Beaucoup de fidèles s'y sont strictement conformés. D'autres, il est vrai, ne se sont point fait scrupule d'entrer dans l'armée. Seulement, on ne voit pas que leur conduite ait trouvé beaucoup d'apologistes. Or, un Concile d'Arles, en 314, lance l'anathème contre les soldats chrétiens qui désertent en temps de paix. C'est une véritable révolution. M. Bayet l'explique très naturellement par le souci qu'ont alors les évêques de faciliter le rapprochement qui vient de s'opérer entre l'Eglise et l'Etat. Constantin se montre favorable au christianisme parce qu'il trouve en lui l'essentiel de sa propre croyance et qu'il songe à se servir de lui pour réaliser dans l'Empire l'unité religieuse. Mais il ne peut admettre qu'on prêche à ses soldats la désertion. Les Pères d'Arles tiennent à le ménager. C'est pour cela qu'ils renoncent au pacifisme intransigeant de leurs devanciers, qu'ils ordonnent aux soldats chrétiens de rester dans l'armée. Leur décision se heurtera à des résistances sérieuses. Elle finira pourtant par s'imposer. Les gardiens de la tradition sauvegarderont la vieille discipline en déclarant que le service militaire est interdit aux prêtres et aux moines. Ils n'en seront que plus libres pour le permettre aux laïques. Les soldats chrétiens seront de plus en plus nombreux. Bientôt même il n'y en aura plus d'autres. Bel exemple des changements profonds qui se sont opérés, dans le cours du IVe siècle, au sein du christianisme. Si l'Eglise a converti l'Etat à ses dogmes, elle-même s'est convertie, dans une large mesure, à la politique impériale.

P. ALFARIC.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Les profits d'une guerre. — Col. Clouzard: *Vauban*, Alcan. — G. Camon: *Maurice de Saxe*, Berger-Levrault. — Marcel Dupont: *Murat*, Berger-Levrault. — Mémento.

Voici de curieuses révélations sur le coût de la dernière guerre et, par voie de conséquence, sur **les profits** qu'elle a permis à ceux qui ne l'ont pas faite. M. Camille Pitollet, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* de mars 1935, nous dit que, d'après les calculs de la Société des Nations, la guerre de 1914-18 a coûté à l'ensemble des belligérants la somme de dix trillions de francs (1).

Pour que ce chiffre ait toute son éloquence, il faut mettre les profits en regard des dépenses, ce que n'a pas fait M. C. Pitollet. Nous allons essayer de le faire. Il est évident que cette somme fabuleuse n'a pas été jetée par les fenêtres, si considérables qu'aient été les gaspillages. Ceux-ci, d'ailleurs, ont été recueillis par des mains sûres. Ces dix trillions de francs ont donc passé, à peu de chose près, de la poche des contribuables aux coffres-forts des fournisseurs de matériel de toute sorte, estimé nécessaire aux armées. Il n'y a lieu de déduire de cette somme que le total des soldes allouées aux combattants, dont la grande majorité ne touchait qu'un sou par jour. Il serait intéressant de connaître les profits réalisés par chacune des grandes firmes fabriquant ce matériel. A cet égard, le rapport de la Commission d'enquête Nyl, du Sénat américain, sur la fabrication et le trafic des armes, nous apporte quelque lumière (2). Voici, par exemple, un aperçu des bénéfices de guerre d'une grande firme américaine qui, au dire de ses directeurs, a fourni environ 40 % de la production totale de la seule poudre à canon, non compris les

(1) Avec cette somme, ajoute M. C. Pitollet, on aurait pu: 1° Fournir une villa meublée avec jardin et dépendances à toutes les familles des Etats-Unis, du Canada, de l'Angleterre, de la France, de la Belgique, de l'Allemagne et de la Russie; 2° Construire dans les cités de plus de 200.000 âmes de ces mêmes pays un hôpital de 125 millions, une bibliothèque du même prix et une université de 250 millions; 3° Constituer avec le reliquat un fonds de réserve qui, placé à 5 %, d'avant-guerre, eût rapporté des annuités permettant de donner un traitement de 25.000 fr. à 125.000 pédagogues et à autant de docteurs ou infirmiers et infirmières. Il serait resté, après ces contributions, une somme égale à la valeur totale de la propriété en Belgique et en France.

(2) *Revue des Vivants* (avril), p. 538.

explosifs de toute sorte, utilisés au cours de la guerre. Cette firme a pu distribuer à ses actionnaires, sous forme de dividendes, un total de 140.983.000 dollars, pendant la durée de la guerre. Le dividende qui, avant guerre, n'était que de 1,5 %, s'est élevé à 32 %.

Vauban, qui appelait les « traitants et sous-traitants » du XVII[e] siècle les « sangsues de l'Etat », de quel terme se servirait-il aujourd'hui pour flétrir de pareils profits?

La question peut être examinée à un autre point de vue: le prix qu'a coûté une existence humaine pendant la mêlée de 1914. Pour saisir toute la signification du chiffre que nous allons indiquer, il n'est pas inutile de rappeler les erreurs grossières, commises il y a plus de trente ans par l'école de M. de Bloch (3), le grand pacifiste, dans ses prévisions sur les guerres futures que, disait-on, les découvertes de la science et les progrès accomplis par le matériel de guerre devaient rendre impossibles. M. Nattan-Larrier (4), juriste éminent et économiste sagace, pensait-on à ce moment, commentant M. de Bloch, écrivait en 1904:

> En recensant les victimes des guerres futures, il arrive à des résultats qui dépassent l'imagination, et si son esprit positif d'industriel et d'économiste ne l'en empêchait, il dirait presque que le nombre des hommes tués dans la bataille doit forcément, d'après des calculs mathématiques et en raison des progrès de l'armement, dépasser celui des combattants; chacun serait tué plusieurs fois; la guerre en Europe est devenue impossible.

Ces absurdes conclusions sont aujourd'hui démenties par les faits. Malgré les perfectionnements de l'armement, poussés à un degré inouï, il aura fallu dix trillions de francs pour détruire dix millions d'existences humaines, ce qui met, si nous ne nous trompons pas, le prix de chacune d'elles à un million de francs. La guerre prétendue scientifique, qui n'aboutit qu'à un empirisme grossier, venu d'ailleurs d'Allemagne, n'a conduit ni à une économie de temps, dans la durée des hostilités, ni à une économie du prix du sang versé. Cette conception moderne de la guerre, à coups de matériel,

(3) De Bloch: *La Guerre*, 6 vol. in-8.
(4) Nattan-Larrier: *Les menaces des guerres futures et M. de Bloch*, Giard et Brière.

a d'ailleurs tendance à négliger toutes les considérations morales, qui en constituent les parties élevées, le caractère, le talent, la science du commandement, la psychologie des combattants. Les professionnels se défendent sans doute d'abandonner le culte de ces parties élevées, mais l'industrie moderne pèse de toute sa puissance pour donner à penser qu'elle peut les remplacer.

§

Puisque nous venons de prononcer le nom de **Vauban,** signalons le gros in-8 de 550 pages que M. le colonel du génie Clouzard vient d'écrire sur le grand fortificateur du XVIIe siècle. Notre désir aurait été d'en donner une longue analyse, sans les lignes suivantes, qui nous ont arrêté, dès l'avant-propos:

Quand on étudie la vie de Vauban, on est amené — presque inconsciemment — à faire un rapprochement entre ce grand ingénieur militaire et un autre grand chef, lui aussi de l'arme du Génie. Inutile de le nommer : tous les lecteurs l'ont reconnu. S'il eût vécu plus longtemps, nul plus que lui n'eût mérité, comme suprême honneur, de commémorer Vauban. Il n'a pas voulu que son corps reposât aux Invalides à côté de son illustre devancier. Mais dans le Panthéon de l'histoire, où la mémoire des hommes reconnaissants fait une place aux plus modestes, on établira toujours un rapprochement entre les deux grands hommes: Vauban-Joffre.

Notons que l'auteur fait, de son propre aveu, un tel rapprochement dans un état voisin de l'inconscience, « presque inconsciemment ». C'est une circonstance atténuante. Il estime d'abord inutile de nommer le grand chef de l'arme du génie auquel il fait allusion, tous les lecteurs devant le reconnaître de suite. Réflexion faite, il finit par le nommer. Il fait bien. Peu de lecteurs y auraient songé. Un tel rapprochement est, en effet, assez inattendu. Si Vauban s'est acquis la réputation d'un fortificateur de génie, on peut se demander en quelle circonstance Joffre s'est révélé son émule. Joffre a été, il est vrai, un grand modeste pendant la plus grande partie de sa vie, jusqu'au jour où, poussé par des hommes politiques, dans un but intéressé, il s'est trouvé investi de fonctions pour lesquelles rien ne le préparait et qu'il n'a

jamais recherchées. Sa modestie devait forcément s'évanouir au faîte de sa toute-puissance. Dans les derniers temps de sa vie, cependant, il a donné un témoignage du retour à sa modestie native en refusant les honneurs d'une sépulture aux Invalides. C'est peut-être la seule décision qu'il ait jamais prise sans que personne ait pesé sur lui, et elle lui fait honneur. Pour en revenir à M. le colonel Clouzard, peut-être a-t-il voulu simplement, en tentant ce rapprochement, faire sa cour au chef, devenu le successeur de Joffre, après en avoir été le conseiller le plus écouté. Et, sans doute, verrons-nous à nouveau les armées françaises, en formation linéaire, derrière des fortifications que Vauban déclarait qu'il était toujours possible de tourner.

M. le général Camon nous donne une étude un peu sèche, mais substantielle, sur **Maurice de Saxe,** l'homme de guerre le plus séduisant au couchant de la monarchie. La guerre avec lui semble un art élémentaire; ce n'est qu'une apparence. On connaît ce curieux passage des *Rêveries:*

> Je ne suis point pour les batailles, surtout au début d'une guerre et je suis persuadé qu'un habile général peut la faire toute sa vie, sans s'y voir obligé... Etc.

N'y a-t-il pas là une conception de la guerre qui révèle un esprit de finesse et un sens militaire bien supérieurs à la prétention ridicule des stratèges modernes de vouloir détruire, en une seule rencontre, dès le début des hostilités, toutes les forces de l'adversaire? La dernière guerre a d'ailleurs ruiné cette prétention. M. le général Camon, tirant argument des dispositions qui valurent à M. de Saxe ses victoires de Raucoux et de Lawfeld, écrit: « La distinction d'un champ principal, où l'on attaque, et d'un champ secondaire, où l'on garde la défensive, aurait pu donner à notre victoire de la Marne un tout autre succès. » Il ajoute: « C'est là l'idée mère du système de bataille de tous les grands capitaines. »

Le **Murat** de M. Marcel Dupont restera sans doute comme son meilleur ouvrage. En un exposé à la fois vivant, coloré, précis, il a réussi, en évitant les amplifications pittoresques, dont cet extraordinaire entraîneur d'hommes pouvait fournir le prétexte, à fixer sa véritable physionomie. Cœur généreux,

cerveau de femmelette, désemparé dès que les événements tournent contre lui, il est, par contre, aux belles heures de sa vie, un homme d'un dévouement absolu, sans compter un merveilleux sens tactique, dont il donna des preuves à Aboukir, à Vertingen et dans sa poursuite de l'armée prussienne, au lendemain d'Iéna, poursuite qui est une page unique dans l'histoire militaire.

Mémento. — *Mémoires militaires de J.-B. d'Aleyrac* sur les campagnes du Canada, de la Corse et les premières années de la Révolution. Récit sans apprêt, mais sincère (Berger-Levrault). — D. Woodman: *Au seuil de la guerre,* volumineux dossier sur le réarmement de l'Allemagne, qui fait partie de la nombreuse littérature de panique, parue ces derniers temps, sans révéler quoi que ce soit qui ne fût déjà connu (Editions du Carrefour). — Commandant Levrog: *Ce pauvre Monsieur l'Intendant* (Figuière). Episode de la lutte des officiers d'administration contre le Corps de l'Intendance. — *Revue militaire française* (févr.-mars). Col. Menu : *Les journées des 29 et 30 août 1914.* Intéressante contribution sur la bataille de Guise. — *Revue du Ministère de l'Air* (n° 1). Conférence de Mermoz sur ses traversées de l'Atlantique, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Les Humanités: Victor Hugo vu par un universitaire d'aujourd'hui. — *Europe:* Victor Hugo; souvenirs et explications de MM. Romain Rolland, Jean Cassou, Luc Durtain, Jean Guéhenno, Denis Saurat, René Lalou, Léon-Paul Fargue et Jean-Richard Bloch. — Naissance: *Ecrits du Nord;* avis; un poème de M. E. Moerman. — Mémento.

Par la plume de M. Jean Boudout, professeur de première au lycée Michelet, la revue pédagogique **Les Humanités** (juin) nous donne le sentiment d'un universitaire sur Victor Hugo. L'auteur de l'article « fait le point ». Il se réclame volontiers de Barrès pour louer le grand lyrique. Il déclare: « Ne refusons pas à Hugo l'honneur d'avoir été le grand témoin de son siècle. » Certes, cela est bien dit, encore que ce soit insuffisant. Il est aussi d'un bon universitaire de rappeler le reproche d' « incapacité totale d'être essoufflé » adressé à l'inspiré géant de *La Fin de Satan* par Jules Lemaître, cet intelligent faiseur de grimaces.

M. Boudout juge mieux quand il énonce:

Certaines qualités du style de Hugo défient le temps : absolue correction, propriété, étendue. Surtout, ce style éminemment poétique. Son œuvre n'en reste pas moins le plus vaste répertoire d'images qu'on ait jamais constitué; les premiers de nos poètes contemporains ne se font pas faute d'y puiser. Rien, d'ailleurs, n'est plus moderne que l'art raffiné avec lequel Hugo, surtout dans les grands recueils de l'exil, construit ses images, les engendre l'une de l'autre, conduit de l'une à l'autre par de magiques nuances.

Nous voyons bien, avec le recul du temps, qu'il a réellement forgé une langue poétique nouvelle. Il n'a pas seulement réalisé le Romantisme; tous les courants antérieurs confluent en lui; et il est précurseur. Son influence sur le Parnasse, sur le naturalisme (surtout en prose et dans le roman), est évidente. Quant au symbolisme, qui règne encore aujourd'hui dans notre poésie, il serait bien ingrat de ne pas avouer envers lui sa dette. Hugo a connu, aussi bien que les plus purs mallarméens, la valeur musicale des mots. Mieux encore : sa phrase, qui offre toujours un sens très clair, laisse entrevoir souvent, au-dessous de cette signification transparente, d'autres suggestions, plus ou moins distinctes, à différentes profondeurs, comme les harmoniques d'une note dominante. Hugo a son hermétisme à lui. Un exemple simple: lorsqu'il écrit, en faisant parler l'étoile du matin :

Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit,

le non-initié peut ne voir là qu'une image hardie et neuve, et s'en contenter à la rigueur; le lecteur averti y apercevra la vision biblique, ensuite la signification morale, la lutte entre l'Esprit tout-puissant et l'ignorance, un manichéisme latent. Il faudrait analyser des milliers de vers pour voir avec quelle sûreté Hugo, mettant à profit une culture qui était loin d'être purement verbale, a joué de la complexité interne des mots, dans une langue riche d'un si long passé littéraire. Ces vers qui submergent parfois l'esprit du lecteur sous un flot de réminiscences fugaces ou précises, et où ne sont sacrifiées pourtant ni la grammaire, ni la syntaxe, ni la clarté du sens principal, c'est peut-être la forme la moins discutable du symbolisme.

La vie même de Victor Hugo inspire à M. Jean Boudout cette page heureuse:

La carrière de l'écrivain, telle que nous l'embrassons à distance, est un spectacle à proposer sans cesse aux générations qui montent. Cette jeunesse si pure, si courageuse; ces luttes; ces dix

années où le génie se forge; le silence après la douleur; puis la résurrection du poète, à l'âge où les plus forts commencent à décliner; l'œuvre gigantesque de l'exil; l'extrême vieillesse à peine affaiblie, toujours laborieuse, couronnée de gloire : il y a là une plénitude qui étonne et ravit. On cherche des œuvres d'un « dynamisme » puissant: où en trouver de plus efficaces? N'est-ce pas un trésor d'optimisme courageux, celui qui a dit: « Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent »? On veut de grands témoins pour recréer en nous le sens de l'homme: qui a su, mieux que celui-là, dompter les forces hostiles, mettre à profit ses dons splendides, s'affirmer? On sait qu'il n'a pas créé le Romantisme: mais du jour où il l'a adopté, il fut le Romantisme même; et il l'a prolongé pendant quarante ans. Toutes les complexités de ses origines, de son éducation, s'étaient fondues en un tempérament, en une personnalité, qui échappent à toute définition restreinte. Toutes les ressources de la langue et de la poésie, il les a brassées ensemble. Beaux thèmes de méditation pour notre époque, à la recherche d'un Humanisme nouveau.

§

Europe (15 juin), consacre un numéro spécial à Victor Hugo, pour le cinquantenaire de la mort du « vieux Orphée ». Ainsi le nomme M. Romain Rolland qui eut le bonheur de le voir par ses yeux de seize ans et pour ne l'oublier jamais. Mon regard de la douzième année reçut pareillement l'image du « Père » chanté par Banville:

Mais le Père est là-bas dans l'île!

Entré à l'Ecole Normale le 2 novembre 1886, M. Romain Rolland fit acheter par la bibliothèque les livres alors traduits de Tolstoï et de Dostoïewsky. Il relate ce souvenir auquel Hugo participe:

...Je pris part encore, le 2 décembre, à la manifestation traditionnelle de l'Ecole Normale. (Je ne sais pas jusqu'à quelle année cette tradition s'est maintenue.) A la nuit tombée, toutes les lumières s'éteignaient; et les sections se rendaient mystérieusement, drapées dans leurs manteaux de conspirateurs, ou dans leurs couvertures de lit, par les ténèbres des longs couloirs, en échangeant le fatidique « *Ad augusta per angusta* », dans la grande salle de « l'archicube Méga », le chef du clan, un squelette d'éléphant fossile... Là, une table, au coin de laquelle un drapeau tricolore était fiché. Et

sur cette table montaient, à tour de rôle, ceux qui voulaient flétrir le coup d'Etat et lire une pièce des *Châtiments*. Suarès en fut. Il lut la fin de *L'Expiation* et *Floréal*. Je dois dire que l'admiration, sincère, pour Hugo, n'excluait pas l'irrespect. On célébrait le dieu, mais on le blaguait. On entrelardait *Les Châtiments* d'une complainte sur Barbès. Au réfectoire, un cortège de bannières tragi-grotesques vouaient Badinguet aux crachats. La nôtre représentait, sur une face, la République tordant le cou à un aigle qui pleurait des larmes rouges — sur l'autre, une panoplie de crânes et de tibias. Des banderoles clamaient :

— *« L'oncle, vampire. Le neveu, chacal... »*
— *« Je jure d'obéir à la Constitution. » — « Traître! »*

On apporta, au milieu du repas, sur une civière, « l'Enfant blessé ». Les quatre bonapartistes de l'Ecole, qui rageaient, arboraient avec ostentation un bouquet de violettes à leur chapeau...

Une dernière fois, j'ai enterré Victor Hugo, le 31 mars 1887, à l'Académie, où j'assistais à la réception de son successeur, Leconte de Lisle, par Alexandre Dumas fils. Ce fut une belle mise en terre. Leconte de Lisle fut sépulcral; il ne s'anima que dans une tirade violente, fort peu goûtée, sur *Torquemada*, où il anathématisa *« l'imbécillité d'une foi monstrueuse »*. Mais l'autre fossoyeur, comme celui d'*Hamlet*, était et mit le public en gaieté. Il jongla avec le crâne du mort. Il s'en donna, le Dumas! L'Académie rigolait. Par la voix mordante et nasillarde du grand pitre ébouriffé, par ses sarcasmes, elle se soulageait de la rancune rentrée qu'elle mijotait, depuis tant d'années, contre le mort...

M. Jean Cassou, rappelant que Swinburne donna ce titre « fils de la consolation », à Hugo, écrit entre autres, du poète « démolisseur de métaphysiques »:

Il surgit au milieu de leur immobilité sacrée, tel le Satyre parmi les dieux, et, magnifique, terrible, luxurieux, léger, en véritable poète, en artiste sensuel, actuel, avide, il leur oppose le formidable chant de la terre, il suscite à leur face l'image du voleur de feu et celle du voleur de pain.

...Après l'avoir quelque peu oublié, nous nous sentons disposés, malgré les rieurs, à revenir de toute la ferveur de notre admiration au vieil Hugo, le grand Hugo, celui des visions terribles, l'ennemi des prêtres, des rois et des dieux, le prophète de l'homme.

M. Luc Durtain constate que, dans Hugo, on peut « découvrir tous les *ismes* futurs qui pleuvront sur la poésie ».

Ceci est de M. Jean Guéhenno:

Au lendemain de la mort de Hugo, Renan écrivait : « Il n'est personne qui ne sente au cœur de la patrie un grand vide. Il était un membre essentiel de l'Eglise en la communion de laquelle nous vivons; on dirait que la flèche de cette vieille cathédrale s'est écroulée avec la noble existence qui a porté le plus haut en notre siècle le drapeau de l'idéal. »

Jamais depuis ce vide n'a été comblé; et cela suffit à établir la grandeur de Hugo. Dans le cours de cinquante ans, pas un seul homme ne s'est rencontré, ni un politique (1), ni un écrivain, en lequel la nation à peu près unanime ait pu encore une fois reconnaître comme en lui sa conscience, son témoin et son juge, son héros aussi, celui qui, dans l'idéal conseil des diverses nations du monde, pourrait, s'il en était besoin, produire tous nos titres et parler au nom du meilleur de nous-mêmes.

Ecoutons aussi M. Denis Saurat parler du « grand poète épique »:

Hugo est parsemé de passages aussi denses que du Mallarmé ou du Valéry : il ne s'agira donc pour nous que de rompre le fil d'ensemble d'une grande œuvre pour n'en conserver que les beaux passages. Et alors ils seront bien plus nombreux que tout l'œuvre de Baudelaire, ou de Mallarmé, ou de Valéry. Et puis n'y perdrons-nous pas? Si Mallarmé avait placé ses poèmes incompréhensibles dans une grande construction faite de matériaux moins denses et moins beaux, mais qui nous permît de les comprendre, cela vaudrait bien mieux. Je sais que les snobs préfèrent ne pas comprendre; mais je choisis nettement d'avoir l'explication. Hugo a donné tout l'édifice, et non seulement, comme Mallarmé, les sculptures ou les bas-reliefs de l'édifice. Et dans un édifice complet, il y a les murs ordinaires, qui sont des platitudes nécessaires.

M. René Lalou écrit:

Le véritable hommage à Victor Hugo, c'est l'admiration de ses successeurs, de Paul Valéry quand il cite ce distique de poésie pure :

> Oh! quel farouche bruit font dans le crépuscule
> Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule...

de Jules Romains qui n'a jamais renié son serment d'allégeance à Victor Hugo. Car ils sont tous — y compris Paul Claudel, autre poète cosmique — ses héritiers. Léon-Paul Fargue le proclamait

(1) Jaurès pourtant, peut-être. (*Note de M. Jean Guéhenno.*)

hier en des pages ferventes et lucides : « Victor Hugo est à l'origine de toute la littérature contemporaine. C'est lui qui avait les clefs. »

Voici maintenant le témoignage de M. Jean-Richard Bloch, un des esprits les plus cultivés, un des cœurs les plus généreux, une des intelligences les plus ouvertes aux appels d'un avenir meilleur aux hommes :

Hugo est tout ce qu'on a dit et autre chose encore. Il est le plus truculent improvisateur de calembredaines que notre langue ait connu depuis Rabelais et il est le plus délicat tisserand de rêves. Il est un lourd et vulgaire forgeron d'hémistiches et un joaillier exquis. Aussi musicien que Verlaine et musical que Racine, aussi trouble et menaçant que Baudelaire, visionnaire et partisan comme Dante, épique comme Byron, lyrique comme Keats, irréel comme Shelley, ironique et concis comme Heine, solitaire comme Leopardi, panthéiste comme Gœthe, démocrate comme Whitman, érotique comme Musset, religieux comme Lamartine, il est tout cela.

Il est une chose en sus. Il est en même temps le poète et le héros du poète.

...Nouvel Atlas, il porte sur ses épaules à la fois le Ciel et la Terre.

§

NAISSANCE :

Ecrits du Nord (n° 1er juin), « revue mensuelle de littérature, d'art et de critique », vient de naître à Bruxelles (50, boul. de Waterloo) pour être un lien

non seulement entre les écrivains français et belges, qu'aucune frontière linguistique ne sépare, mais entre tous les écrivains, à quelque pays qu'ils appartiennent, qui contribuent par leurs œuvres à l'enrichissement du trésor humain fait d'esprit, de goût et de sensibilité.

La devise de la direction, reprise de « Signaux de France et de Belgique », est :

Ouvert à tous, difficile, cependant, à ouvrir.

M. Valery Larbaud y écrit avec la compétence qu'on lui sait : « Les balances du traducteur » ; M. M. A. Arnould y traite de « Petrus Borel, le lycanthrope » ; M. Lorenzo Gigli brosse un « Panorama de la littérature italienne ».

M. Ernst Moerman, membre du comité de rédaction de ce nouvel organe, lui donne des poèmes. L'un d'eux finit sur cet aveu:

Ainsi, jamais,
Je ne me suis regardé dormir.

Nous n'en doutons pas. Nous sommes moins sûr du sens de la pièce que nous reproduisons ici intégralement:

PENDU PERDU

L'ombre du pendu sur le port
Se balance sans bruit.
Il avait joué avec la Mort.
La Mort maintenant joue avec lui.
On ne sait qui recommencera.

Nous mangerons notre grive
Quand le pendu se détachera.
Il est muet comme s'il n'aimait plus.
Il est mort comme si on ne l'aimait plus.

Muet comme s'il était absent,
Il s'écoule entre les doigts de Dieu.
Il n'est pas un pendu au monde
Qui soit heureux.

Mémento. — *Heures perdues* (mai) : Lettres de Panaït Istrati à M. Jean Desthieux qui démontre avec humour « L'utilité de l'Académie française » et accueille un bel article de M. Pierre Scize sur Adolphe Lacuzon.

La Revue de Paris (15 juin) : M. Rheinbaben : « France et Allemagne ». — « Anthologie 1935 », poèmes de MM. R. Chalupt, Luc Durtain, P. Eluard, P. Guéguen, que d'autres poèmes suivront. — « Fils du jour », roman de M. André Thérive.

Asmodée (mai) affirme « qu'on parle d'élever une statue à Escoffier, chef cuisinier ». Le haut bonnet en tourte, la poêle, le tablier, peuvent prêter à une belle recherche de lignes. Sur le piédestal, l'oignon, les aulx, le laurier, l'œuf, le ris de veau, la langouste, inspireraient des bas-reliefs de haut goût...

Esprit (juin) : « Notre patrie », déclaration collective de ses rédacteurs.

Le beau navire (mai-juin) : Poèmes de MM. V. Muselli, F. Carco, Luc Durtain, Guy-Charles Cros, Maurice Rey, André Blanchard, Albert Flory, Robert Houdelot, Lucien Bastard.

Le Feu (15 mai) : « Les oratoires de Provence », fascicule généreusement illustré.

Visages du Monde (15 juin) : « La peinture italienne » par divers, belles reproductions de tableaux.

Æsculape (mai) : « Un mélancolique », le cas Hamlet traité par M. le docteur André Adnès, aliéniste.

Revue des Deux Mondes (15 juin) : « Voyage en Espagne 1913 », souvenirs du maréchal Lyautey. — « Un artiste à Venise », par Adolphe Giraldon. — « Poésies » de M. Maurice Levaillant.

Cahiers du Sud (mai) : M. René de Prat : « Un poète de la métaphysique », étude sur l'œuvre de M. O.-V. de L. Milosz. — « Notice sur l'impureté dans l'art », par M. Roger Caillois. — Des vers. — Une « Défense du soleil » par M. Gabriel Audisio.

Commune (juin) : Enquête : « Où va la peinture? » — « A la veille du Congrès mondial des Ecrivains », par M. P. Vaillant-Couturier. — « Discours aux peintres », par le malheureux René Crevel, qui vient de se suicider par le gaz d'éclairage.

Revue bleue (15 juin) : De M. J. Noulens : « Le maréchal Pilsudski ». — M. Henri Massé : « Le caractère du poète persan Firdousi ».

Atlantis (mai-juin) : « L'astronomie et l'Atlantide », par M. Paul Le Cour. — « Un curieux ouvrage sur l'Astrologie grecque, par un chrétien anonyme », de M. A.-P. Chalas. — « Mécanisme ou dynamisme? déterminisme ou liberté? », par Mme Jacques-Trève.

La Revue hebdomadaire (15 juin) : Lettres inédites de Victor Hugo à ses fils.

La Revue Universelle (15 juin) : « James Joyce, Irlandais », par M. Paul Dubois.

La Revue de France (15 juin) : Mrs Edith Wharton : « Joie dans la maison ». — Suite de « l'Affaire du Balzac », par Mlle Judith Cladel.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra-Comique: Premières représentations de: *A quoi rêvent les jeunes filles,* livret de Franc-Nohain, d'après Alfred de Musset, musique de M. Hector Fraggi. — *L'Ecole des Maris,* opéra-comique en trois actes d'après Molière, livret de M. Jacques Laurent, musique de M. Emmanuel Bondeville. — Opéra: *Norma,* le *Requiem* de Verdi, par la troupe du Théâtre Communal de Florence. — *Hippolyte et Aricie,* à la salle Debussy.

Il est fort difficile de transformer en livret d'opéra-comique une comédie. Et quand cette comédie est signée Alfred de Musset, on est tenté de supposer que la musique n'y peut

ajouter grand chose. En vérité, il fallait les mains habiles du regretté Franc-Nohain, son goût si sûr, son sens du théâtre, pour entreprendre d'écourter le texte d'**A quoi rêvent les jeunes filles**, il fallait sa respectueuse hardiesse et son talent de poète pour rompre les alexandrins impossibles à plier selon les sinuosités de la ligne mélodique, et leur substituer ici et là d'autres rythmes plus souples. Mais la nécessité d'abréger beaucoup a conduit Franc-Nohain à supprimer l'un des deux soupirants. Irus et Silvio ne font plus qu'un, et qui garde le nom du second; n'est-ce point dommage? On cherche, on attend la victime de ce retranchement. C'est là un autre danger de tant modifier des œuvres aussi connues: le changement qu'on y fait déroute quiconque n'est point tout à fait illettré.

Vous vous souvenez de ces vers, par lesquels Musset résume son sujet:

Recevoir un mari de la main de son père
Pour une jeune fille est un pauvre régal;
C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal.
C'est, dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
Une épée à la main, un manteau sur les yeux,
Qu'une enfant de quinze ans rêve ses amoureux.
Avant de se montrer, il leur faut apparaître.
Le père ouvre la porte au matériel époux,
Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre...

Donc, à l'Opéra-Comique, le duc Laerte a bien encore deux filles, Ninon et Ninette, mais Ninette et Ninon n'ont plus qu'un seul amoureux, et qui est Silvio. Silvio épousera Ninon. Ninette attendra son tour. Peut-être attendra-t-elle qu'Irus ressuscite...

La partition de M. Hector Fraggi est vaporeuse et mélodieuse à souhait. J'ai eu déjà l'occasion de signaler l'habileté de ce compositeur et son invention mélodique à propos de ses *Chansons des trains et des gares*, joliment ironiques et qui convenaient si bien à l'humour de Franc-Nohain. Dans ce nouvel ouvrage — ou nouvellement monté, car il a été écrit, je crois, il y a quelque temps déjà — il y a de la grâce, de la couleur. Il y a moins d'originalité qu'on eût souhaité. Mais il se peut que les maladresses d'une mise en

scène et d'une distribution inexplicables aient nui, finalement au compositeur. On nous montre une Ninon et une Ninette — jumelles et blondes comme les blés, au dire de Musset — aussi différentes que deux jeunes filles puissent être. On nous fait assister à leur coucher à travers les fenêtres de leurs chambres, et c'est un tableau dénué de la moindre poésie; on s'ingénie de toutes les manières à nous bien faire voir ce qui peut matérialiser et détruire un rêve... Alors, que pourrait la plus suave, la plus délicieuse des musiques? Remarquez que le talent de Mlle Renée Gilly ni de Mlle Odette Ertaud ne sont en cause. Elles ont l'une et l'autre de fort jolies voix et les conduisent en cantatrices expertes. Mais si Mlle Ertaud incarne parfaitement la blonde Ninette, Mlle Gilly ne saurait être la blonde Ninon, « frêle comme un roseau ». Des erreurs comme celles-là ressemblent à des parodies délibérées. M. Arnould n'est point excellent dans le rôle de Silvio. M. Jean Vieulle est un Laerte de belle prestance. L'orchestre a été fort bien conduit par M. Cohen.

§

L'habileté dont Franc-Nohain avait fait preuve en tirant un livret d'un poème de Musset, M. Jacques Laurent l'a montrée en tirant un livret de **L'Ecole des Maris**. Mais lui, n'a rien supprimé, s'il a quelque peu modifié. Il a laissé tous les rôles; il en a accentué les caractères en modernisant non sans humour certains détails, en glissant dans le texte certaines allusions. Il l'a fait avec esprit. Grâces lui soient rendues: il est si difficile de toucher à un chef-d'œuvre...

Cet esprit et ce tact, M. Emmanuel Bondeville les a mis dans sa musique. Voilà une partition aimable et claire, et tout de même qu'on la pouvait attendre du musicien à qui nous devons *Le Bal des Pendus, Ophélie* et *Marine*. Du musicien qui écrivit de telles pages, on pouvait exiger beaucoup: en abordant le théâtre, il nous montre un aspect nouveau de son talent, mais il ne nous déçoit point. J'écris ceci sur mes souvenirs d'audition et sans avoir pu voir la partition. Mais j'ai noté bien des choses qui m'ont séduit dans ces trois actes, les unes par leur franche gaîté, par leur esprit parodique très fin, les autres, par leur qualité expressive, par leur force

même dans la légèreté. Dans chacun des quatre préludes, M. Emmanuel Bondeville s'est donné pour tâche d'exposer musicalement les caractères des personnages: le premier oppose Ariste à Sganarelle. Toute la noblesse d'Ariste est bien dans la jolie phrase du quatuor en effet et toute la sottise de Sganarelle est non moins bien figurée dans les motifs aux rythmes brisés qui suivent. Au premier acte le divertissement est délicieux — et Mlle Solange Schwarz s'y montre exquise dans sa danse avec M. Tcherkas, comme elle était exquise dans Cendrillon, mais tout différemment. Quelle inestimable recrue l'Opéra-Comique a faite en s'assurant le concours de Mlle Solange Schwarz, dont les moindres créations font preuve de tant de science et de tant de goût! — L'air d'Ariste: « La vieillesse, mon frère, est une douce chose », est également fort bien venu; M. Carlton Gauld le nuance très joliment. De même la déclaration d'Ergaste à Dame Cathàu, suivante d'Isabelle, et les deux rôles sont tenus en perfection par M. Lanzone et Mme Bernardet.

Le prélude du deuxième acte est un badinage charmant (où les instruments à vent prennent le pas sur les cordes), et il nous peint les deux amoureux, Isabelle et Valère, que nous allons en effet, voir aux prises pendant les scènes qui suivent. J'ai remarqué surtout l'air de Sganarelle : « Elle est folle de moi », que M. Musy chante avec un art consommé (il montre dans tout le rôle une grande maîtrise). La prière d'Isabelle : « Oh! ciel, sois-moi propice » est non moins bien venue. Mlle Lilie Grandval est une aimable jeune première, mais si M. Louis Arnould est un Valère de jolie prestance, sa voix ne m'a pas paru plus assurée ici que dans le rôle de Silvio. Le quintette m'a ravi, mais il m'eût ravi davantage si quelques répétitions supplémentaires avaient permis de le mieux mettre au point.

Par le prélude du troisième acte, M. Bondeville nous montre la foule. Et en effet nous allons assister tout à l'heure à une retraite aux flambeaux, à des ensembles fort animés et traités par le musicien avec aisance. Mais auparavant, nous aurons quelques pages non moins heureuses: un air d'Isabelle, une scène entre Sganarelle, le commissaire et le notaire, un quatuor des « clercs de nuit ». Ce n'est plus au bal que

va Léonor, c'est voir passer la retraite aux flambeaux — la première retraite instituée par M. de Louvois. Soit, puisque la musique en est amusante. Et l'ouvrage s'achève par un ensemble charmant.

Je ne ferai qu'une seule réserve — encore tient-elle peut-être à l'exécution imparfaite des chœurs — le début est un peu long et traînant. M. Jacques Laurent a imaginé d'amener Sganarelle, Ariste et leurs pupilles à une fête foraine. L'intention est louable: elle nous vaut le joli divertissement dont je vous parlais tout à l'heure, et sans lequel nous aurions été privés de la danse de Mlle Solange Schwarz — mais elle nous vaut auparavant un chœur coupé d'entrées, de dialogues, de jeux de scène, exigeant une précision qui ne fut point atteinte, bien loin de là.

L'orchestre a été conduit par M. Albert Wolff avec une autorité et un brio qui méritent toutes les louanges. Les décors de M. Deshays sont fort plaisants, lumineux et en parfait accord avec la musique. Les costumes seraient parfaits eux aussi sans quelques détails anachroniques assez étranges. Au total, un ouvrage plein de mérites et — ce qui compte plus encore pour le succès — plaisant d'un bout à l'autre, rempli de verve, d'émotion, — l'ouvrage de deux artistes qui sont des gens de goût.

§

Je rendrai compte, quand nous serons de loisir, des représentations données à l'Opéra par la troupe du **Théâtre Communal de Florence**, la *Norma* de Bellini et le *Requiem* de Verdi, deux inoubliables soirées. Mais auparavant je devrai parler des ballets nouveaux montés à l'Opéra, *Images*, de M. Gabriel Pierné, et *la Grisi*, de M. Henri Tomasi, ainsi que des ballets de Mlle Spessitzewa à l'Opéra-Comique.

Il faut rendre hommage à la belle et courageuse entreprise de M. Henri Morin, qui a dirigé, à la salle Debussy, une audition d'**Hippolyte et Aricie**, de Rameau. L'interprétation réunissait Mlle Marcelle Bunlet, Phèdre et Prêtresse de grand style, et dont la belle voix fait merveille dans les deux rôles; Mlles Germaine Cat, touchante Aricie; Lily Berl, Œnone; Jenny Bachillat, Jane Roland, Nicole Tavole, MM. Du-

rel, Hippolyte; Georges Bouvier, Thésée; Louis Dufont, Pluton; Léo Kalmuski. Les chœurs se sont montrés dignes des protagonistes.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Tuileries (Néoparnasse). — Le Salon des Femmes artistes modernes : galerie Bernheim jeune. — Exposition Fernand et Louise Ochsé (11, rue Royale).

Le **Salon des Tuileries** se développe à son rythme ordinaire, selon son ingénieuse méthode de compartimentage, mettant à droite les affranchis de la Société Nationale qui l'ont fondé, à gauche les nombreux indépendants de talent, à qui ces affranchis ont voulu, et c'était la cause de leur départ de la Société nationale, réserver accueil de camarades. Les jeunes s'inscrivent, selon leurs tendances ou leurs amitiés, au compartiment A (modérés) ou au compartiment B (fauves, chercheurs audacieux, autodidactes, etc.). Il n'y a pas là sélection par un jury, simplement choix, la plupart du temps guidé purement par l'esthétique. Cette année, le Salon des Tuileries a doublé d'étendue. Un ingénieux remaniement architectural a ouvert des larges verrières dans des hangars sourds et créé des salles annexes d'une suffisante luminosité. Résultat tout de suite acquis? La possibilité d'accrocher de nombreux jeunes, que l'on était forcé d'écarter par manque de place et à qui on a été heureux d'accorder une claire hospitalité.

§

Pour rappeler le souvenir de son président défunt Albert Besnard, en attendant la grande rétrospective que nous en donnera l'Etat à l'Orangerie ou à l'Ecole des Beaux-Arts, quelques toiles de Besnard, des derniers moments de sa longue carrière et toujours robustes, souples, sont groupées, auprès du très beau portrait de Besnard sur son lit de mort de Maurice Denis. Les tableaux de Besnard dans cette note de grisaille accentuée qui fut sa dernière formule : un portrait de femme qui coud, d'un harmonieux et véridique surgissement du buste, hors de la casaque brune; une grande nymphe dans des tonalités un peu sombres, d'une tenue très volontaire évoque, par son dessin plus que par sa couleur, la

longue série de nus de Besnard, dont il constituait la dominante de décors de féerie.

D'Aman-Jean, la large course sous une lumière presque crépusculaire d'un grand fleuve au flot pressé de vaguettes rapides. L'échelle est donnée par une menue figure de femme assise, en costume moderne. Que voit-elle fuir pour renaître, disparaître pour recommencer? Le cours de l'eau? Celui de la vie. La métaphore est évoquée sans le moindre artifice littéraire, uniquement par le dessin et les proportions et la nuance des harmonies. Deux très délicats portraits de jeunes filles contrastent par les couleurs de leur costume, bleu tendre pour l'une, pourpre vive pour l'autre et les figures et les attitudes continuent la belle série des songes à peine matérialisés (quoique si solides de construction) dont nous a toujours charmés Aman-Jean.

Le panneau de Karbowsky ne nous montre point de ces grandes pages décoratives où il élevait à la grande peinture, ces récentes années, le carton de tapisserie. Mais que de belles fleurs d'un blanc nivéal, s'enlevant sur le gris de la boiserie et jaillissant de beaux vases clairs. Près d'un de ces bouquets le portrait du peintre, traité d'un sobre relief. Un autre portrait, traité sans accessoires, image très vivante et très actuelle de l'artiste et de son regard à la fois aigu et contemplatif.

Une grande madone de Prinet s'enlève dans un costume tout fleuri, très décoratif. Sentiment religieux sans doute, plus encore impression de joie, devant la sérénité de la beauté. La figure s'élève au plein air d'un joli paysage d'Ile-de-France.

Le sentiment religieux de Desvallières s'exprime avec sa fougue ordinaire et sa permanente originalité de mise en page dans une station de chemin de croix. Deschmaker est un païen de marque. Il défend par l'exemple toujours harmonieusement établi, sans souci de le soutenir d'anecdote, mais avec un beau soin de la stature et de l'équilibre, la splendeur des chairs et du sourire des nymphes, sous un large soleil tempéré.

Adrienne Jouclard est une moderniste acharnée. Personne d'ailleurs ne varie ses effets d'une telle fougue, car tout

le travail et tous les sports de la vie actuelle l'attirent, l'intéressent et lui dictent les œuvres les plus véridiquement pittoresques. Ses courses à Longchamps, où elle se montre une excellente animalière, sont douées du plus beau mouvement.

Yves Brayer décrit de grosses joies de matelots, des encombrements bruyants et discords de ponts et de cales, des tavernes de petits ports, bigarrées et tumultueuses avec une singulière autorité. Ses aquarelles, certes rapidement notées, mais du métier le plus sûr, ont des précisions d'instantanés dans l'interprétation de ces scènes houleuses dont il réalise d'ailleurs très heureusement la synthèse. Berjole, qui peint la rue de Paris et ses passants avec beaucoup d'esprit et de juste observation, y a rencontré un enfant chinois, fagoté à l'européenne, et il en donne un très pittoresque et caractéristique portrait.

Il y a bien du charme et de la lumière dans ce paysage marin barré d'une haute falaise, dont Morisset traduit la majestueuse douceur. Jacques Blanche décrit une scène de *rugby* par un temps sourd, avec une évocation intéressante des mouvements des joueurs. Il a aussi un bon portrait; Berjonneau montre de verts et riants paysages de la Gartempe. L'art de paysagiste de Zingg se grandit du pathétique du paysage de neige accidenté aux belles idées romantiques où le décor de la nature semble le cadre de pensées anxieuses et dramatiques, sans d'ailleurs le moins du monde d'artifice littéraire, uniquement par le choix du thème, largement interprété.

§

Les différences entre les deux compartiments s'affaiblissent tous les ans. Les meilleurs et les plus ardents des anciens fauves sont parvenus à une tenue et une stabilité où le rugueux ou quelques excès dans l'éclat se sont ordonnés et calmés dans la maîtrise. Le *Triomphe de la Paix* d'Othon Friesz est la manifestation éclatante d'un art classique que Friesz a toujours pratiqué avec originalité dans sa tendance à la concentration des lignes et du jeu coloré et dans son refus des virtuosités agréables, mais à son gré faciles. C'est une très attrayante figure que cette Paix sur les pas de

laquelle se lèvent les chants et les danses, menées par des êtres de force et de grâce dans un décor redevenu édénique. Friesz expose des marines de Saint-Malo toutes récentes, des paysages de Provence et des notations du port de Toulon, plus anciennes de dix ans et démontre ainsi la suite et l'unité de ses recherches. Parmi ses frères d'armes des Indépendants, Charles Guérin, avec les bouquets de couleurs, toujours ravivés de quelques trouvailles de détails heureux et magnifiquement ordonnés de ses natures mortes. Flandrin, avec une de ses belles symphonies vertes, paysages alpestres du Dauphiné, si imprégnés de clarté transparente et de majestueux silence. Dans une tout autre note, il évoque avec pittoresque des intérieurs bruyants de tavernes, note plus rare dans sa production. Parmi le beau panneau de Jean Marchand, l'œuvre la plus importante est un portrait de femme, de la vivacité expressive la plus émouvante et coordonnée d'harmonies vivantes et bien contrastées dans la simplicité de l'effet général.

Il y avait plusieurs années que Guindet n'avait rien envoyé aux Salons. Orientaliste de marque, il fait sa rentrée avec des aspects de Gafsa, beaux jardins dans le large soleil, étincelantes *Koubas* blanches éclatant en grands panneaux de neige ardente, dans la sérénité de l'atmosphère. Kars rapporte d'Espagne les images de deux Espagnoles, très réalistement traitées, mais avec le respect de leur élégance ethnique. Stival a de belles fleurs. Savreux dépeint un large paysage provençal avec des lignes d'oliviers. Signalons les clairs paysages de Pierre Bompard, le torse de Chapin, les bouquetières arabes de Pierre Hambourg, d'un aimable ensoleillement. Les fleurs de Darel, les nus bien dessinés et les paysages de Dauphiné, larges et accentués, de Mania Mavro, les notations subtiles d'Henriette Deloras, le paysage vu par une fenêtre, de Mac-Avoy, le gros effort de Mané Katz, la *Possédée,* dont le thème n'est point suffisamment intelligible; les intérieurs très tenus de Le Molt, les beaux portraits et les fleurs d'Arminia Babaian, le portrait de jeune femme blonde de facture très distinguée de Moussia Toulman, les études de Cavailliès, de Limouse, de Le Petit, de Parent, la Seine ensoleillée et les

quais ourlés de péniches à bandes rouges de Jeanne Ponge, les grands arbres à feuillage rougissant de Peské.

Un portrait de Stoskopf figure un paysan d'Alsace, de cette forte facture traditionnelle qui vient des primitifs alsaciens en passant par Henner, facture que Stoskopf a faite sienne, la modernisant, la pliant au caractère sans en altérer l'ethnicité vigoureuse. Charlotte Aman-Jean a un portrait de dame au visage jeune sous les cheveux grisonnants, d'une jolie subtilité. Les nus d'Abel Bertram sont bien construits dans leur allure légère et spirituelle. Emile Arnold transcrit des décors d'Ile-de-France avec finesse. Constant Le Breton prouve sa haute valeur et son solide métier dans un paysage provençal et des portraits de haute qualité.

Dans un groupe de jeunes qui se tient par affinités et amitiés et maintient un idéal logique avec d'intéressantes recherches d'éclat et dans les influences acceptées un intelligent éclectisme qui va de Delacroix à Gauguin, Roland Oudot, dont l'exposition à ce Salon n'est pas significative, montre une bonne étude de falaises. Des danses de Brianchon chatoient dans une clarté bien choisie. Jacques Denier n'est pas très loin d'eux, mais ses recherches de sincérité le mènent à des œuvres plus directes, encore que d'une pénétrante intimité. Il a, à ce Salon, un portrait de paysan d'un accent puissant.

Les notations de Portugal et de Corse de Rolande Dechorain sont claires et spacieuses. C'est de la très solide peinture et de grand goût que les intérieurs que compose en bonnes harmonies très plausibles Bessie Davidson. Paul-Emile Colin nous apporte toujours des coins de pays lointains peu connus et découverts parmi les atmosphères rares. Il a étudié, au fond du Portugal, les Algarves. Il en décrit le décor et les mœurs avec la plus intéressante précision. Anet est un jeune peintre de haute qualité. En témoignent ses études de doux soleil matinal à Villefranche et Juan-les-Pins et aussi des paysages parisiens notés autour du Lion de Belfort, avec une grande justesse et bien orchestrés. Les tableaux de fleurs de Mme Galtier-Boissière sont composés avec une réelle recherche et qui aboutit. Les cyprès, les vagues bleues de Provence, inspirent à Magdeleine Dayot des notations sédui-

santes. La marine d'Esther Dumas est d'une puissante construction. Marie Droppe donne un très bon portrait de Léon Frapié et une jolie image de conte oriental, un poète s'enivrant du parfum d'une rose. Mme Drouet-Reveillaud est un bon peintre de fêtes et d'intimités marocaines. Elle joue de la variété de couleur des robes des femmes juives, un jour de bel été, pour fleurir de vives couleurs un balcon du Mellah. Les fleurs de Mme Andrée Lévy offrent le plus bel aspect décoratif et sa rue à Menton est de vif pittoresque. Augusta de Bourgade rapporte de Grèce les plus jolies notations. Julie Mezerowa imprègne de fraîcheur ses paysages printaniers et des bouquets de pivoines, vivantes. Kate Munzer peint bien, d'un art un peu whistlérien et elle a de l'esprit. Son caractérisme est alerte et son anecdote demeure picturale par sa simplicité. Hélène Lamourdedieu représente avec vigueur des pêcheurs en rade de Villefranche. Berthe Martinie, avec son ordinaire puissance d'évocation, fait cabrer un beau cheval dans un rythme de Pégase qui prend son vol. Roger-Schardner décrit avec goût et exactitude des façades de maisons à Montfort-l'Amaury, où respire tout le calme de la vie quiète de la petite ville. Notons l'*Ange* de Gustave Florot, artiste ému et souvent émouvant par sa valeur de méditation autant que par sa solide technique, les nus de Gluckmann, les notes de Dauphiné d'André Tzanck, les pages provençales de Sahut, Durand-Rosé: *Vivaraises*, d'Henri de Saint-Jean, une fraîche et silencieuse allée de tilleuls de C. R. Martin, les grands paysages d'arbres et d'eaux, argentés de belle lumière pure, de Mme Camax-Zoegger, de bons paysages de Bounières, d'un art très personnel, d'André Rageade.

§

LA SCULPTURE. — Le groupe de bons artistes qui ont coutume de se réunir dans le hall central du Salon des Tuileries, sous l'égide de Despiau, ne chôme ni ne faillit. Despiau lui-même montre un de ses magnifiques portraits, buste de style simple et souverain. Auprès de lui, Wlerick, avec sa très harmonieuse grande figure *Jeunesse*; Cornet, Drivier, toujours grécisant et harmonieux, Henry Arnold (deux excellents bustes), Apartis, René Martin. La *sportive* de Lamourdedieu est

une des meilleures œuvres de ce salon, où à la sculpture les gros efforts sont rares. Abbal n'a qu'une œuvre très curieuse dans sa tradition réaliste et romane, épique et familière: une femme au goitre qui fait penser à quelque détail d'ornementation d'un portique de cathédrale, pierre grumeleuse caressée et corrodée de soleil.

LES FEMMES ARTISTES MODERNES. — Mme Camax-Zoegger n'est pas seulement un excellent peintre, c'est une organisatrice. Elle réunit à son exposition annuelle tout ce qui compte sans conteste, parmi les femmes qui honorent notre période d'art et elle défend avec une souple vigueur souriante son élite contre celles dont le droit d'y figurer lui paraît contestable. Peintre, elle donne l'exemple d'un art frais et jeune dans ses paysages d'étang, jolies minutes d'ombre et de silence notées tout proche de Paris, avant que d'arriver à Versailles par la plus fraîche des routes buissonnières. Elle a aussi un remarquable portrait de jeune fille d'un art attrayant et équilibré. Elle a mis son exposition, par une toute petite rétrospective, cette fois-ci, sous le patronage de Mary Cassatt, dont on ne sait si c'est elle ou Berthe Morisot, qui est le plus charmant peintre femme de la fin du XIXe siècle. Parmi les vivantes très notoires, elle groupe Suzanne Valadon, avec un étonnant portrait d'elle, dans sa jeunesse, vériste et expressif, et ses *Jeteurs de filet*, trois grandes figures nues, appuyées à un décor d'île bretonne, toile qui a commencé sa grande réputation. Puis Louise Hervieu avec des fleurs en blanc et noir de valeurs multiples et de précieux relief et un aspect d'enfant couché dans un somptueux intérieur, d'une émotion toute personnelle et communicative intensément. Puis Adrienne Jouclard, avec une magnifique moisson en Lorraine et une petite séance de boxe d'une étonnante plastique. Madeleine Vaury avec deux verts paysages de ce Morin qu'elle peint si bien. Angèle Delasalle avec des sites parisiens. Hélène Marre et Arminia Babaian avec de remarquables portraits, Olga de Bosnanska avec un portrait de femme âgée d'une psychologie pénétrante. Emilie Charmy: des fleurs tumultueuses et un nu bien baigné de lumière sourde, Magdeleine Dayot avec une claire vision de Provence, un portrait d'enfant bien venu par Val, l'*Etoile des Mages* de

Marie Pigelet, mélange singulier et agréable de populisme et de symbolisme, et encore Chériane, Rolande Dechorain, Marguerite Tissié (de belles fleurs), Zina Gauthier, Mezerowa...

A la gravure, de vigoureuses eaux-fortes de Louise Ibels pour l'*Opéra des gueux* de John Gay. La sculpture est peu nombreuse, mais de choix, nous offrant dans leur petit format deux œuvres parfaites, réussite absolue de grâce subtile et légère, du plus large et du plus noble style, d'une immobilité toute frémissante, une statuette de femme couchée et la radieuse stature d'une suivante de Pomone, qu'Anna Bass détache de l'ensemble du surtout de table qu'elle exécuta pour l'Elysée et où l'art complet du sculpteur soutient l'exceptionnelle beauté de la disposition architecturale. Berthe Martinie expose un de ses Pégases qui sont en même temps de très belles études animalières. Marie-Louise Bar a une jolie étude de mouflon, Renée Vautier un portrait expressif de Paul Morand.

§

Tout à fait à l'écart des vacillements de la mode et des engouements qui systématisent des trouvailles qui deviennent des procédés, Fernand Ochsé, esprit d'une culture complexe, très exigeant pour lui-même, a attendu longtemps de soumettre dans une exposition particulière aux regards du public les toiles qu'il juge, parmi son œuvre, les plus importantes. Ses précurseurs dans sa manière nourrie et savante? Fantin, Louise Breslau et quelque peu Stevens pour le luxe et la somptuosité des beaux mobiliers, le poli fleuri des laques, la douceur des ors patinés. Portraitiste, il est de premier ordre par l'intuitive ou patiente pénétration du modèle. Il excelle à formuler les riches intérieurs français aux boiseries gris de lin où des bouquets se meurent sur des consoles, les grands jardins dont les frissons verts se heurtent aux grandes glaces en arabesque de reflets. Paysagiste, il déploie avec largeur de vastes horizons de campagne avec des files ou des nids de maisonnettes. C'est aussi un décorateur de théâtre, très ingénieux et neuf.

Mme Louise Ochsé, sculpteur remarquable, nous montre quelques beaux masques, celui de son mari, le poète Julien Ochsé, celui, très beau, de Fernand Ochsé, de très bons bus-

tes, dont celui d'Henri de Régnier et elle crée pour orner des perrons et des escaliers de marbre descendant à des pièces d'eau dans des jardins XVIIIe siècle, d'une majesté classique, de beaux groupes d'enfants, portant ou tirant de gros poissons, qu'elle incarne dans cette jolie matière, la céramique, en beaux accords d'émail blanc.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

François Benoît : *L'Architecture, L'Occident Médiéval Romano-gothique et Gothique,* Laurens.

Pour faire suite à son précédent ouvrage, *Occident Médiéval: du Romain au Roman,* M. François Benoît vient de publier un beau volume sur **L'Architecture. L'occident Médiéval. Le Romano-gothique et le Gothique.** Comme dans la précédente publication, de nombreux plans, dessins et planches photographiques viennent appuyer un texte clair et de grande qualité. Tout s'enchaîne logiquement, depuis les débuts de l'art ogival. De plus, on trouvera à la fin du volume une bibliographie qui indique les ouvrages importants susceptibles de faciliter les recherches du lecteur qui s'intéresse spécialement à un pays, à une école, ou à un édifice. Pour justifier cette dénomination de neuf, attribuée à l'Occident déjà dans la précédente étude, nous nous appuyons sur le grand mouvement qui commença à se manifester au Xe siècle et qui nous valut tant de beaux édifices.

Le Gothique reflète la maturité et l'automne de cette époque: on le désigne par plusieurs appellations: l'Architecture française, ou ogivale, ou encore gothique; en fait, aucune n'est tout à fait exacte. Il représente un style complet et homogène, il est à la fois une conception de la construction et une conception de l'effet, mais il n'est ainsi que vers la fin du XIIe siècle; auparavant il ne nous apparaît que comme une greffe tentée sur le Roman. On peut distinguer trois phases au cours de ses transformations. Dans la première apparaît la croisée d'ogives; dans la seconde, changements dans la structure et enfin, en dernière période, l'avènement du style flamboyant. La croisée d'ogives ne fut pas précisément une invention, elle fut l'aboutissement de

tentatives répétées des constructeurs pour faciliter l'exécution de la voûte et la fortifier.

Partout où le Roman était florissant, la progression du nouveau procédé fut difficile. L'ordre de Cîteaux, qui avait apprécié les qualités pratiques de l'ogive, put, pour une large part, en revendiquer la propagation. C'est au nord de la Loire que les applications de la nouvelle méthode furent les plus fréquentes, donc normalement les progrès plus rapides. De là, le mouvement s'étendit à la région parisienne, aux vallées de l'Oise et de l'Aisne; puis, avec plus ou moins de retard, sur l'ensemble du territoire. Les pays voisins suivirent la même impulsion, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie du nord, en Flandre, etc. Le Gothique intégral, en somme, correspond exactement à l'épanouissement du moyen âge et l'on peut dire que sa fécondité a encore accru sa beauté. Il est à remarquer que, dans cette radieuse période, il n'existait pas d'architectes, mais des maîtres ouvriers qui étaient plus ou moins demandés selon les preuves qu'ils avaient données de leur valeur. Il est naturel qu'un semblable mouvement ne soit pas d'une homogénéité parfaite, car il fut conditionné par diverses écoles. En tête et à part se place l'école française, puis celle d'Angleterre, ensuite celles d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne.

Le volume analyse et décrit ces périodes, les influences qui se manifestèrent, et commentent leurs œuvres. Les ordres religieux, très prospères, firent bâtir à profusion, mais les pouvoirs civils et de nombreux particuliers eurent leur grande part dans l'édification des chefs-d'œuvre que nous admirons encore aujourd'hui. Il nous faut aussi mentionner l'autorité militaire. La pierre ne fut pas d'ailleurs le seul élément de construction. Le bois était employé fréquemment, comme il appert de si curieuses maisons de Lisieux, Rouen, Beauvais et autres que nous retrouvons avec plaisir dans nos promenades.

L'effet que recherchaient particulièrement les constructeurs, l'élégance qu'ils voulaient réaliser, leur créaient des problèmes peu commodes à résoudre. La sveltesse du corps de l'édifice et le fait que sa stabilité dépendait de l'équilibre de ses éléments exigeaient que le poids et la poussée au

vide de sa coiffe fussent les moindres possibles. D'autre part, il était indispensable de bien protéger la structure contre les infiltrations; aussi l'étude des différents systèmes de toitures adoptés intéressera-t-elle prodigieusement les techniciens et même les profanes. Il ne nous est pas possible, à notre regret, de suivre M. François Benoît dans tous les détails des magnifiques exemples qu'il a choisis dans nos beaux monuments: portails, flèches, rosaces, sculptures, chapiteaux, vitraux, etc. Son travail s'étend également de même aux édifices étrangers.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Guillaume Apollinaire acclamé. — Malmédy est exactement aux confins Est de la Belgique. Jusqu'au traité de paix, elle était allemande. On m'a assuré que, lors de l'élaboration de ce traité, Malmédy — qui fut en définitive remis à la Belgique — aurait demandé d'être réunie à la France. Il faut reconnaître à de tels bourgs (exposés immédiatement aux bouleversements de frontières, condamnés à de perpétuelles et graves aventures, sans cesse arrachés et remis selon leur position d'enjeu) surtout une profonde et légitime raison de rétraction morale autonome.

Les indigènes, ici, sont particulièrement sujets et participants de conditions géologiques très rigoureuses. C'est une contrée infernale et tragique à la manière de celle du Vésuve, et bien que ce soit de la façon exactement opposée. Ici, point de grondements, ni d'éclats. Et c'est au contraire. Mais tout de la nature révèle sourdement que le ciel y a concentré les menaces latentes de sa radicale sévérité. Ce sont d'immenses vallonnements stériles, et, hormis les routes, quasi totalement impraticables, d'une sauvagerie aux accents implacables, qui pénètrent l'âme du voyageur, et le pressent à une méditation austère. Rien de lyrique, à la manière déployée; c'est en profondeur, en décomposition, en absence, qu'est l'expression. Les végétaux crispés et revêches qui apparaissent sont comme des embourbés qui s'agrippent à un limon épuisé dans le tourment mortel des successions du mouillage et de l'assèchement périodiques. Sans appels, sans espoir, ces végétaux particu-

liers surgissent péniblement des tourbes, parmi les enlisements d'une terre désertique en sa sève et par ses conditions mêmes. Ces étendues déshéritées, c'est *la Fagne* wallonne — les Hauts-de-Fagne aussi — dont le destin est de donner sourdement au monde le spectacle de la dévastations naturelle, et les accents propres de la défaite sans fin, de la condamnation irrémissible.

Une rivière rapide, aux cours souvent de torrent, va dans ces vallées : l'Amblève. Des régiments interminables, innombrables de jeunes sapins serrés, plantés à merci par l'industrie, sabrent, aiguillent, muraillent les horizons par bandes aiguës, noires et uniformes, de toutes parts. Les sorbiers, plantés au long des routes, sont, à même leurs vigoureux, héroïques efforts de résistance à pousser malgré l'avarice du sol, accompagnés dans leur développement par les vents tenaces, courbés curieusement tout à plein du tronc, et les branches aussi rejetées et ankylosées, dans le sens que les successifs autans leur ont définitivement imposé, dès la texture même.

Longtemps trois « fagnards » de Verviers, et Apollinairiens, ont cherché, parmi ces Hauts-de-Fagne, le point où ils édifieraient le Mémorial au poète, et dont l'idée les hantait. Ils avaient trouvé, dans son œuvre, tant de germes d'ici-même qui y avaient mûris... Et si bien, qu'ils le tenaient exactement pour leur poète de terroir.

C'est au point culminant de cette contrée, au lieu dit: *au Thiers de Liège,* que soudain, au dernier détour d'une rude montée, parmi une garde d'honneur de sapins rigides, toutes aiguilles hérissées, nous avons vu le bel objet de leurs travaux.

C'est un puissant cromlech de quelque trois mètres de haut, sur un demi-mètre d'épaisseur, et quelque mètre et demi de largeur. Taillé par le sculpteur local Heuze sur les conceptions et les dessins originaux de M. Oscar Lejeune — l'un des trois fagnards que j'ai dit — dans la pierre noire et lourde du pays. Les coups récents, martelés, multiples du ciseau y ont laissé, pour ce qui est du champ, une manière de firmament constellé. Pour ce qui est du relief, il consiste simplement dans le nom du poète; lettres épurées, qui se détachent en un gris ardoise lunaire. Le nom entoure le tiers

supérieur de la pierre, distribué par syllabes aux quatre côtés. En sorte que la face principale présente:

GUIL

APOL

1899

1899, c'est l'année où le poète passa trois mois en Ardenne, à la pension Constant, petite auberge alors de Stavelot; commune proche où son souvenir est resté, marqué étrangement, en une fortune bien diverse à quelque 46 ans d'espace — et finalement merveilleusement précisée. Son départ aventuré, subreptice, à pas de loup, nocturne, — débiteur enfin pour tout dire — quand il avait vingt ans, a abouti, aujourd'hui, en effet, à un retour généreux dont le rayonnement et l'éclat marquent d'une inévitable prospérité le toit qui l'avait abrité, en un moment de gêne pécuniaire, lors des premiers battements actifs de sa formation humaine et poétique.

L'ensemble des traits personnels, particuliers, originaux du poète et de son œuvre, on l'a déjà exposé longuement et premièrement dans le *Mercure* (1). Enfin et surtout c'était, rue de Condé, sa Maison, « la Maison du Poète ». On s'en est souvenu, en Ardenne. Et ce n'est pas pour modérer la vivacité de mon sentiment que l'on m'a logé, en ces journées splendides des fêtes apollinariennes, dans la chambre même où Apollinaire et son frère Albert habitèrent, durant ces trois mois anciens qui devaient laisser dans sa pensée des traces manifestes et généreuses.

Les deux fenêtres sont encadrées de verdure et de fleurs au dehors. Le matin, lorsque la cérémonie se déroulait dans la rue, et que montaient, vers la plaque de mémoire, scellée à l'immeuble, les discours, les fanfares, l'émotion, lorsque s'inclinait le drapeau surmonté du Lion Belge doré, aux accents de *la Brabançonne,* ah! j'assure que c'était bon à mon cœur.

M. Christian Fettweiss, l'ardennais de Verviers qui, avec M. Oscar Le Jeune et M. Oscar Mairlot, le troisième fagnard, ont conçu et réalisé le Mémorial, avait tout d'abord, l'an passé, commencé l'œuvre par un livre qui en est à la fois la

(1) *Au bras de Guillaume Apollinaire.* « Mercure de France », 1er sept. 1920.

pierre de fondation et la clef de voûte. Contribution révélatrice, substantielle, importante, décisive sur la partie qu'elle traite, à la connaissance d'Apollinaire (2). Il me l'avait envoyé, ce livre, et je lui répondis: « Soyez assuré qu'Il l'a lu. » Aujourd'hui, je puis dire aux trois conjurés: « Soyez sûrs qu'Il a vu. »

Oui, il a vu tout cela, et aussi ses bons compagnons de jadis, ses plus intimes amis, ses commentateurs, ses exégètes, les connaisseurs de sa flamme géniale, dans une même commune et chère brûlure: André Billy au masque à la fois néronien et attendri, le cavalier français Fernand Fleuret, et le signataire de ces lignes, toujours sentimental à souhait, accompagnait sa blonde veuve Jacqueline, toute blanche et étonnée, telle un Pierrot de Watteau.

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,

nous allions, guidés là-bas comme par la personne magique, gracieuse, ailée, ironique, émue, enchanteresse d'Apollinaire lui-même, à travers ces sombres et tragiques vallées du Styx, parmi l'œuvre de ses amis ardennais et parmi eux-mêmes, dans ces bourgs illuminés et pavoisés, où les fêtes en son honneur paraissaient à nos yeux comme l'un de ces « miracles ingénus de la poésie d'Apollinaire » tels que les qualifie ainsi André Gide (3), et dont il était le dieu délicieux. Quel familier épanouissement des cœurs ruraux habituellement retenus, mais soudain si accueillants au poète qui leur apporte sa gloire, comme à ses ordonnances les plus proches, à son esprit tout à coup pleinement révélé parmi les divertissements. Il y avait là aussi ceux qu'on ne voyait pas: Moréas, Gourmont, Verhaeren... Et bien des absents encore. Tout scintillait de la meilleure émotion; et jusqu'aux visages heureux des représentants officiels tant du Roi que de la République, du gouverneur de la province, et des bourgmestres aux habituelles si sérieuses obédiences. Comme celui qui était l'objet des gens et des choses habitait bien les êtres et les aîtres. Cérémonies, agapes, libations, propos, festoiements, présences exquises des femmes et des jeunes filles, concours des harmonies, des écoles — du soleil, lui aussi.

(2) *Apollinaire en Ardenne.* Henriquez, éditeur, Bruxelles, 1934.
(3) *Divers.* N. R. F., édit.

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure.

Mais, dans la chambre d'Apollinaire, au second étage de cet hôtel aujourd'hui du Luxembourg, où j'écris ceci, mes regards, un dernier coup, embrassent. Je vais à l'une des deux fenêtres. Vis-à-vis, ce sont trois petits immeubles blanchis, peu larges, d'une pièce de façade, et de hauteurs faibles et un peu inégales, recouverts d'ardoises aux dessins divers à chacun, et disposées parfois de façon chancelante et disparate aux faîtes et aux pignons. Au bas, trois magasins, où la qualité remplace assurément la quantité: chaussures, débit, boucherie. A chacun des trois commerçants appartient chacune des trois maisons mitoyennes. Ainsi le marque bien le rouge de la boucherie Ed. Watz qui envoie, jusqu'aux gouttières, des traits de sa couleur.

Un dernier regard aux murs de la chambre. Deux vieux chromos du temps où Guillaume était là. Chromos de tonalité grisâtre, mélancolique, charmante et tendre. Ici, Mignon tend tristement la main, quête, en essayant vainement de sourire. Ses cheveux épars baignent autour du visage et tombent aux épaules délicates, au cou au mince collier de corail, pris derrière dans un foulard pauvre. Là, son jeune frère, en gilet de peau d'agneau et petit chapeau en cône tronqué. Visage pensif, yeux bruns déjà tristes et beaux, lèvres où le sourire non plus ne croit, et n'est que dans un désir secrètement de vivre, de connaître des choses qu'il commence à peine de lointainement soupçonner d'une amère douceur. Encadrant ces deux reliques, de carton, sans vitre, où le regard de Guillaume s'arrêtait sans doute souvent, une baguette noire, vernie, avec un filet d'or.

Et je descends prudemment, de mon pas mal assuré, l'escalier aux degrés assez courts et où, bien que j'y prenne garde, j'ai manqué déjà plusieurs fois de dégringoler.

ANDRÉ ROUVEYRE.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Daniel Ollivier: *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult*, Grasset.

Dans le second volume de cette **Correspondance de Liszt**

et de Mme d'Agoult et bien que typographiquement le nom de Liszt s'inscrive en majuscules, tel qu'il l'était déjà en tête du volume précédemment publié par le même auteur, nous trouvons une ample moisson de lettres de la comtesse. Ainsi sommes-nous plus à même de fixer les traits de ce caractère de femme, d'autant que Mme d'Agoult se voit telle qu'en elle-même, en écrivant le 15 février 1843:

...J'ai jeté la tristesse dans plus d'un noble esprit; j'ai repoussé plus d'un sentiment vrai et profond (je le croyais du moins); j'ai renoncé à la domination sur des volontés qui valaient la peine d'être dominées (et cela est assez difficile pour une femme dominante comme moi qui sait bien que toute sa force est dans l'amour qu'elle inspire); tout cela dans un but vague, incertain, presque inespéré, avec l'espoir de vous retrouver sentant et pensant comme moi, renonçant de cœur et d'âme à tout ce qui serait coquetterie, galanterie, à cette attitude de viveur que vous avez prise je ne sais pourquoi...

Renonçant de cœur et d'âme à tout ce qui serait coquetterie! Oh! nous n'aurions garde de juger. Mais, dès 1840, alors que les trois enfants, fruits de l'union de Marie d'Agoult et de Liszt: Blandine, Cosima et Daniel, sont nés, n'est-ce point tout de même ce sentiment de coquetterie — ou le besoin de ressaisir, en inquiétant — qui dicte à Marie ses confidences au sujet de M. de Girardin et de Sainte-Beuve?

L'histoire Girardin vous intéresse-t-elle? Vous m'avez dit que oui et je crains que non. En arrivant ici, j'ai trouvé trois billets écrits trois jours de suite pour me demander si j'étais arrivée. Je l'ai vu deux fois. Il m'a parlé d'un sentiment qui ne serait ni de l'amour ni de l'amitié, une espèce de rêve, de culte; d'un besoin de confiance qu'il a satisfait en me racontant dans ces deux jours à peu près toute sa vie et les plus grandes crises de sa vie. Il m'intéresse au plus haut degré. Il est impossible d'être plus simple, plus calme, plus abandonné avec plus de réserve.

Je ne crois pas qu'il songe à devenir mon amant... (27 nov. 1840.)

...Sainte-Beuve est re-tendre. Cela va vous faire plaisir, il a dîné ici avant-hier avec les Didier et Allart et il est revenu hier. Hier aussi j'ai revu Alfred de Vigny. Mes quatre heures m'amusent. (7 déc. 40.)

...Figurez-vous que je ne sais comment me tirer d'affaire avec Sainte-Beuve. Il me fait une cour très sotte, tout en madrigal et en bel esprit Rambouillet. (22 déc.)

Sainte-Beuve continue à venir tous les jours et à m'écrire des lettres amoureuses d'un ridicule incroyable. Dans la dernière, il y avait: « Des fleurs qui savent naître sous mes pas, etc... » Je lui ai répondu que j'étais une vieille femme et qu'il y avait bien longtemps que les fleurs avaient perdu l'habitude de naître sous mes pas, etc, etc... Je lui offre délicatement mon amitié; s'en souciera-t-il? C'est fort douteux. (1er janv. 1841.)

Liszt reçoit ces lettres en Angleterre, parmi les préoccupations d'une importante tournée de concerts. S'il paraît peu se soucier de la constance de Sainte-Beuve, puisqu'il conseille à Mme d'Agoult de le ménager et se montre curieux de connaître occasionnellement les épîtres de ce soupirant, il n'en va pas de même, semble-t-il, pour Emile de Girardin; là il se montre nerveux et inquiet. Cependant c'est avec une réelle dignité qu'il aborde le sujet dans quelques lettres, du 1er au 4 décembre 1840. Lettres quotidiennes qui décèlent un trouble profond:

Vos rapports avec Emile m'intéressent sans nul doute, mais peut-être vous sera-t-il plus simple de m'en parler que de m'en écrire. A ce propos, n'allez pas vous offenser de ce que je vais vous dire. Je vous ai fait une restriction stupide à son égard. Aimez-moi et faites ce que vous voudrez. C'est là la seule parole que j'aie à vous dire, la seule que vous trouverez toujours au plus profond de mon cœur. Ce quelque chose d'intermédiaire et sans nom dont vous me parlez peut bien être le but qu'il se propose. Mais il faudrait que je le connusse davantage et surtout que je l'estimasse terriblement pour ne croire qu'à ce sentiment chez lui. Peut-être aux plus beaux jours de jeunesse y avait-il en moi l'étoffe d'un sentiment analogue pour Piff [oël] (1) alors que je parlais de lien éternel.

...Vous m'avez souvent accusé de tyrannie dans mes affections. Ne serait-ce point parce que vous n'avez jamais assez cru à la tyrannie que vous exerciez sur moi? Le besoin de dominer, de tyranniser même au besoin, n'est-il pas le mobile le plus inhérent à votre nature? Je le crois.

A la vérité, il ne vous plaît d'en user qu'avec ceux que vous savez capables de réaction, mais à la condition que le dernier mot, ne fût-il même pas dit, reste vôtre. Il y a dans vos rapports avec E... un élément de durée et de profondeur qui manque aux

(1) George Sand.

autres. Encore une fois, je veux et ne veux qu'une seule chose, votre liberté absolue vis-à-vis de moi et des autres. Quand vous serez libre et, s'il se peut, sincère, vous serez digne de moi et je ferai en sorte de l'être de vous.

Je vous ai parlé assez longuement d'E [mile] hier. Ce n'est pas une raison pour ne pas en reparler aujourd'hui. On ne peut jamais quitter les Romains, dit Montesquiou. Je ne sais pourquoi vous me dites que ce n'est nullement l'homme que nous imaginions, qu'il est d'une simplicité extrême, d'une grande ouverture de cœur, d'un esprit calme et tranquille, etc... L'idée juste ou fausse que je m'en suis faite n'exclut nullement ces qualités, loin de là, et je ne sache que votre goût de contradiction qui se réveille assez volontiers quand vous m'écrivez ou me parlez des autres, qui puisse vous faire dire autrement. Alors que vous ne connaissiez qu'à peine G [irardin] et moi pas du tout, je vous en ai parlé comme d'un homme à part qui m'avait toujours inspiré une étrange et inexplicable sympathie. Je me sens de la curiosité et une sorte d'admiration pour lui, et vous savez que ces deux sentiments sont rares chez moi. Je n'ai rien à dire sur vos rapports avec lui. Six années d'une intimité telle que la nôtre m'ont donné pour vous un trop profond respect pour qu'à cette heure je ne me sente pas le droit sacré du silence.

Si ensuite vous me demandiez ce que je crois de sa sincérité (et vous savez que c'est là toute la question pour moi) je vous le demanderai à vous-même, quoiqu'il me soit resté, injustement peut-être, quelque doute sur votre perspicacité à certaines heures. Voyez, écoutez et interrogez-vous. Je regarderai comme sérieux ce que vous direz et ferez à l'occasion d'E... Il est plus d'un cap Horn à doubler et on n'arrive pas si promptement aux deux mers pacifiques.

Je vous ai écrit hier et avant-hier. Je ne sais quel irrésistible besoin me pousse à vous écrire encore ces deux lignes aujourd'hui.

S'il n'est pas trop tard, ajournez du moins. Dieu sait, et vous devez deviner que je suis plus préoccupé de vous que de moi, ou pour dire plus vrai, je ne suis préoccupé que de vous seule.

Ce que je puis dire est probablement inutile; et pourtant je ne puis ne pas le dire. J'ai peur. J'imagine que vous vous trompez. Ce n'est pas impunément qu'on s'engage dans de pareils rapports avec des hommes pareils. A Dieu ne plaise que je veuille les dénouer violemment, tyranniquement, mais je voudrais vous les faire circonvenir, à moins qu'une impulsion profonde ne vous dise d'aller toujours en avant et au delà.

Etes-vous décidée à être toujours sincère?

Je ne me sens ni jalousie, ni satiété, mais parfois le doute s'étend dans mon cœur; les ombres grandissent.

Sous telle forme ou telle autre, ne faut-il pas toujours que nous souffrions?

Fort heureusement, et tout à l'honneur de Mme d'Agoult, la réponse au cher Franz ne se fait pas beaucoup attendre, en effet, le 9 décembre, Liszt reçut cet apaisement:

Hier soir j'ai eu une longue conversation avec E [mile]. Je ne sais pas bien ce qu'il m'a dit, mais je sais que j'ai été calme, simple, explicite. De grosses larmes tombaient une à une de ses yeux. Il me quitta sans avoir presque parlé. Ce matin il m'a envoyé toutes les lettres que je lui ai écrites, avec une lettre de lui que je ne vous envoie pas mais dont je ne puis m'empêcher d'extraire ces lignes: « Vous devez savoir que mon âme est brisée et que le sacrifice est consommé. Vous m'avez vu hier pleurer pour la dernière fois; désormais vous n'existerez plus pour moi que dans mes souvenirs ineffaçables et dans mes songes involontaires. Je vous ai pieusement déposée dans cette partie de moi-même qui est le tombeau où repose, etc., etc... Vous n'êtes plus pour moi qu'une douleur et qu'un nom, Marie! Adieu. Que je sois au moins dans votre vie l'homme qui vous aura le plus aimée. Adieu, car ce ne sera plus moi que vous reverrez, mais un autre. » Ces paroles-là m'inspirent de la confiance. En tous cas je crois avoir fait ce que je devais faire. J'espère que vous me jugerez ainsi et que vos craintes qui me préoccupent beaucoup se dissiperont.

En janvier 1841, Mme d'Agoult est dans sa trente-sixième année, Liszt aura trente ans bientôt, or il semble que ni l'un ni l'autre ne sont parvenus à s'évaluer et à se bien connaître. Tourment de deux âmes d'élite en perpétuel devenir.

Marie reproche à Franz de ne rien comprendre à la délicatesse: « Vous êtes sublime et rude comme un granit des Alpes. Il me semble parfois que j'ai quelque analogie avec le bouleau penché et toujours frémissant de Franchard. Aussi l'idéal de mon tombeau est-il pour moi *un bouleau auprès d'une roche.* »

En somme, celle, qui sous le nom de Daniel Stern, se révélera, en un style énergique et noble, écrivain de combat, témoin ses *Lettres républicaines*, n'a pu projeter encore sa réelle personnalité, ni s'installer dans sa propre vérité. Il en

est de même pour Liszt. L'artiste génial, bien qu'ayant, à treize ans, publié les *Variation sur une Valse de Diabelli* et à dix-neuf (1830) les *Etudes* dont devaient dériver les *Grandes Etudes transcendantes,* fait encore figure de virtuose bien plus que de compositeur: « Vos titres à la postérité sont encore à venir », lui écrivait Marie en 1840. Phrase assez dure à encaisser par celui, qui, s'il ne l'avait pas encore extériorisé, portait en lui le génie que nous lui reconnaissons aujourd'hui.

Il semble, dès lors, que les heurts de ces deux natures également altières sont déterminées par tout ce qu'il y a de sous-jacent dans leur personnalité et dont peut-être, ni l'une ni l'autre n'eut une conscience bien claire.

N'est-ce point cela même que Liszt exprime, qu'il pressent tout au moins, dans ces lignes:

Si mes doctrines sont abominables, comme vous dites, mes rêves sont sublimes. Encore un an d'épreuves, d'expiation peut-être, ensuite le calme, le bonheur... à des profondeurs inatteignables. Nous avons beaucoup parlé, beaucoup discuté, mais les ineffables harmonies de nos âmes ont absorbé toutes ces paroles vaines, et il n'est resté au dedans de nous qu'un divin et mélancolique retentissement, je ne sais quelle vibration immense et splendide de tout ce passé si traversé, si déchiré, si diversement attristé. Vous ne vous êtes pas trompée, Marie, nous ne nous sommes pas menti l'un à l'autre. Si nous n'arrivons pas au bonheur, *c'est que peut-être nous valons mieux que cela.* Il y a trop d'énergie, trop de passion, trop de feu dans nos entrailles pour nous asseoir bourgeoisement dans le possible. Ne nous plaignons pas, n'accusons pas les *forces intenses* dont nos douleurs sont les contre-coups. N'accusons pas la destinée non plus, cela ne nous sied pas. Qu'importe ce que nous sommes forcés d'être, pourvu que par instant il nous soit donné de sentir ce que nous pourrions être, ce que nous sommes devant Dieu, et l'un dans l'autre. Vivons, appuyez votre bras sur le mien, laissez-moi m'endormir paisiblement sur votre cœur dont les battements sont pour moi le rythme mystérieux de l'idéale beauté, de l'éternel amour.

De février à mai 1844 s'échange une correspondance douloureuse qui consomme la rupture. Marie d'Agoult semble redouter par dessus tout la publicité, qu'une indiscrétion ou « des fautes de goût » pourraient donner à la séparation: « Le moindre éclat me serait si funeste. Songez que les diffi-

cultés de ma vie augmentent chaque jour. Vous, vous êtes dans l'impossibilité absolue d'être, socialement parlant, quelque chose pour moi. » Marie reproche aussi à son ami de s'être mis en fureur lorsqu'elle lui prêchait raison; elle constate que, si l'âge est venu, la maturité, chez Liszt, reste chose lointaine; aussi marche-t-elle plus lestement « à mesure que se détachent d'elle ces espérances acharnées qui la suivaient comme des mendiants et voulaient une part de son âme ».

De loin en loin, maintenant, s'échangent quelques lettres: « Singulière correspondance que la nôtre... » s'écrie Liszt: « Nous étions de nobles natures l'un et l'autre, et vous m'avez maudit, et je me suis banni de votre cœur parce que vous aviez méconnu le mien. »

La blessure de chacun reste vive, pendant des années. Mme d'Agoult ne ménage pas l'orgueil de Liszt et une lettre de lui (février 1846) est une riposte amère à un propos de M. de Girardin « Il fait beaucoup de chemin et n'avance guère ». Joli mot, jolie bêtise, répond Liszt, en ajoutant:

Assurément je n'avancerai pas et ne puis pas avancer comme M. Delarue. Les Grands Cordons de la Légion d'honneur et les Bâtons de Maréchaux ne sont pas réservés pour d'aussi petits poissons que nous, mais si d'un côté vous tenez compte de la nécessité dans laquelle je me suis trouvé de gagner de 60 à 80.000 francs par an au minimum, fièrement et sans que cela paraisse en quelque sorte, et de l'autre si vous prenez la peine de parcourir seulement les listes de mes concerts et de mes ouvrages, tels quels, sans mettre en ligne de compte mes voyages et mon épouvantable correspondance, vous verrez que je n'ai guère eu le temps de m'amuser beaucoup et de mener cette prétendue vie de débauches et d'immoralité, qui fait à toute honnête femme un devoir de me fuir et de me renier.

Et plus loin:

Les gens en tous pays sont assez singuliers et j'observe parfois avec assez d'intérêt ce qu'on peut y être sans fortune, sans pouvoir, sans famille, sans autre appui qu'un caractère (et un talent)... Je ne crois pas à la grandeur de ma destinée, mais pourtant à quelque chose d'à-part, d'honorable et d'assez rare pour justifier ceux qui m'ont aimé.

Les dernières lettres de Liszt, particulièrement celles qui

ont trait à l'éducation de Blandine et de Cosima sont d'un beau caractère.

Ce second recueil présente un intérêt au moins égal à celui suscité par le premier livre; disons même que, plus émouvantes par le conflit des âmes, ces lettres sont une véritable relation de maints faits historiques touchant aussi bien à l'art qu'à la politique et à la vie européenne de la fin du Romantisme.

A. FEBVRE-LONGERAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La peinture à Bruxelles et à l'Exposition de Bruxelles. — Les impressionnistes aux palais des Beaux-Arts. — Les salons de l'Art moderne et de l'Art ancien au Heysel. — La Revue « Equilibres » et son activité. — Albert Chômé : *Structures;* Louis Rougier : *La Mystique soviétique;* Louis Piérard: *Propos sur l'Art et la littérature,* Libr. fédérale, Mons.

L'Exposition de Bruxelles est le prétexte d'un vaste déploiement de toile peinte. Cela n'a rien d'étonnant, dans un pays où les arts plastiques ont toujours eu le pas sur la littérature. Non seulement nous avons sorti tous nos peintres, mais encore avons-nous fait appel aux maîtres étrangers. La France a largement répondu à notre demande, et c'est sa grande école impressionniste qui triomphe au Palais des Beaux-Arts. Il y a là Manet, Renoir, Toulouse-Lautrec, Gauguin, Van Gogh, Pissaro, sans compter Degas et Cézanne, des hétérodoxes sans doute, mais qui n'en montrent pas moins les marques de l'émancipation que l'**impressionnisme** apporta dans la peinture. Aussi bien, aujourd'hui que ces querelles d'école sont lettres closes, il nous est loisible d'admirer dans ces maîtres surtout leurs œuvres de la période « de réconciliation », c'est-à-dire de l'époque où ils renoncèrent à faire exclusivement de la peinture de choc, et consentirent à réintégrer dans leurs compositions quelques-uns des canons académiques, soit, dit en d'autres termes: à trahir un brin le culte du laid. De ce nombre est assurément *La Famille Monet dans le jardin,* de Manet, prêtée par un amateur berlinois, et dont la délicatesse de tons, l'intense fraîcheur, la légèreté surtout font un des morceaux les plus remarquables de cette exposition. C'est une féerie en vert et bleu, encadrant la robe blanche de Mme Monet, assise au pied d'un arbre

avec son enfant auprès d'elle, et jamais, je crois, sorcier ne réussit le miracle d'unir et de faire chanter ainsi, aériennes, deux couleurs qui s'affrontent le plus souvent sans sympathie. Mais ce qu'il y a d'admirable dans cette toile, ce sont les blancs de la robe, dont les dégradations et les variations tiennent du prodige. Le Musée de Tournai expose, du même peintre, son *Argenteuil,* deux personnages assis sur un banc tournant le dos à un bateau, avec, derrière, le fleuve, et le bourg en arrière-plan trempé dans le soleil. La gaîté bariolée, la santé explosive de cette toile est étonnante; c'est certainement l'une des plus caractéristiques de la seconde manière du maître, la première étant représentée par *Le Balcon,* prêté par le Louvre.

Limité par l'espace, je ne puis m'arrêter aux détails d'un ensemble qui réunit plus de cent œuvres de premier choix, et que mes lecteurs connaissent très certainement, puisque c'est Paris qui nous l'envoie pour une bonne part. Il y a là deux nus de Renoir, la *Baigneuse blessée* et surtout la *Baigneuse rose,* assise et cambrée, qui sont trop célèbres pour que j'y insiste, mais aussi, du même maître, la *Baigneuse au griffon,* prêtée par la succession Cassiru, de Berlin, qui est d'une lourdeur voluptueuse et sourde, casquée d'ébène, riche d'ambres et de bitumes, et dont on est étonné qu'elle soit sortie du pinceau qui peignit les deux autres baigneuses, la *Baigneuse cambrée* surtout. De Van Gogh, la toile maîtresse exposée ici est certainement *la Méridienne,* qui vient de la collection Halphen. Et peut-être que c'est le chef-d'œuvre de l'Exposition. Ces deux dormeurs écroulés presque l'un sur l'autre au pied d'une meule, trempée dans l'ombre argentée et comme électrique de l'août, dans cette vibration d'atmosphère que provoque l'extrême chaleur, je ne crois pas que l'on ait fait quoi que ce soit d'approchant dans aucune école... et comme cela fait mesurer la pauvreté d'un Millet!

C'est M. Paul Lambotte qui a organisé, au Heysel, le **Salon de l'Art ancien.** Fort bel ensemble. L'Angleterre y a contribué par l'envoi d'un choix de Reynolds, de Gainsborough, de Lawrence et de Van Dyck, la France, par le prêt de ses meilleurs maîtres du XVIIIe; la Hollande, par ses Ruysdaël

et ses Rembrandt (de ce dernier, les musées belges n'ont pour ainsi dire rien, sinon des faux). Mais le clou de ce salon, c'est incontestablement la réunion des Roger Van der Weyden et des Breughels. Mystérieux Van der Weyden, dont on ne sait s'il est tournaisien et par conséquent wallon, ou Bruxellois et par conséquent Flamand, et que l'on appelle aussi Roger de la Pasture; Van der Weyden, qui peut-être est le maître inconnu du retable de Flémalle... Nul primitif n'a fait couler plus d'encre depuis quelques années. La gloire, ce soleil des morts, lui est venue avec retardement; et le voilà en passe d'éclipser Memling et Van Eyck. On a réuni ici des pièces capitales de ce primitif; j'avoue goûter de lui davantage ses portraits, et notamment l'admirable « Robert de Masmines », incomparable de densité et de fini, que ses compositions religieuses, dont l'originalité ne me paraît pas se dégager aussi nettement qu'on le prétend de celles des peintres mineurs de l'époque bourguignonne...

Les Breughels sont hallucinants. Diableries, truandailles, scènes paysannes, cela est d'une fougue, d'une invention inouïe. Et quels coloris! Des verts acides et des vermillons étouffés, des fonds sépia qui s'anémient jusqu'au vieil ivoire: sur ce dernier registre, j'admire surtout la *Parabole des aveugles*. Cette dégringolade d'infirmes aux faces tragiques, dans un décor de crépuscule tombant sur un village de Flandre, voilà la preuve qu'un artiste peut se surpasser parfois lui-même, et bondissant au-dessus de l'échelon des Kermesses et des « Tentations «, toujours un peu anecdotiques, atteindre au sublime, par la discipline et la sobriété.

Enfin, c'est M. Van Puyvede, conservateur en chef des musées royaux, qui a organisé la section d'art moderne. Le critique d'art Paul Colin, qui fait autorité, remarquait dans un excellent article de *Cassandre* que ce salon sonne le glas de la peinture cérébrale, peinture d'école et de parti pris dont l'art, depuis quinze ans, fait une maladie grave; et, ajoute-t-il, la peinture instinctive reprend ses droits. C'est tout à fait mon avis — avis qui, je me hâte de l'ajouter, n'est rien que celui du philistin. Je le confesse: je préfère Valérius de Saedeleer, qui refait à sa façon et en les stylisant, les paysages de Breughels, je préfère Opsomer (dont le portrait

de Jules Destrée est une pure merveille) et même Philibert Cockx, peut-être un peu trop virtuose, aux paradoxes picturaux de James Ensor vieilli ou aux bonshommes de Tytgat, naïfs assurément, mais c'est une naïveté qui amuse l'esprit sans parvenir à contenter le regard.

De tous temps, la Belgique intellectuelle a cherché son moyen d'expression dans les revues spéciales. Le livre belge se lit peu: ainsi l'entreprise de publication est-elle moins coûteuse, lorsque c'est la Revue, — tout un groupe, qui la supporte. Et puis, il y a, dans la forme grégaire qu'implique la Revue spéciale, quelque chose qui convient au tempérament national, grand créateur de « sociétés ». C'est ainsi que des publications, fort intéressantes, à tirage limité, et dont les lecteurs sont tous plus ou moins les correspondants, ont pu se développer ici et y exercer une haute influence. **Equilibres**, que dirige le sociologue Albert Chômé, est de loin la plus active et la plus substantielle de ces publications. *Equilibres* a publié notamment la très remarquable étude d'Henri de Man, aujourd'hui ministre, sur le *Nationalisme et le socialisme* ; des travaux de philosophie morale de MM. Jacques Lefrancq et Philippe Devaux, qui constituent d'importants témoignages sur l'esprit nouveau, et deux études sur Stravinsky de Paul Collaer. Aujourd'hui, *Equilibres* donne une copieuse analyse sociale de A. Chômé lui-même qui, sous le titre de **Structures**, s'attache à la réforme de l'Etat, et un exposé sur la **Mystique soviétique** signé d'un Français, M. Louis Rougier, professeur à l'Université de Besançon.

M. Albert Chômé est économiquement et politiquement un libéral, ce qui, dans la terminologie belge, implique à la base la négation de toute religion révélée... Après avoir fait une critique très loyale de la décadence de l'économie libre sous l'influence de la concentration et analysé les causes du désordre actuel, ce libéral n'hésite pas à déclarer que nous sommes en marche vers l'économie dirigée, mais il y voudrait des tempéraments et que l'on procédât par réformes successives, respectueuses de la liberté individuelle. Il s'efforce surtout de dégager de nouveaux principes d'action sociale, et il semble bien qu'il n'en trouve pas d'autres que dans le dogme

de la fraternité naturelle qui devrait unir les hommes, et s'imposer comme un impératif catégorique. Extrêmement intéressantes par ses suggestions concrètes — réforme parlementaire, création d'un conseil d'État, représentation professionnelle, institution d'un directoire économique, méthode de décentralisation, cette étude m'a paru faible quant à son substrat philosophique. La solidarité humaine est chose bien précaire, lorsqu'on ne la branche pas sur un dogme religieux. Les Soviets ne s'y sont pas mépris, et ce n'est pas une religion de l'homme, mais bien plutôt une religion de l'ordre qu'ils proposent à leurs adeptes. La dialectique hégélienne, thèse, antithèse, synthèse, transposée du domaine des concepts dans le vaste champ des applications concrètes: tel est, nous dit M. Louis Rougier, l'assise philosophique de leur propagande morale. Cela revient à dire: L'ordre naturel comporte un rythme inéluctable qui fait succéder l'antithèse à la thèse pour se fondre en la synthèse; puisqu'il est établi que le communisme soviétique incarne cette synthèse capitale, ne songez point à vous y soustraire; n'essayez pas de créer le désordre. Coopérez au contraire de toutes vos forces à l'Ordre, qui ne peut que s'identifier au Bien. M. Rougier n'a pas de peine à démonter cette logomachie. Sa passionnante brochure, nourrie de documents et d'une logique sans ruptures, a le mérite éminent d'expliciter, sur le chapitre du soviétisme, le problème des mobiles idéaux, et d'en dévoiler la faiblesse.

M. Louis Piérard est socialiste lui aussi, mais nullement communiste; il peut nous ramener à la littérature, n'ayant point d'ordre nouveau à prôner. Régionaliste averti et sensible, Louis Piérard dépasse de beaucoup sa province. Il n'est pas seulement le voyageur du Brésil et du Mexique; il est aussi le délicat lettré qui fut l'ami de Verhaeren et d'Elskamp, le commentateur avisé de nos artistes wallons, et qui, patoisant à ses heures, n'en est pas moins à l'aise pour analyser Romain Rolland, Paul Claudel ou Duhamel. **Les propos sur l'Art et la littérature**, tracés par une plume charmante, sont plus qu'agréables: ils sont substantiels, soutenus par une érudition esthétique qui dédaigne les vains

effets; pénétrants, — et les pages qu'il consacre au souvenir de Max Elskamp sont bien jolies...

ED. EWBANK.

LETTRES ITALIENNES

Giovanni Papini : *Grandezze di Carducci*, Vallecchi, Florence. — Federico Vittore Nardelli : *L'Uomo Segreto, Vita e Croci di Pirandello*, Mondadori, Milan. — Pietro Mignosi : *Il Segreto di Pirandello*, La Tradizione, Palerme. — Pietro Mignosi : *Schopenhauer*, Morcelliana, Brescia. — Giuseppe Petralia : *Mignosi ovvero della Trascendenza*, Reber, Palerme. — Marino Moretti : *L'Andreana, Romanzo dei Figli*, Mondadori, Milan. — Domenico Giuliotti : *Il Merlo sulla Forca*, Vallecchi, Florence. — Enrico Piceni : *Il mio Amico Charlot*, Mondadori, Milan. — Giuseppe Agnelli : *La Battaglia al Ponte di Lodi e la Settimana lodigiana di Napoleone Bonaparte 8-15 maggio 1796*, Biancardi, Lodi. — Michel-Ange : *Poésies*, traduites intégralement pour la première fois par Marie Dormoy, Edit. Spirale. Dépôt : Maison du Livre, Paris.

Le centenaire de la naissance de Carducci coïncide avec le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo. Je sais bien qu'il y a de l'artificiel à s'occuper ainsi des poètes et des artistes selon la récurrence des calendriers. Mais c'est une mode, et nous ne pouvons l'ignorer. Aussi bien, une comparaison entre les deux commémorations est curieuse. Celle de Victor Hugo, force est de le reconnaître, ne s'est pas faite avec un grand enthousiasme. Il y a eu des polémiques. Les uns nous ont présenté Victor Hugo comme le roi des imbéciles; et les autres, comme le plus grand génie poétique. Mais les apologistes aussi bien que les contempteurs ont usé surtout d'arguments extrinsèques à l'œuvre du poète. Visiblement, ni les premiers, ni les seconds ne se soucièrent d'en faire un examen direct et approfondi.

Pour Carducci, en Italie, il en a été tout autrement. Les circonstances, je veux dire les circonstances purement littéraires, étaient très favorables. Après la mort de Carducci, son œuvre fut non pas oubliée, ni délaissée, mais réservée en une période d'attente où elle se décanta. Et ces derniers mois, lorsque commença la révision, on s'aperçut qu'elle avait beaucoup de solidité et qu'en somme le temps ne lui avait fait perdre que très peu. Parmi ceux qui s'occupèrent ainsi de Carducci, citons Giovanni Papini qui fit sur lui trois conférences; et la dernière, tout récemment, le 27 mai. Il les a aussitôt réunies en un volume sous le titre **Grandezze di Carducci**. Une fois de plus, Papini reconnaît Carducci comme

son maître. Il avait déjà publié, en 1917, l'*Uomo Carducci*, et j'ai entendu le P. Gemelli déclarer qu'avant l'*Histoire du Christ* c'était déjà un livre chrétien. De ces trois articles, le second, *Carducci âme dédaigneuse*, me semble le meilleur, parce qu'il y a accord entre le point de vue et le tour d'esprit proprement polémique de Papini. Mais dans tous, il s'attache à montrer la qualité maîtresse de Carducci: une intraitable probité. Probité de l'homme et de l'érudit; probité de l'artiste à l'égard des mots. Elle donnait à sa personne une allure quelque peu combattive; et à ses écrits, un accent d'une trempe très ferme. Ainsi, Carducci échappa aux défauts auxquels ses compatriotes furent assez souvent enclins: le dilettantisme et la virtuosité. Et son œuvre fut d'un très robuste optimisme. D'où l'influence qu'elle reprend aujourd'hui.

De Carducci à Pirandello, il y a évidemment un saut. Il est si facile de faire de la mauvaise littérature à propos de Pirandello, de dire sur lui des choses de plus d'effet que de justesse, qu'il n'en faut parler qu'avec réserve. Federico Vittore Nardelli nous avait donné, avec **L'Uomo Segreto**, une biographie forcément sujette à révision, ou pour mieux dire à complément, mais qui n'en contient pas moins des indications déjà fort précieuses pour l'explication de l'esprit de Pirandello. Pietro Mignosi, dans **Il Segreto di Pirandello**, pénètre encore plus profond. L'un et l'autre de ces auteurs, en mettant le même mot de *secret* dans leur titre, reconnaissent à l'œuvre de Pirandello un certain accent de mystère. Pietro Mignosi est philosophe et sicilien; donc tout à fait propre à nous révéler les raisons de l'accent si spécial de l'œuvre de Pirandello. Il le fait avec son habituelle force de dialectique qui lui permet d'aller profond sans abandonner la clarté. Pour lui, Pirandello, Sicilien, a hérité des anciens Hellènes le sentiment de l'*Anankè* qui écrase les hommes. Et il cherche à résoudre, avec des vues nouvelles, le conflit entre réel et idéal qui a surtout pesé sur les hommes du siècle dernier.

Chez lui, le conflit se pose entre la vie comme elle est et la vie comme elle devrait être. Pietro Mignosi voit là du pur finalisme religieux. Dieu n'est jamais nommé; mais par une sorte de prétérition qui ne doit pas nous abuser, il est tou-

jours présent dans cette œuvre. Le monde de Pirandello est le monde du péché; d'où la souffrance de ces personnages qui cherchent à s'en dégager et qui sont en quête de leur Auteur. La queste-Dieu, comme on disait au moyen âge. Notons la transposition très importante qui distingue du romantisme l'inquiétude de Pirandello. Il n'y a plus chez lui d'opposition entre rêve et réalité. La vie n'est pas dans le rêve; et Baudelaire l'a dit avec une cruelle brutalité. La vie est vérité; et l'art qui l'exprime doit aussi être vérité, et il l'est quand il en montre les douloureuses contradictions.

Je ne puis pousser l'examen du **Schopenhauer** du même Pietro Mignosi. Ce serait affaire à un spécialiste de la philosophie. Schopenhauer nous est présenté en réaction contre Kant et cherchant à reconstruire par le sentiment la religiosité abattue par la dialectique. Beaucoup de développements sont ingénieux sans aucun artifice, tel celui sur la contemplation, ainsi que le rapprochement de Pétrarque et de Gœthe, que De Sanctis avait mis en impitoyable opposition.

L'œuvre du jeune philosophe sicilien est déjà très abondante. Giuseppe Petralia, dans **Mignosi ovvero della Trascendenza**, nous en donne un examen complet et très dense. Il l'examine dans toute la variété de ses formes. Ce n'est d'ailleurs pas une apologie sans restriction. Il y a, çà et là, quelque vive discussion. Par exemple dans le titre de Mignosi *Art et Révélation*, Petralia nie la propriété du second terme. On peut en effet en discourir.

Le dernier roman de Marino Moretti, **L'Andreana**, qui prend place parmi ses meilleurs, pose lui aussi le problème du pessimisme italien; mais sur un tout autre plan que Pirandello. Moretti est un romancier de *paese*; disons, en français, de terroir, quoique ce ne soit pas tout à fait la même chose. Car chez nous, la littérature de terroir se fabrique généralement à Paris; et si on supprimait les noms propres, le lecteur ne s'apercevrait pas, la plupart du temps, si l'action se passe en Picardie ou en Languedoc. Le pays littéraire italien a plus de particularité. Celui de Marino Moretti est Cesenatico sur l'Adriatique, scène de la plupart de ses romans. Celui-ci, *L'Andreana*, est à forte teinte pessimiste. C'est la couleur générale du roman italien, depuis D'Annunzio

et Fogazzaro: une maison familiale en décadence, des gens dont la fortune descend au lieu de monter. Pietro Mignosi nous a donné une explication de l'inquiétude de Pirandello, et qui vaut pour les Siciliens. Elle ne convient pas à Marino Moretti; et pour son cas, j'en proposerais une de pure esthétique. Cette littérature de pays aurait son expression naturelle dans le dialecte. Si vous la transposez, langue et idée, en italien général, toute la structure s'en trouve changée. La littérature dialectale, c'est le pays vu par le pays, et aussi le monde vu par le pays. Elle est saine, et comporte une pointe d'humour. Tandis que le terroir mis en littérature courante, c'est le pays vu par le monde, et par conséquent pris en dehors de son état propre. J'entends ici dialecte plutôt comme expression que comme langue. Ainsi certaines œuvres de Renato Fucini et de Salvatore Di Giacomo, bien qu'écrites en italien, ont un caractère dialectal, le pays qui s'exprime lui-même sans comparaison avec les autres, et elles sont tout à fait optimistes. Aussi bien, pour dépayser son pays, Marino Moretti a-t-il usé d'artifices; et le principal est ce personnage de danseuse esthète, née à Cesenatico, mais qu'il veut nous présenter comme tellement malaxée, si j'ose dire, par le cosmopolitisme, qu'elle n'est plus qu'un procédé, une diablesse *ex machina.* Au contraire, le premier et le dernier chapitre, où le pays nous est représenté immédiatement, ont un ton de complet optimisme.

Domenico Giuliotti, qui est une manière de Léon Bloy italien, a fait, avec **Il Merlo sulla Forca,** *Le Merle sur la Potence,* une vie non pas romancée, mais commentée de Villon. Certaines pages en sont tumultueuses, et propres à scandaliser la bigoterie timorée que ces prophètes à invectives ont en haine. L'esprit de Villon n'est certes pas trahi. La traduction des passages de ses œuvres est une prouesse. Cependant, Domenico Giuliotti semble ne pas connaître l'édition Schneegans des œuvres de Villon, publiée dans la *Bibliotheca Romanica.*

Le film sonore a malheureusement chassé Charlie Chaplin de nos écrans français, au profit d'une littérature d'une grande infériorité. Charlot continue à être très populaire en Italie. C'est pourquoi Enrico Piceni vient de donner une

édition entièrement refondue de son livre **Il mio amico Charlot**, avec des adjonctions sur d'autres étoiles du ciné, sur Joséphine Baker, sur le phonographe. Œuvre ténue, et d'une grande délicatesse de touche. Ce sont des impressions, plutôt de courts poèmes, le plus long a six lignes, d'un trait net, empreint d'humour et de sensibilité. Par exemple ces définitions de Charlot: *le Juif errant sans péché.* Ou bien: *l'Ulysse de notre Odyssée de tous les jours. C'est « l'homme qui s'en va », toujours, même si résonne le chant des sirènes.* Tout est de même veine, une œuvre d'une grande délicatesse, et nous devons certes souhaiter qu'elle soit traduite en français. Sa masse n'est pas considérable, et elle convient bien à notre esprit. Ce nouveau volume, illustré avec des croquis de Bruno Angoletta, est d'une présentation très ingénieusement moderne.

Giuseppe Agnelli a donné de la **Battaglia al Ponte di Lodi** une monographie que l'on peut juger définitive. C'est une œuvre considérable, plus de 400 pages, et qui intéresse au premier chef notre histoire militaire. La journée du 10 mai 1796, où Bonaparte força le pont de Lodi, est expliquée dans toute sa préparation, encadrée dans le développement général de la campagne d'Italie, commentée dans tous ses effets. La masse des documents cités est d'une extrême abondance, et beaucoup sont inédits. C'est une contribution magistrale à l'histoire napoléonienne.

Marie Dormoy aime la difficulté. Elle avait déjà traduit les lettres de Michel-Ange, elle s'attaque aujourd'hui à ses poésies. Tache à effrayer les plus braves. Le grand artiste versifiait comme il sculptait: en pleine matière. Et il n'est pas toujours aisé de pénétrer le sens de poèmes d'un abord très abrupt. Mais une traduction doit forcément prendre parti et dégager tout le sens. J'admire Marie Dormoy de l'avoir fait avec une telle sûreté. Ces poésies de Michel-Ange sont un document spirituel d'une grande importance non seulement à l'égard de son auteur, mais aussi sur les luttes intérieures qu'apportèrent dans les âmes, en Italie, la Réforme et la Contreréforme. Peu de Français étaient capables de les lire dans le texte. Tous peuvent maintenant les lire en traduction.

PAUL GUITON.

LETTRES CHINOISES

Pierre Lyautey : *Chine ou Japon*, édit. Sequana. — *Sinica*, avril 1935.

Le livre de Pierre Lyautey, **Chine ou Japon**, paru depuis quelques semaines, arrive bien à l'heure pour aider à comprendre les derniers événements. Il permet, puisque le passé n'a d'intérêt que pour pénétrer l'avenir, de prévoir la suite des événements et d'en percer le véritable sens.

On se rappelle, bien que par ces temps incertains la mémoire soit courte, ce qui vient de se passer en Extrême-Orient. Les Japono-Mandchous, l'an dernier, avaient imposé une zone démilitarisée au sud de la Grande Muraille occupée par eux. Ils viennent d'exiger le départ des troupes du général-bandit Soun, qui occupe le Tchahar, région de Mongolie Intérieure bordant l'ouest de la région de Peking, et des troupes de Peking et Tien-tsin. En fait, ils sont sur le point d'occuper militairement ces deux régions et le nord de la Chine.

Rappelons que la première région comprend les Tombeaux de l'Est, et la seconde les Tombeaux de l'Ouest. Là reposent les ancêtres de l'Empereur actuel de Mandchourie qui fut, ne l'oublions pas, le dernier souverain de la dynastie mandchoue.

Nous n'avons cessé, ici et dans notre *Histoire de Chine* (Payot), de répéter que l'empereur n'avait jamais abdiqué; que les édits publiés par lui en 1912 et fondant la République, « confiaient pour une expérience » les pouvoirs que la dynastie possédait.

Pierre Lyautey a eu la chance d'obtenir une longue interview de l'Empereur du Mandchoukouo. Nous en citerons une partie de la plus haute importance (p. 180) :

Avant de me définir son programme en Mandchourie, il tient à me prouver qu'il est toujours Empereur de Chine. C'est ma famille, dit-il, qui a décidé en 1912 de donner au peuple la représentation nationale; elle lui a octroyé la République... Elle a chargé certains hommes d'instituer une République... Les premiers fondateurs de la République ont conclu avec la famille impériale un accord; et du reste, au début, nous avons vécu en fort bonne intelligence. ...La République ne s'est donc pas faite contre nous; mais c'est nous qui avons décidé de la créer.

Mais les hommes en qui nous avons placé notre confiance ont

été incapables de créer une République.

Y a-t-il jamais eu une République en Chine?...

Les hommes qui avaient le devoir de la fonder... ces hommes-là sont responsables de l'affreuse anarchie dans laquelle mon pays se débat depuis vingt et un ans. Voilà l'affreux drame de la Chine.

Ces factieux ont déchiré le contrat qu'ils avaient signé... La dynastie mandchoue s'est alors désolidarisée complètement de ceux qui porteront devant l'histoire la responsabilité des tragédies d'Extrême-Orient; elle a signifié qu'elle rompait tous rapports avec les coupables.

Il n'y a donc pas eu abdication comme le prétendent mes adversaires; j'ai réservé mes droits... le peuple le sait...

Il est impossible de jeter une lueur plus nette sur les événements. Mais si de telles paroles, dans la bouche d'un souverain en exil et sans armée, ne peuvent rien changer à l'histoire, il n'en est pas de même quand elles émanent du chef d'un pays de 40 millions d'habitants, appuyé par l'alliance étroite d'une nation toute-puissante en Asie, le Japon.

Comment espérer que l'Empereur, qui se considère toujours comme souverain de la Chine, laisse à la merci d'une soldatesque déchaînée les Tombeaux de ses ancêtres (déjà violés d'ailleurs il y a quelques années)?

Maître du Jehol, qui domine Peking, et de toute la ligne nord de la Grande Muraille, le voilà qui chasse les troupes chinoises de Péking et Tienntsin. Il est difficile de ne pas voir déjà poindre le jour où il occupera, soutenu par le Japon, tout le nord de la Chine. Et qui est le maître du Nord a toujours dominé le Sud. Qui osera lui contester ses droits?

Il est donc sage de prévoir, et pour un avenir prochain, la proclamation du retour de la dynastie mandchoue sur le trône de Péking. L'immigration de près d'un million d'individus par an en Mandchourie prouve que le régime mandchou n'est pas haï, mais désiré.

La lecture du livre de Pierre Lyautey est donc à recommander. Il a vu et entendu juste. Son portrait de T. V. Soong est à signaler.

Le numéro d'avril de **Sinica**, l'admirable revue du China Institut de Francfort-sur-le-Mein, contient une bien intéressante étude sur les peintres paysagistes chinois du XIe au XIIIe siècle, par Ludwig Bachhofer. L'auteur a su éviter le

pesant étalage d'une énumération d'érudit, ou les divagations d'un artiste ignorant histoire et littérature de ce temps. Les renseignements nécessaires sont donnés; la critique est bien faite. D'admirables reproductions bien choisies illustrent le texte.

Le même numéro contient une vue trop courte, mais substantielle, de la philosophie depuis les Rann (début de l'ère chrétienne) jusqu'à nos jours.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Gabriel Audisio : *Jeunesse de la Méditerranée;* Nouv. Revue franç. 15 »

Ferdinand Bac : *Promenades dans l'Italie nouvelle : La Sicile;* Hachette. » »

Robert Boutet : *Caravanes d'acier;* Edit. du Moghreb, Casablanca. 12 »

Jean Choleau : *De Roscanvel à Landavran.* Avec des illust., Edit. Unvarriez Arvor, Vitré, Ille-et-Vilaine. » »

Edouard Conte : *Roussillon.* Avec 2 vues de Collioure par Henri Martin et 6 dessins originaux de René-Claude Martin; Edit. Occitania, 6, passage Verdeau, Paris. 20 »

Paul Cornu : *La Corse splendide et l'âme cyrnéenne;* Libr. Ferran, Marseille. 10 »

Renée Durward : *Compagnons d'outre-mer.* Avec 16 illust. de Robert Hainard; V. Attinger. 15 »

Emile Gabory : *Sainte Anne d'Auray.* Avec 8 gravures h. t.; Plon. 12 »

Edmond Pilon : *Le charme de Paris. Monuments.* Illust. en couleurs de Charles Samson; Piazza. » »

Josée Sekaly : *La couronne de violettes.* Préface de A. Philadelpheus; La Semaine Egyptienne, Le Caire. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Marcel Aimon : *L'esprit et ses mystères expliqués.* (La dualité spirituelle. La télépathie. Le fatalisme. L'immortalité); Edit. libres, 2, rue de Bretonvilliers, Paris. 20 »

Raoul Allier : *Magie et religion;* Berger-Levrault. 36 »

Ethnographie, Folklore

Pierre Valmigère : *Les sept filles du Canigou,* contes et légendes du Languedoc et du Roussillon; Edit. Occitania, 6, passage Verdeau, Paris. 12 »

Finance

Jean Sallen : *Théorie et technique de la dévaluation;* E. de Boccard. » »

Histoire

George Delamare : *L'Empire oublié. L'aventure mexicaine, 1861-1867.* Préface du général Weygand; Plon. 15 »

Charles Vassal-Reig : *Richelieu et la Catalogne;* Edit. Occitania, passage Verdeau, Paris. 22 »

Hygiène

Jacques Demarquette : *La pratique du naturisme, ses étapes progressives;* Edit. du Trait d'union, 4, rue des Prêtres-Saint-Séverin, Paris. 5 »

Linguistique

Ferdinand Brunot : *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome VIII : *Le français hors de France au XVIIIe siècle.* 2e partie : *L'universalité en Europe.* 3e partie : *Le français hors d'Europe;* Colin. 60 »

André Moufflet : *Encore le massacre de la langue française;* Privat, Toulouse, et Didier, Paris. 15 »

Littérature

Maurice Bedel : *Mémoire sans malice sur les dames d'aujourd'hui;* Nouv. Revue franç. 12 »

M. Constantin-Weyer : *Le flâneur sous la tente.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. » »

Claude Derblay : *Une héroïne de Brantôme: Renée de Bussy d'Amboise, Maréchale de Balagny, Princesse de Cambrai.* Avec 5 gravures h. t.; Plon. 12 »

Henry Dérieux : *La poésie française contemporaine, 1885-1935,* avec une Bibliographie des poètes, une Bibliographie des ouvrages généraux, une Table analytique des matières et un Index des noms cités; Mercure de France. 15 »

Stanislas Fumet : *Mission de Léon Bloy.* Avec 10 illust. h. t.; Desclée De Brouwer. 20 »

Gabriele Gabbrielli : *Vers un humanisme nouveau,* traduit de l'italien par Soune Villeneuve. Préface de Gonzague de Reynold; Libr. gén. de droit, 20, rue Soufflot, Paris. 12 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Journal,* mémoires de la vie littéraire. Tome I : *1851-1861.* Tome II : *1862-1865.* Edit. définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. Chaque vol. 12 »

Henri Jacoubet : *Variétés d'histoire littéraire, de méthodologie et de critique d'humeur;* Belles-Lettres. 15 »

Joseph Jolinon : *Mandrin par un de sa bande;* Nouv. Revue franç. 15 »

Marie-Amélie, Reine des Français : *La jeunesse de Marie-Amélie, Reine des Français, d'après son Journal,* publié par S. A. R. la Duchesse de Vendôme, Princesse de Belgique; Plon. 13,50

René Peter : *Vie secrète de l'Académie française,* deuxième période; Libr. des Champs-Elysées, 23, rue Marbeuf, Paris. 12 »

Edmond Pilon : *Belles de jadis. Amours tendres.* Avec des portraits; Grasset. » »

Alphonse Séché : *Dans la mêlée littéraire, 1900-1930.* Souvenirs et correspondance. (Coll. *Galerie d'histoire littéraire*); Malfère. 15 »

Musique

Charles Oulmont : *Musique de l'amour.* I : *Ernest Chausson et la « Bande à Franck ».* II : *Henri Duparc ou de « L'Invitation au Voyage » à la Vie éternelle.* Avec des illust.; Desclée De Brouwer. Les 2 vol. 20 »

Paul Rougnon : *Dictionnaire général de l'art musical.* Les mots, leur origine, leur sens. Suivi d'un Dictionnaire biographique des musiciens, chefs d'école, créateurs (décédés); Delagrave. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général Clément Grandcourt : *Une leçon : le drame de Maubeuge, août-septembre 1914.* Préface du Maréchal Franchet d'Esperey; Payot. 18 »

Charles Delvert : *Carnet d'un fantassin;* Albin Michel. 15 »

Philosophie

Stéphane Lupasco : *Du devenir logique et de l'affectivité.* Tome I : *Le dualisme antagoniste et les exigences historiques de l'esprit.* Tome II: *Essai d'une nouvelle théorie de la connaissance;* Vrin, les deux vol. 80 »

Poésie

Léon D. Fresco : *A la gloire de Victor Hugo;* Imp. du Gouvernement, Fort-de-France. » »

Clovis Hugues : *Poésies choisies.* Avec introduction par Alexandre Zévaès et Préface par Gustave Kahn; Lemerre. 12 »

Pierre-Jean Jouve : *Sueur de sang;* Nouv. Revue franç. 15 »

Guy Michaud : *Le verbe sonne.* Illust. par Jean Austruy; Edit. de l'Allée, 10, rue de Sèze, Paris. 20 »

Amélie Murat : *Le chant de la vie;* Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais, et Maison du Livre, Paris. 15 »

J. Palanque : *Vents de l'esprit, ...souffles du cœur;* Figuière. » »

Politique

Paul Bertin : *Mussolini premier ministre;* Nouv. Editions latines. » »

Divers : *Les problèmes de la Baltique;* Publications de la Conciliation internationale, 173, boulevard Saint-Germain, Paris.

Roman Goul : *Les grands chefs de l'armée soviétique,* traduit du russe par J. Civel; Berger-Levrault. 12 »

Emil Ludwig : *Hindenburg ou la révolution manquée,* version française de E. Koessler; Plon. 25 »

Maria Rygier : *Problèmes d'Italie. Démagogie rouge et démagogie fasciste ;* Imp. Clerc, Saint-Amand (Cher). 3 »

Boris Souvarine : *Staline, aperçu historique du bolchevisme,* Plon. 30 »

Questions coloniales

Charles Robequain : *L'Indochine française.* Avec 12 graphiques et cartes; Colin. 10,50

Questions médicales

Docteur Raymond Mallet : *La démence.* Avec 7 figures; Colin. 10,50

Questions militaires et maritimes

Général Camon : *Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille.* Avec 17 cartes ou croquis dont 3 h. t.; Berger-Levrault. 20 »

Pierre Faure : *L'avion tuera la guerre;* Nouv. Revue franç. 10 »

Questions religieuses

Jean Chuzeville : *Les mystiques allemands du XIII*e *au XIX*e *siècle;* Grasset. » »

Pierre de Luz : *Nécessité d'un Concile;* Librairie académique, Helsinki. 10 »

Joseph de Pesquidoux : *L'Eglise et la terre.* (Coll. *L'Eglise dans la cité*); Flammarion. 12 »

Victor Poucel : *L'Evangile du pécheur.* Avec 10 gravures h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,95

Régionalisme

Henri Dontenwille, avec l'aide de Jean de Boeerdigué et quelques autres : *Chroniques angevines;* Libr. du Roi René, Angers. » »

Roman

Mme Anastassia-Bénisti : *La femme et le dictateur;* Horizons de France, 39, rue du Général-Foy, Paris. » »

Marcel Aymé : *Maison basse;* Nouv. Revue franç. 12 »

Léon Bocquet : *Heurtebise;* Albin Michel. 15 »

Ivan Bounine : *A la source des jours,* traduit du russe avec un avant-propos par Maurice Parijanine; Stock. 24 »

Pierre Brigy : *La terre de l'extrémité;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Cassou : *De l'Etoile au Jardin des Plantes.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 15 »

Marie-Anne Comnène : *La vie commence;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Cotard : *Le flot d'épouvante;* Figuière. 12 »

Courtis-Mahler : *Cœurs éprouvés;* Flammarion. 12 »

André Dinar : *Les marchands d'argent;* Nouv. Editions latines, 7, rue Servandoni, Paris. 12 »

Pierre Dominique : *Une bombe au Palais-Bourbon.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Duc : *La grande affaire;* Figuière. 6 »

Raymond Fauchet : *Ennemi public;* Nouv. Revue franç. 12 »

Jeanne Faure-Sardet : *Fille d'Arabe;* Figuière. 12 »

Ramon Fernandez : *Les violents;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Franck : *L'inquiétude;* Figuière. 6 »

Maurice Gauchez : *Au cœur des Fagues.* Préface par Albert Bonjean. Portrait par Ernest Heylent; Cahiers ardennais, Spa, Belgique. 15 »

Graham Greene : *Orient-Express,* traduction Denyse Clairouin ; Stock. 12 »

Viteslaw Halek : *Sous l'arbre creux,* traduction de E. Armand; Les Ecrivains indépendants, Libr. Piton. 7,50

Georges Imann : *La double affaire du 20 août;* Grasset. 12 »

Herman Landon : *La mort en musique,* roman policier, traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire; Edit. de France. 6 »

Maurice Leblanc : *Le scandale du gazon bleu;* Flammarion. 12 »

Herman Melville : *Billy Budd, gabier de misaine,* traduit de l'anglais par Pierre Leysis; V. Attinger. 15 »

Léo Mora : *Dernier match.* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Joseph Peyré : *Coups durs.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 12 »

Jean Prévost : *Lucie Paulette.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 12 »

Sciences

Edward Westermarck : *Histoire du Mariage.* III : *L'acquisition d'une femme ou d'un mari.* (La sélection sexuelle. L'endogamie. Influence du croisement des races sur la fécondité et la vitalité. Les mariages consanguins. L'Exogamie. L'horreur et l'interdiction de l'inceste. Interdictions particulières. Le mariage par rapt). Traduit de l'anglais par Arnold van Gennep. (*Etudes de Sociologie sexuelle*); Mercure de France. 24 »

Sociologie

Bernard Fay : *La Franc-Maçonnerie et la révolution intellectuelle du XVIII[e] siècle;* Edit. de Cluny, 35, rue de Seine, Paris. 15 »

Divers : *Rapports et discussions relatifs à l'oxygène, ses réactions chimiques et biologiques,* publiés par MM. les Secrétaires du Conseil de Chimie sous les auspices de la Commission Scientifique de l'Institut international de chimie Solvay; Gauthier-Villars. 75 »

Pierre-P. Grassé : *Parasites et parasitisme.* Avec 26 figures; Colin. 10 50

Théâtre

Louis Duby : *La France en chemises,* revue satirique et politique en deux rêveries, l'une au Bois de Vincennes, et l'autre sur la Butte Montmartre; Le Bon Plaisir, Toulouse. 10 »

Jean Suberville : *La passion de Don Juan,* drame en 3 actes et 5 tableaux, en vers; Beauchesne. 15 »

Varia

Jean-Marie Guerrier : *Les chasses de la bécasse;* Nourry. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un vers de Banville à retrouver. — Deux lettres sur la guillotine avant Guillotin. — A propos de l'exposition d'art italien. — Le centenaire d'un attentat. — Le Sottisier universel.

Un vers de Banville à retrouver. (Réponse à la question posée par L. Dx., *Mercure de France,* 15-VI-35.) — C'est une ténébreuse affaire que celle de ce vers à retrouver et à replacer dans la deuxième strophe de la *Ballade des pauvres gens,* — à replacer non pas après le cinquième, mais bien après le quatrième vers. Car il a disparu même antérieurement à l'édition originale de la comédie (1866).

La Comédie-Française, en effet, conserve une copie de théâtre de *Gringoire,* à laquelle est annexé le procès-verbal de réception de la pièce. Là, au cours de la scène VIII, à l'endroit où se sont placées les deux strophes de la ballade, le texte du copiste n'offre que des répliques de prose. Mais ces quelques lignes sont biffées, tandis que, dans la marge, on lit, de l'écriture du poète, les vers, avec cette lacune d'un vers, qui s'est perpétuée dans toutes les éditions, non seulement scène VIII, mais aussi dans l'appendice donnant le texte complet, à cela près, de la ballade.

Peut-être cependant pourrait-on parvenir à réparer ce désastre en procédant « par recoupements ».

1° En 1872, un M. Aublet, qui vivait à Londres, désirant faire représenter *Gringoire* dans cette ville, traduisit la pièce en prose anglaise. Mais, devant les vers qu'elle contenait, il s'avoua impuissant à les reproduire dans leur forme lyrique. Théodore de Banville chargea alors de ce soin le poète de grand talent John Payne, et lui envoya à cet effet, à la date du 5 février 1872, un texte où, de toute évidence, l'omission qui lui était signalée devait être réparée. Quinze jours après, Banville félicitait John Payne de l'art admirable avec lequel celui-ci avait su exécuter sa transposition.

Ces lettres étaient entre les mains des libraires de Londres Maggs brothers, au mois de juin 1923, époque où j'ai pu me procurer ce renseignement. — Mais depuis!...

2° Monval, qui fut, avant M. Jules Couët, l'archiviste de la Comédie-Française, prétendait avoir entendu Coquelin dire avant : « Le seigneur vient, toujours plus endurci », ce décasyllabe : « Avec ses chiens, avec sa valetaille ». Ce vers ne semble-t-il pas assez bien dans le mouvement de la ballade comme de l'esprit de la pièce, et peut-être n'est-il pas tout à fait indigne de Théodore de Banville? En tout cas, ce n'est pas Constant Coquelin qui l'aurait pu trouver.

Il faudrait donc lire :

Le pauvre hère, en son triste séjour,
Est tout pareil à ses bêtes qu'on fouaille.
Vendange-t-il, a-t-il chauffé le four
Pour un festin ou pour une épousaille,
Avec ses chiens, avec sa valetaille,
Le seigneur vient, toujours plus endurci.
Sur son vassal, d'épouvante saisi,
Il met sa main, comme un aigle sa serre,
Et lui prend tout, en disant : « Me voici ! »
Aux pauvres gens tout est peine et misère.

Mais enfin, un doute, et plus qu'un doute, subsiste !

— Comment le dissiper? C'est ici qu'interviendrait le « recoupement ».

Peut-être la traduction de *Gringoire* par M. Aublet a-t-elle été imprimée?

Peut-être John Payne a-t-il inséré dans un recueil de ses poésies ses traductions de la *Ballade des Pendus* et de la *Ballade des pauvres gens*?

Si la version du poète anglais offrait l'équivalence des mots essentiels : « chiens » et « valetaille », ou même d'un seul de ces deux mots, n'y aurait-il pas une chance pour que le vers de Banville fût retrouvé? — J. MDLN.

§

Deux lettres sur la guillotine avant Guillotin.

A Monsieur le Directeur du « Mercure »,

Dans son numéro du 1er avril, le *Mercure de France*, p. 121, pose la question de la guillotine avant la Révolution. A l'indication donnée par M. P. G., qui établit que la chose sinon le nom existait avant la Révolution (Bohême, xve siècle, P. Labat, 1709), il faut ajouter la mention très précise donnée par les *mémoires de Puységur* de la « machine » qui servit à décapiter Montmorency, le 30 octobre 1632. C'était une « doloire », une lame très aiguisée, suspendue par une corde et tombant de très haut entre deux planches. Tamisey de Laroque a étudié la question, qui a fait plusieurs fois l'objet de plusieurs échanges de vues dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* de 1876 et 1877. Il faut remarquer que l'emploi d'un appareil perfectionné sous Richelieu vint certainement de la difficulté de couper la tête à quelqu'un à la hache, au sabre, ou au couteau. Le récit de l'exécution de Henri de Talleyrand, comte de Chalais, victime de Mme de Chevreuse, montre que le bourreau occasionnel et expérimenté dut s'y reprendre à dix-sept fois pour lui séparer la tête du corps (1628) !

Certains ultras, en 1816, eussent voulu la suppression de la

guillotine, en raison de sa gloire pendant la Révolution, et le rétablissement de la roue et de la potence, ainsi que de la hache pour les nobles. Cette initiative, qu'il serait intéressant d'étudier, faisait dire à une vieille émigrée : « Quel bonheur, on va nous rendre nos anciens supplices ! » — PAUL VINSON.

§

La « mannaïa », — dont parle le P. Labat dans ses *Voyages en Espagne et en Italie,* — était déjà en usage à Rome au XVIe siècle, et ce fut au moyen de cet instrument de supplice que furent justiciées Lucrezia et Beatrice Cenci. Voir, entre autres ouvrages (car la bibliographie sur les Cenci est des plus abondantes), Stendhal : *Les Cenci* et *Chroniques et Nouvelles;* Louise Colet : *L'Italie des Italiens*, 1862, vol. IV; Guerrazzi : *Beatrice Cenci*, Milan, 1863 ; Alexandre Dumas : *Les Crimes célèbres*, Paris, 1839-41, — et, surtout, l'excellent livre, si documenté, de Corrado Ricci : *Beatrice Cenci*, Fratelli, Trèves, Milan, 1923. — G. HUILLE.

§

A propos de l'exposition d'art italien. — La magnifique exposition de l'art italien dont nous avons rendu compte dans le dernier numéro du *Mercure* n'est pas près de voir diminuer l'admiration qu'elle inspire et l'émulation qu'elle a provoquée entre les éditeurs désireux d'en conserver le souvenir : à peine notre article était-il publié que nous parvenait un album, *L'Art italien : chefs-d'œuvre de la peinture* (1) réunissant en 41 planches les plus beaux de ces chefs-d'œuvre, et, par l'heureux choix de ces œuvres et la perfection de leur reproduction en héliogravure, se plaçant tout de suite au premier rang des ouvrages du même genre suscités par l'exposition.

Sous une couverture ornée de la *Sainte Famille* de Michel-Ange, voici, successivement, la *Crucifixion* de Masaccio, la *Descente de croix* de Fra Angelico, la *Naissance de Vénus* (ensemble et détail), la *Madone à la grenade* et l'*Homme à la médaille* de Botticelli, le *Portrait d'une princesse de la famille d'Este* de Pisanello, le *Frédéric de Montefeltro et sa femme* de Piero della Francesca, la charmante *Jeune femme* de Pollaiuolo, la sublime *Déposition de croix* de Giovanni Bellini, le *Portrait de vieillard* et l'*Apparition de la Vierge à saint Bernard* de Filippino Lippi, le *Condottiere* d'Antonello de Messine, le *Crucifiement* de Mantegna, les plus beaux Raphaël et Léonard, l'*Antiope* du Corrège, la *Vénus couchée* et la

(1) Paris, Editions d'histoire et d'art, librairie Plon. Préface par Raymond Escholier. In-4, 41 planches (25 fr.).

Flora de Titien, le *Concert champêtre* de Giorgione, la *Suzanne au bain* du Tintoret, etc.

C'est vraiment la fleur des merveilles rassemblées en ce moment au Petit-Palais qui nous est ainsi offerte pour perpétuer dans notre souvenir l'enchantement du spectacle inoubliable auquel nous avons assisté depuis deux mois (2). — AUGUSTE MARGUILLIER.

§

Le centenaire d'un attentat. — Le 28 juillet prochain aura lieu un centenaire qu'on ne songera sans doute guère à célébrer, celui de l'attentat de Fieschi, boulevard du Temple. On connaît les faits: pour commémorer le souvenir des journées de juillet 1830, auxquelles il devait son trône constitutionnel, Louis-Philippe, accompagné de ses fils et d'un brillant état-major, passait la revue des troupes de la garnison de Paris, c'est-à-dire la Garde nationale et la Ligne, échelonnées, le long des boulevards, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille.

La Monarchie de Juillet ne traversait pas à ce moment une époque précisément calme: insurrection lyonnaise, noyée dans le sang du 9 au 14 avril 1834, suivie, le 14, à Paris, du massacre de la rue Transnonain, comparution en mai 1835 des accusés d'avril devant la Chambre des pairs, transformée en haute cour. Un vent d'émeute continuait à souffler et, pour tous, la perpétration d'un attentat contre la personne du roi paraissait possible, même probable, à l'occasion de la revue passée par le roi. Des mesures de police avaient été prises en conséquence. Mais tout le monde sait que, fussent-elles intelligemment combinées, elles ne sont jamais parvenues à arrêter le bras d'un régicide, s'il est bien décidé et a fait à l'avance le sacrifice de sa vie.

L'attentat prévu se produisit, sans que la police fût parvenue à un autre résultat que, le crime commis, l'arrestation de son auteur principal — le Corse Giuseppe Fieschi, personnage d'ailleurs fort peu intéressant, — et de ses deux complices.

Comme le cortège royal arrivait, boulevard du Temple, à la hauteur du n° 50, en face du Jardin Turc, d'une fenêtre du dernier étage, un nuage de fumée s'éleva, suivi d'une effrayante détonation, tandis qu'une pluie de balles s'abattait sur le cortège. Les vingt-

(2) Nous profitons de ce petit article supplémentaire pour rectifier une erreur qui s'est glissée dans notre compte rendu du 1er juillet (p. 195) : une confusion qui s'est produite dans nos notes nous a fait mentionner parmi les gravures « des eaux-fortes de Piranesi » (et non Piraneti, comme on a imprimé); cet artiste, en réalité, n'est représenté, dans la section des dessins et gravures, que par un dessin à la sanguine (n° 627).

quatre canons de fusil composant la machine infernale de Fieschi venaient de cracher la mort sur l'état-major de Louis-Philippe et sur de simples spectateurs, y compris une fillette de quatorze ans, tuée sur le coup.

Ni le roi, ni ses enfants, n'avaient été touchés, — une simple éraflure au front est chose bénigne. Par contre, onze cadavres gisaient sur le sol, auxquels se joignirent, les jours suivants, ceux de sept des blessés le plus gravement atteints. Une vingtaine d'autres furent conduits dans les hôpitaux ou, après pansement, ramenés chez eux.

Parmi les principales victimes figuraient, à côté du maréchal Mortier, duc de Trévise, le général La Chasse de Vérigny, le capitaine Oscar de Villatte, officier d'ordonnance du ministre de la Guerre, et enfin le colonel Raffez, commandant, depuis le 11 septembre 1832, la première légion de Gendarmerie, à Paris.

Mortellement atteint, celui-ci fut conduit au restaurant du Cadran Bleu, au coin de la rue Charlot, où il mourut, dans la nuit qui suivit, à trois heures du matin, entre les bras d'un de ses amis.

Anomalie curieuse, sur cet officier supérieur, commandeur de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, commandant à Paris une arme d'élite et mort « victime du devoir », en service commandé, on ne possède aucun renseignement, sinon les dates de sa naissance, 13 août 1779, à Landrecies (Hainaut), et de son entrée, en qualité de cadet, le 1er janvier 1790, au bataillon de chasseurs de Gévaudan.

Jean-Noël Raffez devait avoir, cependant, derrière lui un beau passé militaire, expliquant sa croix de commandeur (elle ne se donnait pas alors à tous venants) et l'important commandement qui lui avait été confié. A l'heure où il nous faut enregistrer le centenaire de sa mort sous les balles meurtrières d'une machine infernale, œuvre d'un repris de justice, ce passé serait intéressant à connaître.

Par contre, il existe, et c'est beaucoup, deux exemplaires de la machine de Fieschi, l'un aux Archives nationales, parmi les pièces de conviction, l'autre, vraisemblablement, la machine un peu plus perfectionnée de l'ouvrier mécanicien Champion, arrêté heureusement avant d'avoir eu le temps de l'utiliser (19 janvier 1837).

Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de figurer comme « fragment de la machine de Fieschi » à l'exposition rétrospective organisée en 1900 par la Préfecture de police. Nos musées nationaux ou municipaux — sans parler des autres — ne sont pas seuls à pratiquer des identifications parfois un peu audacieuses. — P. DY.

§

Le Sottisier universel.

ABYSSINIE, contrée de l'est de l'Afrique, faisant partie de l'empire éthiopien. Région montagneuse arrosée par l'Atbara et ses affluents; 12 millions d'h. environ.

ÉTHIOPIE, nom que les Anciens donnaient à la partie de l'Afrique située au S. de l'Egypte et que l'on emploie encore couramment pour désigner l'ensemble des contrées du haut Nil et la région montagneuse de l'Abyssinie. L'Ethiopie forme aujourd'hui un empire gouverné par le *Négus*. Pop. : 8 millions d'h. — *Nouveau Petit Larousse illustré*, 1926.

Sans éprouver les mêmes doutes que M. Henri Bremond sur l'avenir de Lourdes, il est permis de constater que le cas de Sainte-Anne-d'Auray est autrement surprenant que celui du village alpestre. — ÉMILE GABORY, *Sainte-Anne-d'Auray* (Plon, édit. 1935), page 251.

Baudelaire :

Mais, ô mon âme, entends le chant des matelots!

LES FLEURS DU MAL.

— MAURICE LEVAILLANT, *L'Œuvre de Victor Hugo*, Delagrave, p. 259.

Diane de Poitiers, de son côté, fit appel à Ponthus de Thyard pour ses tapisseries de haute-liesse, à Grôlier, afin d'habiller ses livres, à Claude Mollet, pour tracer son jardin. — *La Santé au foyer*, « Le Château d'Anet », p. 10-11.

Depuis le 29 janvier [1853)], elle [Eugénie de Montijo] est Impératrice. Son règne va durer vingt-sept années. — *Revue Universelle*, 15 juin.

On nous expliqua le plus gravement du monde qu'au cours de ce voyage [à Buenos-Aires], Pierre Nathan contracta le mal dont souffrit Candide. — *Le Journal*, 21 juin.

Le jardin est à la française, comme une ouverture de Bach. — *Le Figaro*, 13 juin.

LE DÉPART DE LA « NORMANDIE ». — ...A 23 h. 30, la *Normandie* a fait escale au large de Southampton...

...La *Normandie* a quitté Southampton un peu après minuit, après y avoir fait escale pendant deux heures. — *Le Temps*, 31 mai.

ABYSSINIE, contrée de l'E. de l'Afrique, sous le protectorat italien; 4 millions d'h. — PIERRE LAROUSSE, *Dictionnaire complet illustré*. 100e édition (1899), p. 843.

A SOIXANTE-DIX ANS, LE PÈRE LA CERISE SE MARIE AVEC L'ENTHOUSIASME D'UN JEUNE HOMME. — Le père « La Cerise », qui fit la guerre de 1870, qui combattit aux colonies et en rapporta la médaille militaire et une pension de l'Etat, le père « La Cerise », qui fit sur les camps [*sic*] de course une fortune célèbre, le père « La Cerise », en somme, se marie ce matin. — *Paris-Midi*, 29 juin.

Colette... seule membre féminin de l'Académie française. — *Time*, Chicago, 10 juin.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.

BULLETIN FINANCIER

seconde quinzaine de juin aura été une période de transition au cours de elle la Bourse de Paris s'est efforcée à retrouver son équilibre.

le n'y est pas parvenue : la tenue des rentes françaises a encore laissé à désirer s groupes de valeurs industrielles n'ont point réalisé de progrès décisifs. Les ses ont alterné avec les baisses, bien que le volume des négociations se fût très usement contracté.

ut-il dire que les événements politiques ont été les causes persistantes du trouble a Bourse ? Les débats sur les pleins pouvoirs, la conclusion de l'accord naval o-allemand, les envois de troupes italiennes en Ethiopie, les voyages successifs de Eden à Rome et à Paris ont donné lieu à des interprétations peu favorables. Il apparu en outre que certains groupes parlementaires s'ingéniaient à entraver vre de redressement du cabinet Pierre Laval.

us ces événements sont parvenus à balancer les effets stimulants de l'abaisse- t du loyer de l'argent, c'est-à-dire de la réduction du taux officiel de l'escompte Banque de France, du taux de certaines avances, de l'intérêt servi aux porteurs ons de la Défense Nationale et du Trésor.

s réductions auraient dû permettre à nos fonds publics de se relever, mais uit de prochaines opérations de crédit, à des conditions inconnues, a incité les ulateurs et les capitalistes à faire preuve de circonspection.

groupe des banques n'a pas brillé davantage. Et pourtant, la Banque de France noncé un dividende semestriel de 107 francs net contre 100 francs pour le pre- semestre de 1934. Cette augmentation exprime le redressement léger constaté quelques branches de notre commerce et de notre industrie avant les attaques e le franc, survenues en mai.

ns être meilleure, la tenue des actions de nos grands réseaux demeure satis- nte : les compagnies de chemins de fer trouvent en effet dans les ressources de domaine privé les sommes nécessaires pour maintenir leurs dividendes. Par rs, la solution du problème des transports ne saurait tarder, maintenant que uvoir exécutif est libre d'agir.

groupe du gaz et de l'électricité reste indécis. Les rapports présentés pour 1934 les Conseils d'administration de plusieurs grandes sociétés laissent prévoir des s moins favorables. L'Etat a besoin d'argent; il en cherche du côté des com- ies concessionnaires. En outre, des réductions de tarifs sont imposées, qui limi- les marges bénéficiaires.

affaires de matières premières ne sont plus recherchées comme valeurs-refuges. n charbonnage n'a enregistré de progrès sérieux. Aucune valeur minière ne notablement raffermie. Pourtant, les prix de vente du cuivre américain viennent abaissés volontairement afin d'encourager les demandes. En outre, des me- de protection sont édictées en faveur de nos mines de plomb et de zinc. Enfin, ésultats annoncés par les mines d'or sud-africaines pour le premier semestre 35 ne démentent pas les espérances. Mais les dirigeants des grandes industries ent que la reprise des affaires internationales ne peut s'accentuer si, auparavant, onnaies dirigeantes — livre et dollar — ne sont pas stabilisées et si les barrières nières ne sont point abaissées.

pétroles anglo-saxons — Royal Dutch et Shell — sont mieux orientés. Au aire, les Caoutchoucs subissent les effets de la baisse du crêpe à Londres et adoption d'une taxe frappant les expéditions des planteurs néerlandais. Les uits chimiques défendent simplement leurs niveaux antérieurs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.